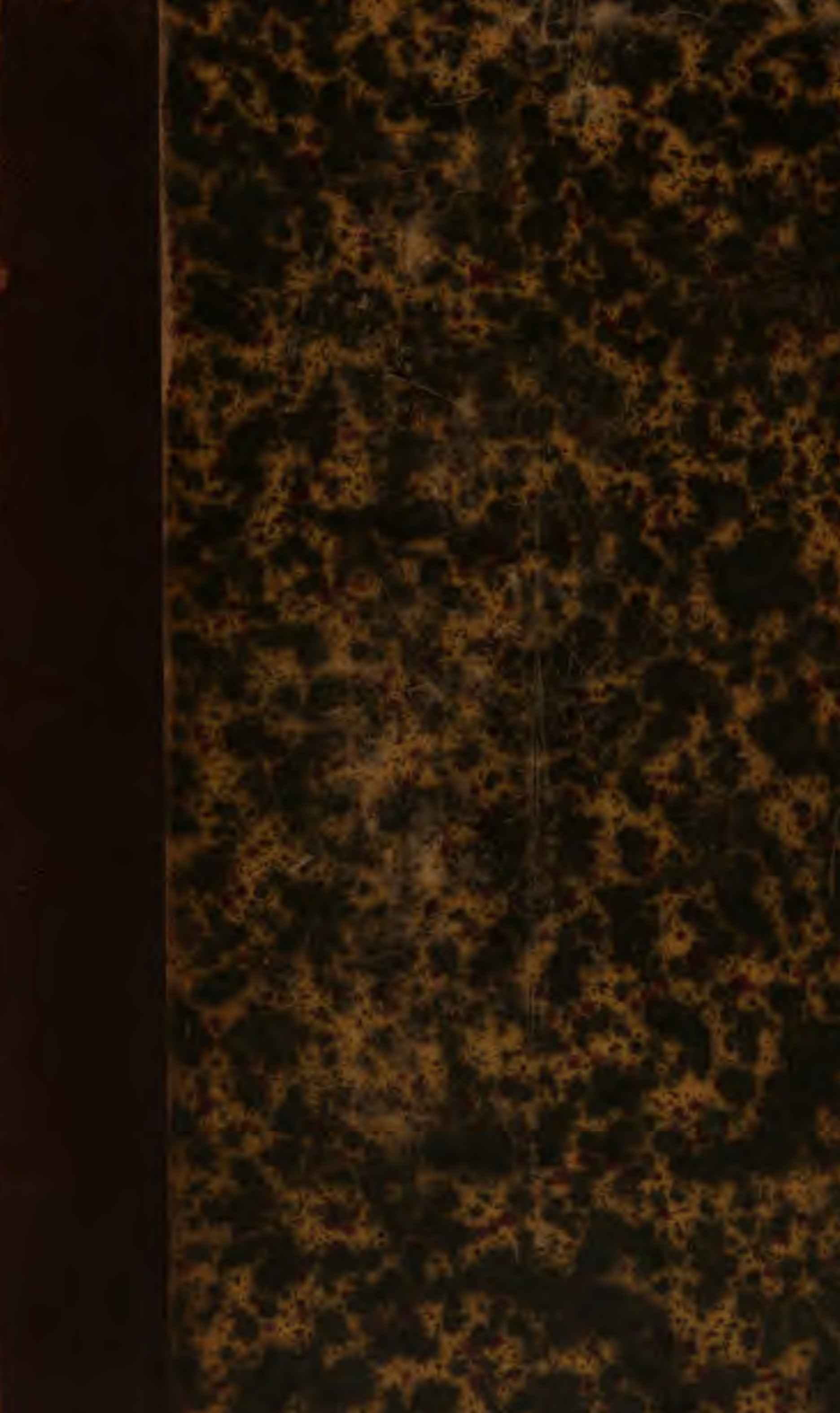
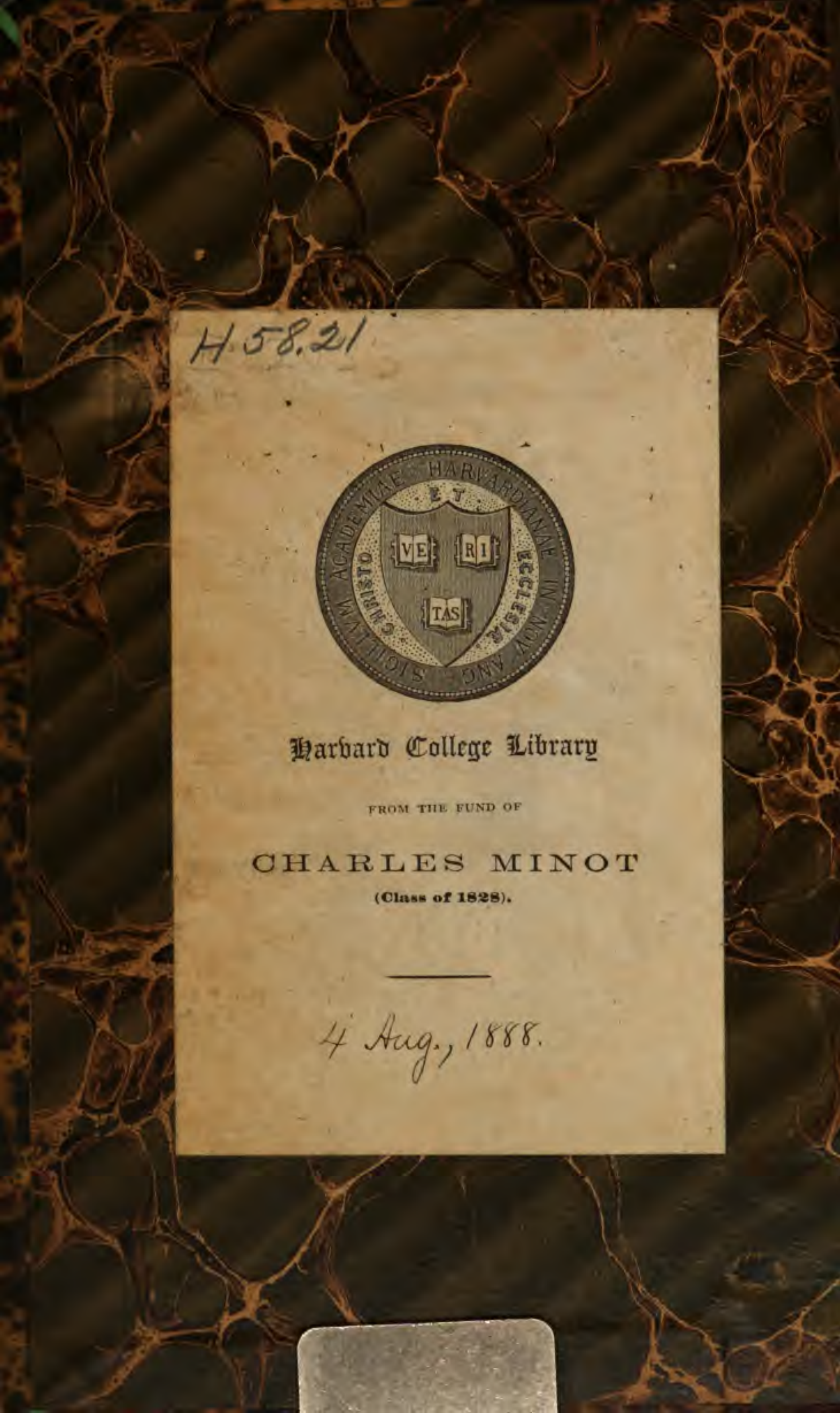




H 58.21
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

TOME VINGT-SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St.-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TRAITÉ DES ÉTUDES.

TOME II.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.

Minot fund.

TRAITÉ
DES ÉTUDES,

OU

DE LA MANIÈRE

D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER

LES BELLES-LETTRES.

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, et que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir, on ne peut nier cependant que l'art et les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur [1], soit pour lui servir de guides en lui donnant des règles sûres qui apprennent à dis-

[1] « Ego in his praeceptis hanc vim et hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quae naturâ, quae studio, quae exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus; quum, quò referenda sint, didicerimus. » (CIC. 2, *de Orat.* n. 232.)

cerner le bon du mauvais, soit pour cultiver et perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

Ces préceptes [1], fondés sur les principes du bon sens et de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, et réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'était pas née de l'art, mais que l'art était né de l'éloquence.

Il est aisé par là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile et muette, et qu'ici, comme dans tout le reste, les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes [2]. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, et les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, et à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux, tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses : aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, et à la composition.

Quintilien nous apprend que de son temps la seconde de ces trois parties était absolument négligée, et que les rhéteurs donnaient tout leur temps aux

[1] « Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti, sed, quæ suâ sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse : sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentiâ natum. » (Cic., *de Orat.* I. n. 146.)

[2] « In omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta. » (Quintil. lib. 2, cap. 5.)

deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnait alors, qu'on appelait *déclamation*, et qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entraient dans un détail de préceptes très-longs et dans des questions très-épineuses, et souvent assez inutiles; et c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paraît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avait le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, et la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais, quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent [1], et il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avait trouvée généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeait la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'université de Paris, et à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture et l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

[1] « Cæterùm, sentientibus jam tùm optima, duæ res impedimento fuerunt : quòd et longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, etc. » (QUINTIL., ibid.)

CHAPITRE PREMIER.

DES PRÉCEPTES DE RHÉTORIQUE.

La bonne manière d'apprendre la rhétorique serait de la puiser dans les sources mêmes, je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron et Quintilien. Mais, comme la lecture de ces auteurs, sur-tout des Grecs, est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, et se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron et de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront : car il serait, ce me semble, honteux qu'on sortît de rhétorique sans avoir quelque idée et quelque connaissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes que dans les réflexions qui les accompagnent, et qui en montrent l'usage. On peut connaître le nombre des différentes parties du discours, celui des tropes et des figures, en savoir très-exactement les définitions, et n'en être pas pour cela plus habiles dans la composition. Cela est utile, et nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas : ce n'est là que comme

le corps et l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison et qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'est une des règles de l'exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, et rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte est fort bon et très-nécessaire; mais les réflexions que Quintilien y ajoute sont d'un bien plus grand prix. « Il est « naturel [1], dit-il, qu'on se sente porté d'inclination « pour ceux qui sont les plus faibles; et un juge reli- « gieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme « incapable de surprendre sa religion, et dont il ne « croit point devoir se défier. De là, ajoute-t-il, le soin « qu'avaient les Anciens de cacher leur éloquence, bien « différent de la vanité des orateurs de notre siècle, « qui ne songent qu'à la montrer et à l'étaler. »

Il en rapporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même et fondée sur la connaissance du cœur de l'homme. « Il ne sied [2] jamais

[1] « In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos et impares ingeniis contrà agentium dixerimus... est enim naturalis favor pro laborantibus; et judex religiosus libentissimè patronum audit, quem justitiæ suæ minimè timet. Indè illa Veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multùm ab hac nostrorum temporum jactatione diversa. » (QUINTIL. lib. 4, cap. 1.)

[2] « Omnis suì vitiosa jactatio est, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè, affertque audientibus non fastidium modò, sed plerumquè etiam odium. Habet enim mens nostra sublime quiddam, et erectum, et impatiens superioris. Ideòque abjectos, aut summittentes se libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; et quoties discessit æmulatio, succedit humanitas. At, qui se supra modum extollit, premere ac despicere creditur; nec tam se majorem, quàm minores cæteros facere. » (QUINTIL. lib. II, cap. 1.)

« à personne, dit-il, de se vanter soi-même; mais un « orateur sur-tout a mauvaise grace de tirer vanité de « son éloquence. Cela rebute ses auditeurs, et souvent « même le rend odieux; car il y a naturellement dans « le cœur de l'homme je ne sais quoi de grand, de « noble, d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-« dessus de lui : c'est pourquoi nous relevons volontiers « ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaissent « eux-mêmes, parce que cela nous donne un air de su-« périorité, et que, cet état d'abaissement ne laissant « plus de lieu à la jalousie, un sentiment naturel de « bonté en prend aussitôt la place. Au contraire, celui « qui se fait trop valoir blesse notre orgueil, en ce que « nous croyons qu'il nous rabaisse et nous méprise, et « qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même que faire « descendre les autres au-dessous de lui. »

On met ordinairement la brièveté entre les qualités que doit avoir la narration, et on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut, *quantùm opus sit*. Si ce précepte n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, et peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien le met dans tout son jour. « Quand j'avertis [1] que « la brièveté consiste à ne dire que ce qu'il faut, je ne « prétends pas que l'orateur doive se borner à ce qui « suffit pour exposer simplement le fait. La narration, « pour être courte, ne doit pas manquer de graces; « autrement, elle serait sans art et ennuierait : car le

[1] « Quantùm opus est autem, non ita solùm accipi volo, quantùm ad judicandum sufficit; quia non inornata debet esse brevitas, alioqui sit indocta : nam et fallit voluptas, et minùs longa, quæ delectant, videntur; ut amœnum et molle iter, etiamsi est spatii amplioris, minùs fatigat quàm durum arduumque compendium. » (QUINT. lib. 4, cap. 2.)

« plaisir trompe et amuse, et ce qui plaît paraît moins « durer ; de même qu'un chemin riant et uni, quoique « plus long, fatigue moins qu'un chemin plus court « qui serait escarpé ou désagréable. »

On sent bien [1] que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, et servent même à former et à nourrir le style, au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue et si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit et qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force ni agrément.

M. Hersan, ancien professeur au collége du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, et qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'université, avait composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avait fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudrait un temps trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvénient; et d'ailleurs j'avoue qu'il me paraîtrait plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

Il me semble donc que, pour ménager le temps, qui est fort précieux dans les études, il serait à souhaiter qu'on se servît dans l'université d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, précise; qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux préceptes

[1] « His omnibus admiscebitur dicendi ratio... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ possit : nam plerumquè nudæ illæ artes nimiâ subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, et omnem succum ingenii bibunt, et ossa detegunt. » (QUINTIL. *proœm.* lib. I.)

quelques réflexions et quelques exemples, et qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, et même de Longin, dont on a une si bonne traduction. On lirait aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits; et ils pourraient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année; et le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parents qui souhaiteront que leurs enfants fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moyen en effet que des écoliers presque encore enfants, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connaissance et dans l'usage de la langue latine, et pour l'ordinaire peu laborieux, puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important?

Les Romains avaient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menait à tout ce qu'il y avait de plus grand, la jeunesse dont on prenait quelque soin s'y appliquait sérieusement, et passait plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on se relâchait quelquefois de cette excellente discipline, et des pères ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfants, les poussaient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il était aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat : au lieu que, s'ils les avaient fait passer par les différents degrés des

études ordinaires, s'ils leur avaient laissé le temps de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un style exact et correct, ils les auraient mis en état de soutenir dignement tout le poids et toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE II.

DE LA COMPOSITION.

C'EST sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, et qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, et qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas et une provision des termes et des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire; en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée et de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matières de composition.

Les matières de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers pour leur indiquer ce

qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur-le-champ, et les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer; ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, et qui ne demande presque que d'être étendue et ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile; et je suis persuadé que, pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnaîtra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention que de les faire ainsi composer de temps en temps en sa présence, en les interrogeant de vive voix et leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

Il est naturel de commencer par les matières les plus faciles et le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables; et pour cela, il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phèdre, qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de La Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phèdre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville et le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations,

d'abord très-simples, ensuite plus ornées; des lieux communs: des parallèles, soit entre de grands hommes d'un caractère différent, dont on leur aura appris l'histoire; soit entre différentes professions, comme on voit que Cicéron, dans son plaidoyer pour Muréna, compare ensemble l'art militaire et la jurisprudence; soit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup, et donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique; et, par cette raison, il est juste de les réserver pour la fin.

Les matières de composition, soit latines, soit françaises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, et c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur aplanir dans le commencement toutes les difficultés, et leur donner des matières proportionnées à leurs forces, et qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque temps exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, et leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls et sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse et d'engourdissement qui les empêche de faire aucun effort, et de rien trouver d'eux-mêmes.

Lib.2, cap. [illegible]

C'est[1] à-peu-près ce que nous voyons que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres et faibles, ils leur apportent à manger; quand ils sont devenus un peu plus forts, la mère les accoutume à sortir du nid, et leur apprend à voler en voltigeant elle-même alentour: enfin, quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor, et les abandonne à eux-mêmes.

Entre les devoirs du professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants, et n'est pas des moins difficiles. Quint. l. 2, cap. 4. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, et peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront sur-tout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, et d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit et de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude et la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avait parlé de deux sortes de narrations: l'une sèche et sans grace; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornements. « C'est un défaut[2],

[1] « Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus: quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos partiuntur: at quum visi sunt adulti, paululùm egredi nidis, et circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent: tùm expertas vires libero cœlo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. » (Quint. lib. 2, cap. 7.)

[2] « Vitium utrumque: pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit; nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus; nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum molliùs alant, et satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur.... Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa. Facile remedium est ubertatis: sterilia nullo labore vincuntur...» (Quint. lib. 2, cap. 4.)

« dit-il, de part et d'autre : le premier pourtant, qui « marque disette et stérilité, est pire que le dernier, « qui est causé par trop d'abondance et de richesse; « car il ne faut ni exiger, ni attendre un discours par- « fait d'un enfant : mais j'augurerai bien d'un esprit « fécond, d'un esprit qui sait produire de lui-même et « faire de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser « emporter. Je ne hais point que dans cet âge il y ait « quelque chose à retrancher. Je veux même qu'un « maître, comme une bonne nourrice, plein d'indul- « gence pour ses tendres élèves, leur donne une douce « nourriture, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de « plus agréable et de plus fleuri comme d'un lait déli- « cieux..... Permettons-leur de s'égayer un peu, de « prendre quelques hardiesses, d'inventer, et de se « plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs produc- « tions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On re- « médie facilement au trop d'abondance, mais la stéri- « lité est un mal sans remède. »

« Ceux qui ont lu Cicéron [1], ajoute Quintilien, « savent bien que je ne fais ici que suivre son sentiment. « Voici comme il s'en explique au second livre de l'Ora- « teur : *Je veux*, dit-il, *qu'un jeune homme donne car- « rière à son esprit, et qu'il montre de la fécondité.* « La sécheresse dans les maîtres n'est donc pas moins

[1] « Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit : *Volo enim se efferat in adolescente fecunditas.* Quapropter imprimis evitandus, et in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quàm teneris adhuc plantis siccum et sine humore ullo solum. Indè fiunt humiles statim, et velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro sanitate, et judicii loco infirmitas est : et dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. » (Ibid.)

« à craindre, sur-tout pour les enfants, que ne le sont « des terres arides et brûlées pour de jeunes plantes. « Un jeune homme, entre leurs mains, rampe toujours, « et n'ose rien hasarder au-dessus de la portée la plus « commune. Ce qui n'est que maigreur leur paraît santé, « et ce qu'ils appellent jugement est pure faiblesse. Ils « se persuadent qu'il suffit d'être exempt de défauts; « mais par là même ils tombent dans un grand défaut, « qui est de manquer de perfections.

« Je dois avertir [1] aussi que rien n'abat si fort l'es- « prit des enfants que d'avoir un maître trop sévère et « trop difficile à contenter. Car ils se chagrinent, ils « désespèrent du succès, et ils prennent enfin l'étude « en aversion; ou, ce qui leur nuit autant, la frayeur « qu'ils ont de dire mal les glace à tel point, qu'ils ne « tentent pas même de bien dire.

« Qu'un maître [2], sur-tout par rapport à cet âge, « s'applique donc particulièrement à se rendre agréable, « afin d'adoucir par des manières insinuantes ce qu'il y « a de dur dans la correction. Louer un endroit, trouver « un autre supportable, changer celui-ci, et dire pour- « quoi il le change; raccommoder celui-là en y mettant « un peu du sien : voilà comme il doit s'y prendre.

« La différence [3] de l'âge en doit mettre aussi dans

[1] « Ne illud quidem quod admoneamus indignum, est ingenia puerorum nimiâ interim emendationis severitate deficere : nam et desperant, et dolent, et novissimè oderunt; et, quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. » (Quintil. lib. 2, cap. 4.)

[2] « Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor; ut, quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur: laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, redditâ cur id fiat ratione; illuminare interponendo aliquid suî. » (Ibid.)

[3] « Aliter autem alia ætas emendanda est, et pro modo virium exigendum et corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud

« la manière de corriger les compositions, et l'on doit « demander plus ou moins, selon que les écoliers sont « plus ou moins avancés. Pour moi, quand je voyais « des enfants qui égayaient un peu trop leur style, et « dont les pensées étaient plus hardies que solides : « Quant à-présent, leur disais-je, cela est bien ; mais « il viendra un temps que je ne vous passerai pas la « même chose. Par là ils se trouvaient flattés du côté « de l'esprit, et n'étaient point trompés du côté du « jugement. »

Je n'ai rien à ajouter à de si excellentes réflexions, sinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs et des qualités d'un bon maître. « Qu'il ne refuse point aux jeunes « gens[1], dit-il, la louange qu'ils méritent : mais aussi « qu'il ne la prodigue pas ; car l'un jette dans le dé- « couragement, et l'autre dans une sécurité dangereuse. « Quand il trouvera quelque chose à corriger, qu'il ne « soit ni amer, ni offensant. Rien ne leur donne tant « d'aversion pour l'étude que de se voir continuellement « repris avec un air chagrin, qui semble venir d'un « esprit de haine. »

On voit, par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître, en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions

me adhuc : venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita et ingenio gaudebant, et judicio non fallebantur. » (Ibid.)

[1] « In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus : quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt non acerbus, minimèque contumeliosus ; nam id quidem multos a proposito studendi fugat, quòd quidam sic objurgant, quasi oderint. » (Lib. 2, cap. 2.)

et les pensées qui lui paraîtront mauvaises, mais d'en rendre en même temps la raison, et d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur-le-champ quelques phrases, quelques périodes qui relèvent et embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de temps en temps des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles; et surtout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer et de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos et avec mesure, et par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation et l'amour du travail.

Cette émulation est un des plus grands avantages des colléges : et Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

« Un enfant [1], dit-il, ne peut apprendre chez lui que « ce qu'on lui enseigne; mais dans les écoles il apprend « encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les « jours son maître approuver une chose, corriger « l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la dili- « gence de celui-là. Tout lui servira : l'amour de la « gloire lui donnera de l'émulation : il aura honte de « céder à ses égaux : il voudra même surpasser les plus « avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes

[1] « Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipientur : in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidiè probari, multa corrigi : proderit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria : excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulchrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos; et licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est. » (QUINTIL. lib. I, cap. 3.)

« esprits : et quoique l'ambition soit un vice, on en peut « tirer du bien, et la rendre utile. »

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, et il ne manque pas de jeter à son ordinaire de l'agrément et de l'esprit dans des choses qui paraissent si petites et si communes. « On établissait [1], dit-il, régulièrement des examens « pour juger du progrès des écoliers ; et quels efforts « ne faisions-nous point pour remporter la palme ! « Mais d'être le premier de la classe et à la tête des « autres, c'était sur-tout ce qui faisait l'objet de notre « ambition. Au reste, ce n'était point une affaire dé« cidée sans retour et pour toujours. A la fin du mois, « celui qui avait été vaincu pouvait prendre sa revanche, « et renouveler la dispute, qui n'en devenait que plus « échauffée. Car l'un, dans l'attente d'un nouveau com« bat, n'oubliait rien pour conserver son avantage ; et « l'autre trouvait dans sa honte et dans sa douleur des « forces pour se relever de sa défaite. Je puis assurer « que cela nous donnait plus de courage et d'envie d'ap« prendre que ni les exhortations de nos maîtres, ni la « vigilance de nos surveillants, ni les vœux empressés « de nos parents. »

Me serait-il permis de mêler mes réflexions et mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places

[1] « Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multò pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat : tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat ; et dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantùm animi mei conjecturâ colligere possum, contenderim. » (Ibid.)

chaque mois, dont il parle ici, et qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avais ajouté une qui m'était d'un grand secours. C'était de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auraient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il fallait avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparais des plus forts, et leur proposais aussi des récompenses. Par là je tenais toujours la classe en haleine : toutes les compositions étaient travaillées comme celles où il s'agissait des places; et les écoliers étaient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, et qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE II.

Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit.

Le moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit français. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours et les expressions, il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur-le-champ une partie de ce qu'il faudra dire, et la manière même à

peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art et toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque temps, on leur donnera par écrit des matières de composition, tirées aussi, s'il se peut, des bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un et dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius, cité au nombre 6 de l'article premier, où l'on traite du genre simple; et le combat des Horaces et des Curiaces, qui sera rapporté article II du § II, où il s'agit des pensées, pourront servir de modèles pour les narrations.

1. *Éloge de la clémence de César.*

Marcellus, en toute occasion, s'était déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse, et sans garder aucun ménagement. Néanmoins, quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la prière du sénat, pardonner à Marcellus, et lui rendre ses bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela, il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, et de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la proposition, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera : *La clémence que César vient de faire paraître en pardonnant à Marcellus l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.*

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art et de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison, qui va, ce semble, à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moyen de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César, et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *précautions oratoires*.

Pro Marcello n. 4, 10.

[1] Nullius tantum est flumen ingenii, nulla dicendi aut scribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, sed enarrare, C. Cæsar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, et hoc pace dicam tuâ, nullam in his esse laudem ampliorem, quàm eam quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpè ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum

[1] « Jamais l'éloquence avec toutes ses richesses et toute sa pompe, jamais les plus beaux génies ne pourront, César, soutenir la grandeur de vos exploits, loin d'y pouvoir ajouter un nouveau lustre par la manière de les raconter. J'ose cependant assurer, et vous me permettrez de le dire ici en votre présence, que parmi tant d'actions si éclatantes il n'en est point qui vous soit plus glorieuse que celle dont nous venons d'être les témoins. Je pense souvent en moi-même, et je me fais un vrai plaisir de le publier, que les hauts faits de nos plus célèbres guerriers, ceux des plus illustres potentats, ceux des plus belliqueuses nations de l'univers ne peuvent entrer en comparaison avec les vôtres, soit qu'on examine la grandeur des guerres, ou la multitude des batailles, ou la variété des pays, ou la rapidité du succès, ou la diversité des entreprises. Vous avez soumis par vos victoires un grand nombre de régions séparées les unes des autres par de vastes espaces, et vous les avez parcourues en conquérant, avec autant de vitesse qu'aurait pu faire un voyageur. Il faudrait s'aveugler volontairement pour ne pas convenir que de tels exploits ont une grandeur qui passe presque tout ce que nos idées nous en peuvent représenter. Il y a néanmoins encore quelque chose de plus grand et de plus admirable. »

imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri: nec verò disjunctissimas terras citiùs cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustratæ sunt (*Aliàs* lustratæ sunt). Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim, sed tamen sunt alia majora.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paraître en rétablissant Marcellus; et l'on préfère celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

Ire Raison. Un général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer lui est propre et personnelle. Voilà la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer, et à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes plusieurs choses qui partagent avec le général la gloire des combats : et ils ajoutent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

[1] Nam bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus,

[1] « Car pour ce qui est des actions guerrières, il se trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat en soutenant que le soldat en partage la gloire avec le chef, qui dès-là ne peut se l'approprier. En effet, la

ne propriæ sint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multùm juvant. Maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat, et quicquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

[1] At verò hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulò antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina fortuna, in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam esse totam et propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

II[e] Raison. Il est moins difficile de vaincre des ennemis que de surmonter ses passions.

[2] Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere

valeur des troupes, l'avantage des lieux, les secours des alliés, les armées navales, la facilité des convois, tout cela sans doute contribue beaucoup à la victoire. La fortune sur-tout se croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, et se regarde presque comme la seule et unique cause des heureux succès. »

[1] « Mais ici vous n'avez point de compagnon ni de concurrent qui puisse vous disputer la gloire que votre clémence vient de vous acquérir. Quelque brillante qu'elle soit, et elle l'est infiniment, vous la possédez seul tout entière. Ni le soldat, ni l'officier, ni les troupes de pied, ni celles de cavalerie, ne peuvent y prétendre. La fortune même, cette fière maîtresse des événements humains, ne peut rien vous dérober de cet honneur; elle vous le cède entièrement, et avoue qu'il vous appartient en tout et en propre, puisque la témérité et le hasard ne se trouvèrent jamais où président la sagesse et la prudence. »

[2] « Vous avez soumis des peuples innombrables, répandus en beaucoup de pays différents, formidables par leur férocité, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire pour se défendre : mais après tout vous n'avez vaincu pour-lors que ce qui était de nature et de condition à être vaincu; car il n'est rien de si puissant ni de si redoutable dont le fer et la force ne puissent enfin venir

abundantes : sed tamen ea vicisti quæ et naturam et conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum deo judico.

IIIe Raison. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux qui, même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sais quel trouble ; au lieu que les actions de bonté et de clémence flattent agréablement l'esprit, et gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

[1] Itaque, C. Cæsar, bellicæ tuæ laudes celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gen-

à bout : mais se dompter soi-même, étouffer son ressentiment, mettre un frein à la victoire, relever un ennemi abattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, et non-seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'était avant sa chute ; en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux dieux. »

[1] « Vos conquêtes, César, se liront à la vérité dans nos annales et dans celles de presque tous les peuples, et la postérité la plus reculée ne se taira jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des guerres et des batailles, il arrive je ne sais comment que l'admiration qu'elles excitent est en quelque sorte troublée par le cri tumultueux des soldats et par le son éclatant des trompettes. Au contraire, le récit d'une action où paraissent la clémence, la douceur, la justice, la modération, la sagesse, principalement si elle est faite malgré la colère toujours ennemie des réflexions, et dans la victoire naturellement superbe et insolente ; le récit, dis-je, de cette action, même dans les histoires qui sont feintes, produit en nous une si douce et si vive impression d'estime et d'amour pour ceux qui en sont les auteurs, que nous ne pouvons nous empêcher de les chérir, quand bien même nous ne les aurions jamais connus. »

tium litteris atque linguis; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet : sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur et tubarum sono. At verò quum aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim, quæ est inimica consilio, et in victoria, quæ naturâ insolens et superba est, aut audimus, aut legimus ; quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpè, quos nunquam vidimus, diligamus!

[1] Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque et os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? quâ benevolentiâ complectemur? Parietes, medius Fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum et suis sedibus.

Matière de composition française donnée par récit.

Il s'agit de faire voir combien M. de Turenne faisait paraître de piété et de religion au milieu même des combats et des victoires.

L'orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un général qui se

[1] « Vous donc que nous avons le bonheur de voir de nos yeux, dont nous connaissons les dispositions et les sentiments les plus intimes ; vous dont tous les desseins ne tendent qu'à conserver à la république tout ce que la fureur de la guerre a épargné, par quelles louanges, par quelles démonstrations de zèle et de respect pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance? Oui, César, tout est sensible ici à une telle générosité, même ces murailles qui voudraient, ce semble, marquer leur allégresse de ce que vous allez leur rendre leur ancien éclat et rétablir le sénat dans son ancienne autorité. »

trouve à la tête d'une armée nombreuse de ne pas s'élever par l'orgueil, et de ne pas se croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, etc., contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, et ce qu'est Dieu. C'est pour-lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace et l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion et l'humilité ne paraissent jamais avec plus d'éclat que lorsque, dans ces occasions, elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisait paraître plus de piété. On l'a vu souvent s'écarter dans les bois, et, malgré la pluie et la boue, se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisait dire la messe tous les jours dans son camp, et y assistait avec une singulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le temps où le succès paraissait infaillible, et où de toutes parts on lui annonçait une victoire assurée, il réprimait la joie des officiers en leur disant : « Si Dieu ne nous soutient, et « s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps « pour être battus. »

En faisant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, et on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

Matière précédente, traitée par M. Mascaron dans l'oraison funèbre de M. de Turenne.

« Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdît « à la tête des armées, et au milieu des victoires, ces « sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion

« au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger
« d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où
« un homme par la sagesse de sa conduite, par la gran-
« deur de son courage, par la force de son bras, et par
« le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des
« autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même,
« remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration,
« ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son
« des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes,
« le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le com-
« mencement, le progrès et la consommation de la vic-
« toire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs,
« attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout
« ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne
« connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les
« impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu,
« et répondre par les foudres de la terre aux foudres du
« ciel : c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent
« que leurs bras et leurs cœurs; et que les insolents
« Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est
« moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la re-
« ligion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majes-
« tueuses que lorsque, à ce point de gloire et de
« grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans
« la soumission et la dépendance où la créature doit être
« à l'égard de son Dieu?

« M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il
« y avait un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces oc-
« casions éclatantes où presque tous les autres l'oublient.
« C'était alors qu'il redoublait ses prières. On l'a vu
« même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête,
« et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble

« posture ce Dieu devant qui les légions des anges « tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer « la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans « leur camp : et M. de Turenne croyait que le sien « serait sans force et sans défense s'il n'était tous les « jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui « a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait « avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer « du respect à ces ames dures à qui la vue des terribles « mystères n'en inspirait pas.

« Dans le progrès même de la victoire, et dans ces « moments d'amour-propre où un général voit qu'elle « se déclare pour son parti, sa religion était en garde « pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux « par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain « tout retentissait des cris de victoire autour de lui; en « vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même « de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous ces « emportements de joie, où l'orgueil humain a tant de « part, par ces paroles si dignes de sa piété : *Si Dieu « ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y « a encore assez de temps pour être battus.* »

Même matière, tirée de M. Fléchier.

L'orateur commencera par dire que M. de Turenne a montré par son exemple que la piété attire les bons succès, et qu'un guerrier est invincible quand il a beaucoup de foi. Il rapportait à Dieu seul la gloire de ses victoires, et ne mettait sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme, avec peu de troupes, avait attaqué toutes les forces de l'Allemagne.

Le combat fut rude et douteux. Enfin l'ennemi commençait à plier. Les français crient que la victoire est assurée: M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise :* et levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu seul.

L'orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières et montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, et s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de graces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est due qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissait pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, et lui rapporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une pensée particulière.

« M. de Turenne a fait voir que le courage devient « plus ferme quand il est soutenu par des principes de « religion ; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire « les bons succès malgré les périls et les obstacles ; et « qu'un guerrier est invincible quand il combat avec « foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des « batailles qui les conduit.

« Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la « lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit d'autre « confiance que celle qui est fondée sur le nom du

Combat d'Eintzen.

« Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de « ces importantes occasions où il attaque avec peu de « troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche « trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, « les combat, et les charge. Le nombre d'un côté, la « valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. « Enfin le courage arrête la multitude, l'ennemi « s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui « crie *Victoire!* Alors ce général suspend toute l'émo- « tion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère : « *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains; et « nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne « nous favorise.* A ces mots il lève les yeux au ciel, « d'où lui vient son secours; et, continuant à donner « ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance « et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

« Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et « d'être humble tout ensemble! Les prospérités mili- « taires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir tou- « chant qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'at- « tribue une supériorité de puissance et de force : on « se couronne de ses propres mains : on se dresse un « triomphe secret à soi-même : on regarde comme son « propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et « qu'on arrose souvent de son sang; et lors même « qu'on rend à Dieu de solennelles actions de graces, « et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des « drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les « ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe « une partie de la reconnaissanee, qu'on ne mêle aux « vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements « qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne

« au moins quelques grains de cet encens qu'on va « brûler sur ses autels !

« C'est en ces occasions que M. de Turenne, se dé- « pouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à « celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il « marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et « qui le guide. S'il défend des places, il sait qu'on les « défend en vain si Dieu ne les garde. S'il se retranche, « il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart « pour le mettre à couvert de toute insulte. S'il combat, « il sait d'où il tire toute sa force; et s'il triomphe, « il croit voir dans le ciel une main invisible qui le « couronne. »

J'ajouterai ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, et qui me paraissent fort propres à former le goût des jeunes gens, soit pour la lecture, soit pour la composition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les parallèles, les lieux communs. Pour en connaître tout l'art et toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornements, et les exprimer d'une manière commune et ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

I. *Vie privée de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

Proposition simple. Je souhaiterais pouvoir vous le représenter tel qu'il était, lorsque, après les travaux

du Palais, il allait passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture; tantôt méditant les discours qu'il devait prononcer à la rentrée du Palais ; tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différends des paysans.

« Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il était « lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit « de la ville et du tumulte des affaires, il allait se dé- « charger du poids de sa dignité et jouir d'un noble « repos dans sa retraite de Basville ! Vous le verriez « tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agricul- « ture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu « par les merveilles visibles de la nature; tantôt méditant « ces éloquents et graves discours qui enseignaient et « inspiraient tous les ans la justice, et dans lesquels, « formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui- « même sans y penser; tantôt accommodant les diffé- « rends que la discorde, la jalousie, ou le mauvais con- « seil font naître parmi les habitants de la campagne: « plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux « yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre « allée, et sur un tribunal de gazon, il avait assuré le « repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidait des « fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la « justice. »

Oraison funèbre de M. de Lamoignon, par M. Fléchier.

2. *Modestie de M. de Turenne; sa vie privée.*

Proposition simple. Personne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontait ses victoires les plus éclatantes comme s'il n'y avait point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glo-

rieuses, il fuyait les applaudissements, et craignait de paraître devant le roi, de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, et parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçait aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite et sans équipage, mais tout le monde le remarque et l'admire.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

« Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec « plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à « l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'en- « nemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, « il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait « gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui « l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait « été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui « qui se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces « glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, « il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de « ses victoires; il venait recevoir des éloges comme on « vient faire des apologies, et n'osait presque aborder « le roi, parce qu'il était obligé par respect de souffrir « patiemment les louanges dont sa majesté ne man- « quait jamais de l'honorer.

« C'est alors que, dans le doux repos d'une condition « privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire « qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant « dans une société peu nombreuse de quelques amis « choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sin- « cère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle « dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans « ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il « se cache, mais sa réputation le découvre. Il marche « sans suite et sans équipage, mais chacun dans son

« esprit le met sur un char de triomphe. On compte, « en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les « serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se « figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui « l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans « cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus « il devient vénérable. »

3. *Réception honorable de M. de Turenne par le roi au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

Proposition simple. Autrefois, sous les empereurs, les plus grands capitaines, au retour de leurs campagnes, étaient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, et de rentrer de nuit dans la ville, de peur de blesser la jalousie du prince, qui les recevait très-froidement, après quoi ils demeuraient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un roi qui le comblait de louanges, et l'aurait comblé de bienfaits, s'il l'avait voulu souffrir. Il revenait de ses campagnes comme un simple particulier qui retournerait d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudissements de tout le peuple ne faisaient aucune impression sur lui.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Mascaron.

« Permettez-moi de rappeler dans votre mémoire « ces siècles funestes de l'empire romain où il n'était « pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, « parce que les vices des princes ne laissaient ni vertu « ni gloire impunies. Après avoir conquis des provinces « et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du « triomphe, il fallait à son retour éviter la rencontre de « ses amis, et prendre la nuit de peur de trop arrêter

« les yeux du public. Une embrassade froide, sans en-« tretien et sans discours, était tout l'accueil que le « prince faisait à un homme qui venait de sauver l'em-« pire. Du cabinet de l'empereur, où il ne faisait que « passer, il était rejeté et confondu dans la foule des

Tacit. « autres esclaves : *exceptusque brevi osculo, nullo ser-« mone, turbæ servientium immixtus est.*

« M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de « servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien « à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de « grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle « du soleil qui nous éclaire; et l'importance des services « n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa « propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les dis-« tinctions d'estime et de confiance de la part du roi « valaient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. « Les récompenses fussent allées aussi loin que ces dis-« tinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à « recevoir des graces. Mais ce qui était l'effet d'une sage « politique dans les temps malheureux où la vertu n'avait « rien tant à craindre que son éclat, était en lui l'effet « d'une modestie naturelle et sans art.

« Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la « même froideur et la même tranquillité que s'il fût « revenu d'une promenade, plus vide de sa propre « gloire que le public n'en était occupé. En vain les « peuples s'empressaient pour le voir. En vain dans les « assemblées ceux qui avaient l'honneur de le connaître « le montraient des yeux, du geste et de la voix à « ceux qui ne le connaissaient pas. En vain sa seule « présence, sans train et sans suite, faisait sur les ames « cette impression presque divine qui attire tant de

« respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus in-« nocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si « propres à faire rentrer un homme en lui-même par « une vanité raffinée, ou à le faire répandre au-dehors « par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient « en aucune manière la situation tranquille de son ame; « et il ne tenait pas à lui qu'on oubliât ses victoires et « ses triomphes. » (Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât*. Ce peut être une faute d'impression.)

4. *Fuite de la reine d'Angleterre sur la mer.*

Proposition simple. La reine fut obligée de se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivaient de fort près. Ce voyage était bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer lorsqu'elle allait prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne. Pour-lors tout lui était favorable : ici, tout lui est contraire.

« La reine fut obligée à se retirer de son royaume. « En effet elle partit des ports d'Angleterre à la vue « des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si « près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs « menaces insolentes. O voyage bien différent de celui « qu'elle avait fait sur la même mer lorsque, venant « prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, « elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous « elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice « des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses « ennemis implacables qui avaient eu l'audace de lui « faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, « changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant

Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet.

« pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle « n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour fa- « voriser sa fuite précipitée. »

PARALLÈLES.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche et compare ensemble des objets contraires ou différents. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, et donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déja remarqué dans les descriptions précédentes : j'en rapporterai encore quelques exemples.

1. *Parallèle de M. de Turenne et de M. le cardinal de Bouillon.*

Proposition simple. Pendant que M. de Turenne prenait des places et vainquait les ennemis, M. le cardinal de Bouillon convertissait les hérétiques et rétablissait les temples.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

« Quelle était sa joie lorsque, après avoir forcé des « villes, il voyait son illustre neveu, plus éclatant par « ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier « des églises ! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que « puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre éten- « dait la religion; l'un abattait des remparts, l'autre « redressait des autels ; l'un ravageait les terres des « Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons « d'Israël. Puis unissant ensemble leurs vœux comme « leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux ser- « vices que l'oncle rendait à l'état, et l'oncle avait part « à ceux que le neveu rendait à l'Église. »

2. *Parallèle des maux violents et des maladies de langueur.*

« Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles « pointes de douleurs qui percent le corps, qui dé- « chirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la « constance d'un malade.... Mais si la miséricorde de « Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice « en a augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de « force à soutenir cette longue épreuve que si elle avait « été plus courte et plus rigoureuse. Oraison funèbre de madame de Montausier, par M. Fléchier.

« En effet, dans les maux violents la nature se re- « cueille tout entière, le cœur se munit de toute sa « constance; on sent beaucoup moins à force de trop « sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la « consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long- « temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant « plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut « supporter et les maux, et les remèdes, aussi fâcheux « que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus « accablée : les forces diminuent à tous moments, et la « patience s'affaiblit aussi-bien que celui qui souffre. »

3. *Parallèle. La reine servant les pauvres à l'hôpital, et prenant part à la gloire et aux triomphes du roi.*

« Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez au- « jourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans « cette pompe chrétienne; plus grande dans ce dé- « pouillement de sa grandeur, et plus glorieuse lorsque Oraison funèbre de la reine, par M. Fléchier.

« entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mou-« rants, elle participait à l'humilité et à la patience de « Jésus-Christ, que lorsque entre deux haies de troupes « victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle « prenait part à la gloire et aux triomphes de son « époux. »

4. *Parallèle d'un juge méchant et d'un juge ignorant.*

Oraison funèbre de M. de Lamoignon, par M. Fléchier.

« Il aurait cru manquer à la partie la plus essen-« tielle de son état, si, comme il sentait ses intentions « droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il « ordinairement qu'il y avait peu de différence entre un « juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a « devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de « son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il « fait. L'un pèche avec connaissance, et il est inexcu-« sable; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus « incorrigible. Mais ils sont également criminels à « l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par « malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un « aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour « ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou « par un homme qui les trompe ou par un homme qui « s'est trompé. »

Lieux communs.

Comme j'en ai déja cité plusieurs, je n'en rapporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris est important et difficile.

« Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de « l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en « coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conser- « vent; à peu près comme tous les hommes jouissent de « la régularité des mouvements célestes, sans en avoir « aucune connaissance : et même, plus l'ordre d'une « police ressemble par son uniformité à celui des corps « célestes, plus il est insensible; et par conséquent il « est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus par- « fait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, « en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une « ville telle que Paris une consommation immense, dont « une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quel- « ques sources; réprimer la tyrannie des marchands à « l'égard du public, et en même temps animer leur com- « merce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur « les autres, souvent difficiles à démêler; reconnaître « dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisé- « ment y cacher une industrie pernicieuse, en purger « la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent « lui être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux « ne se chargeraient pas, ou ne s'acquitteraient pas si « bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises « de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, « les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent « être condamnés, et ne les en tirer pas même par des « châtiments trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux « ignorer que punir, et ne punir que rarement et utile- « ment; pénétrer par des conduits souterrains dans l'in- « térieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles « n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en

M. de Fontenelle.

« faire usage ; être présent par-tout sans être vu ; enfin,
« mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense
« et tumultueuse, et être l'ame toujours agissante et
« presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles
« sont en général les fonctions du magistrat de la police.
« Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire,
« ni par la quantité des choses dont il faut être in-
« struit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par
« l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des
« conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut
« prendre. Mais la voix publique répondra si M. d'Ar-
« genson a suffi à tout. »

On sent bien que des modèles si beaux, si parfaits dans leur genre, proposés aux jeunes gens, soit pour objet de leur lecture, soit pour matière de leurs compositions, sur-tout quand ils sont expliqués et développés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit et de leur donner beaucoup de fécondité et d'invention. Et c'est une des raisons qui m'ont porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est plus susceptible d'ornements.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des styles et des caractères, et même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le style.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs, non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvais tirer de pareils exemples ; mais j'ai dû me borner à un certain nombre, et ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellents ; mais aucun d'eux ne ressemble

aux autres; ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue, et peut-être ne sont-ils pas exempts de tout défaut.

Ce qui domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination; et, ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets et de les rendre comme sensibles et palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque par-tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées, et souvent les affaiblit en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare et placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du roi Louis XIV. *Toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui!* Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée : *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues: qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison.... et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir!*

Oraison funèbre de M. Le Tellier.

Oraison funèbre de M. de Lamoignon.

Oraison funèbre de madame de Montausier.

M. Bossuet écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des graces légères du discours, et quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique.

Il est vrai qu'il est moins égal et se soutient moins, et c'est le caractère du style sublime; mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires et comme naturelles.

Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

« O mère, ô femme, ô reine admirable et digne « d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre « étaient quelque chose! Enfin il faut céder à votre « sort.

« Elle vit avec étonnement que, quand l'heure fut « arrivée, Dieu alla prendre comme par la main le roi « son fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit « plus que jamais à cette main souveraine qui tient du « plus haut des cieux les rênes de tous les empires; « et, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, « elle attacha son affection au royaume où l'on ne « craint point d'avoir des égaux [1], et où l'on voit sans « jalousie ses concurrents. »

Il fait ainsi le portrait de Cromwell. « Un homme « s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, « hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable « de tout entreprendre et de tout cacher, également « actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, « qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait « lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste « si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué « les occasions qu'elle lui a présentées : enfin, un de « ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être « nés pour changer le monde. »

Il décrit dans un autre endroit la manière dont la

[1] « Plus amant illud regnum, in quo non timent babere consortes. » (S. Aug.)

princesse Henriette-Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

« Malgré les tempêtes de l'Océan, et les agitations « encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant « sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta « lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans « le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de « l'Église catholique. » Oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans.

« Que dirai-je davantage? Écoutez tout en un mot: « fille, femme, mère, maîtresse, reine, telle que « nos vœux l'auraient pu faire; plus que tout cela, « chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans pré- « somption, et fut humble, non-seulement parmi « toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les « vertus. » Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.

« Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de frap- « per! toute la terre en est étonnée. »

Il emploie quelquefois les antithèses, mais elle deviennent sublimes dans son discours. « Malgré le mau- « vais succès de ses armes infortunées (il s'agit de « Charles Ier, roi d'Angleterre), si on a pu le vaincre, « on n'a pu le forcer : et comme il n'a jamais refusé « ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a tou- « jours rejeté ce qui était faible et injuste étant « captif. » Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

M. Mascaron tient quelque chose du caractère des deux auteurs dont je viens de parler, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même temps beaucoup d'élégance et beaucoup de noblesse : mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, et moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier; ce qui est un grand

art : peut-être aussi la nature y est-elle moins riche et moins hardie que dans le second.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

« Rome profane lui eût dressé des statues sous l'em-« pire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi « l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-« Christ.

« M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'état, « ne causa jamais à la France une joie si universelle « et si sensible que M. de Turenne vaincu par la vé-« rité, et soumis au joug de la foi.

« Anges du premier ordre, esprits destinés par la « Providence à la garde de cette grande ame, dites-« nous quelle fut la joie de l'Église du ciel à la conver-« sion de ce prince, et avec quelles réjouissances « furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce « nouveau catholique lorsque, du pied des autels de « l'agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel « de l'agneau régnant dans la gloire.

« Jamais homme ne fut plus propre à donner de « grands spectacles à l'univers : mais jamais homme « ne songea moins aux applaudissements des specta-« teurs.

« Sa manière, sans avoir rien de dur, mettait pour-« tant sur son visage tout le ressentiment d'une mo-« destie indignée.

« Aussi éloigné dans ses récits du faste de la mo-« destie que de celui de l'orgueil.

« Que ne peut pas un grand maître lorsqu'il trouve « un génie du premier ordre à former? A peine M. de « Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se « voit hors d'état d'en donner d'autres, prévenu par « les lumières, par la pénétration, et par l'heureuse

« et sage impétuosité du courage de ce grand mo-
« narque (Louis XIV). Comme on voit la foudre
« conçue presqu'en un moment dans le sein de la nue
« briller, éclater, frapper, abattre, ces premiers feux
« d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le
« cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-
« tout. »

L'auteur du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, et doit paraître d'autant plus beau, que les beautés y paraissent moins affectées, quoique la matière fût fort susceptible de ces tours brillants et fleuris auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses et des pensées.

Les Éloges académiques, composés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les Latins appellent *ténue* et *subtile*, le style en est plus simple, comme il a dû l'être; mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connaître, pour me servir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confrères, « que tout ce qu'il dit lui appartient » : j'ajouterais volontiers, et la manière dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, et des descriptions très-naïves, mais très-vives.

« M. Dodart (dit-il dans l'éloge de cet illustre aca-
« démicien) était né d'un caractère sérieux; et l'atten-
« tion chrétienne avec laquelle il veillait perpétuelle-
« ment sur lui-même n'était pas propre à l'en faire
« sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni

« de sombre, laissait paraître assez à découvert un fonds « de cette joie sage et durable qui est le fruit d'une « raison épurée et d'une conscience tranquille. Cette « disposition ne produit pas les emportements de la « gaîté, mais une douceur égale, qui cependant peut « devenir gaîté pour quelques moments, et par une « espèce de surprise. Et de tout cela ensemble se forme « un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, et « que les dignités mêmes ne donnent point. »

« M. de Vauban méprisait cette politesse superfi- « cielle dont le monde se contente, et qui couvre sou- « vent tant de barbarie : mais sa bonté, son humanité, « sa libéralité, lui composaient une autre politesse « plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait « bien à tant de vertus de négliger des dehors qui, à « la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que « le vice emprunte avec trop de facilité. »

« A la forme de dialogue, et à cette manière de « traiter la philosophie, on reconnaît que Cicéron a « servi de modèle (il s'agit de la Philosophie de M. du « Hamel) : mais on le reconnaît encore à une latinité « pure et exquise; et, ce qui est plus important, à « un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines, « dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raison- « nements philosophiques, qui ont dépouillé leur sé- « cheresse naturelle ou du moins ordinaire, en passant « au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui « n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément « qui leur convenait. Ce qui ne doit être embelli que « jusqu'à une mesure précise est ce qui coûte le plus « à embellir. »

« Il règne en cet ouvrage (la Recherche de la vérité,

« du père Malebranche) un grand art de mettre des vé-« rités abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, « de les fortifier par leur liaison.... La diction, outre « qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les « matières demandent, et toute la grace qu'elles peuvent « souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à « cultiver les talents de l'imagination : au contraire, il « s'est toujours fort attaché à les décrier. Mais il en « avait naturellement une fort noble et fort vive, qui « travaillait pour un ingrat malgré lui, et qui ornait « la raison en se cachant d'elle. »

« La botanique n'est pas une science sédentaire et « paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et « dans l'ombre d'un cabinet... Elle veut que l'on coure « les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre « des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des « précipices. Les seuls livres qui peuvent nous in-« struire à fond dans cette matière ont été jetés au ha-« sard sur toute la surface de la terre; et il faut se « résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de « les ramasser... Son inclination dominante (de M. de « Tournefort) lui faisait tout surmonter. Ces rochers « affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient « de toutes parts *dans les Pyrénées* s'étaient changés « pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait « le plaisir de trouver tout ce que sa curiorité deman-« dait, et où il passait des journées délicieuses. »

L'auteur des Éloges sait employer à propos certains traits d'histoire et d'antiquité fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre et raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

« On lui a reproché (à M. Parent) d'être obscur dans

« ses écrits. Car nous ne dissimulons rien, et nous sui-
« vons en quelque sorte une loi de l'ancienne Égypte,
« où l'on discutait devant des juges les actions et le
« caractère des morts pour régler ce qu'on devait à leur
« mémoire. »

« Un roi d'Arménie demanda à Néron un acteur ex-
« cellent et propre à toutes sortes de personnages, pour
« avoir, disait-il, en lui seul une troupe entière. On
« eût pu dire de même avoir en M. de la Hire seul une
« académie entière de sciences. »

En parlant de M. Leibnitz, qui avait embrassé presque toutes les sciences : « Nous sommes obligés de le
« partager ici, et, pour parler philosophiquement, de
« le décomposer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en
« a fait qu'un; et du seul M. Leibnitz nous ferons plu-
« sieurs savants. »

« Il alla (M. Fagon) en Auvergne, en Languedoc,
« en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en
« revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes des-
« tinées à repeupler ce désert; » c'est-à-dire le Jardin royal, qui était si dénué de plantes, que ce n'était presque plus un jardin.

S'il était permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourrait peut-être en soupçonner quelqu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif, en forme de sentence, et qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit devrait toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendait digne d'entrer dans l'Église, l'en éloignait.

La même cause qui l'éloignait l'en rendait digne.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croyait, il le voyait; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, etc.

Je craindrais qu'un modèle si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam et subiti ictus sententiarum;* qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudissement, et qui étaient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondùm captabatur plausibilis oratio.*

Epist. 100.

Ibid. 59.

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés : ils peuvent donner beaucoup de grace, et même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'auteur dont il s'agit, et comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, et c'est cette raison qui m'oblige à insister souvent et fortement sur ce point.

CHAPITRE III.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'ai déja remarqué, en parlant des différents devoirs du professeur de rhétorique par rapport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en était une des parties les plus essentielles, et qu'on pouvait dire en un sens qu'elle renfermait toutes les autres. En effet, c'est en expli-

quant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, et qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes; mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens, ayant l'esprit plus formé, sont aussi plus en état d'en profiter. Jusque-là on s'est plus appliqué à leur apprendre les règles et les principes de la grammaire, et à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté et l'élégance du langage. Mais le devoir propre du rhéteur[1], c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours, les beautés qui s'y trouvent, et les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

« Il fera observer[2] comment dans l'exorde on se rend « les auditeurs favorables; quelle clarté il y a dans la « narration, quelle brièveté, quel air de sincérité, quel « dessein caché quelquefois, et quel artifice; car ici le « secret de l'art n'est guère connu que des maîtres de « l'art : quel ordre ensuite et quelle justesse dans la

1. « Demonstrare virtutes, vel, si quandò ita incidat, vitia, id professionis ejus atque promissi, qui se magistrum eloquentiæ pollicetur, maximè proprium est. » (QUINTIL. lib. 2, cap. 5.)

2. « Quæ in prooemio conciliandi judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquandò consilium, et quàm occulta calliditas (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non possit) : quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm subtilis et crebra argumentatio; quibus viribus inspiret, quâ jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in jocis urbanitas : ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum similem iis quæ dicit efficiat. Tùm in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, sublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatum : quæ figura verborum : quæ lenis et quadrata, virilis tamen compositio. » (Ibid.)

« division : comment l'orateur sait trouver avec esprit « et entasser les uns sur les autres un grand nombre de « moyens et de raisonnements; comment il est tantôt « véhément et sublime, tantôt au contraire doux et in- « sinuant; quelle force et quelle violence il met dans « ses invectives, quel sel et quel agrément dans ses « railleries : enfin, comment il remue les passions, com- « ment il se rend maître des cœurs, et tourne les esprits « selon qu'il lui plaît. De là, passant à l'élocution, il « leur fera remarquer la propriété, l'élégance, la « noblesse des expressions : en quelle occasion l'amplifi- « cation est louable, et quelle est la vertu opposée : la « beauté des métaphores, et les différentes figures : ce « que c'est qu'un style coulant et périodique, mais pour- « tant mâle et nerveux. »

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de rhétorique, et des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer et à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence, et j'établirai dans cet article quelques règles générales de rhétorique qui me paraîtront les plus propres à former le goût; ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je crois que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, et sur celle de l'Écriture sainte.

Avant tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle et rapide.

Il faut revoir souvent les mêmes endroits, sur-tout les plus beaux[1], les relire avec attention, les comparer les uns avec les autres, en approfondir le sens et les beautés, se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moyen le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, et de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela[2] il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture ce que Sénèque[3] dit d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu d'enrichir et d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le désordre et la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, et les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer et parcourir rapidement.

[1] « Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi sollicitudinem... Repetamus autem, et tractemus : et ut cibos mansos ac propè liquefactos dimittimus, quo faciliùs digerantur ; ita lectio non cruda, sed multâ iteratione mollita, et velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multùm legendum esse, non multa. » (PLIN. *epist.* 9, lib. 7.)

[3] « Quò mihi innumerabiles libros et bibliothecas?... Onerat discentem turba, non instruit : multòque satius est paucis te auctoribus tradere quàm errare per multos. » (SEN. *de Tranq. anim.* c. 9.)

ARTICLE PREMIER.

Des trois différents genres ou caractères d'éloquence.

Comme il y a trois devoirs [1] principaux de l'orateur, qui sont d'instruire, de plaire, et de toucher, il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, et qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, et le genre tempéré.

Le premier [2] paraît convenir plus particulièrement à la narration et à la preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornements, mais il n'en peut souffrir que de simples, et rejette ceux qui sentent l'affectation et le fard. Ce n'est pas une beauté vive et éclatante, mais douce et modeste, accompagnée quelquefois d'une cer-

[1] « Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare, necessitatis est; delectare, suavitatis; flectere, victoriæ... sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi : subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo. » (Cic. *Orat.* n. 69.)

[2] « Illo subtili præcipuè ratio narrandi probandique consistet. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

« Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tùm removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum : nec calamistri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris et ruboris omnia repellentur : elegantia modò et munditia remanebit. Sermo purus et latinus : dilucidè planèque dicetur. » (Cic. *Orat.* n. 78, 79.)

« Verecundus erit usus oratoriæ quasi supellectilis. » (Ibid. n. 80.)

« Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulò parciùs. Nam sic, ut in epularum apparatu a magnificentia recedens, non se parcum solùm, sed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur... Aberunt quæsitæ venustates, ne elaborata concinnitas, et quoddam aucupium delectationis manifestè deprehensum appareat. » (Ibid. n. 84.)

taine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, et je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paraît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, et qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement et simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

Il y a un autre genre d'écrire[1], tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique : c'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvements. C'est cette sorte d'éloquence qui dominait autrefois souverainement à Athènes et à Rome, et qui s'y était rendue maîtresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enlève et qui ravit l'admiration et les applaudissements. C'est elle qui tonne, qui foudroie, et qui[2], semblable à un

[1] « Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus : in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi et copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimùm valere passæ sunt, sed hanc eloquentiam quæ cursu magno sonituque ferretur, quam susciperent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere.» (Cic. *Orat.* n. 97.)

« Nam et grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla et sententiarum gravitate, et majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. » (Ibid. n. 20.)

[2] « At ille qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et ripas sibi faciat, multus et torrens, judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quà rapit. » (Quint. lib. 12, cap. 20.)

fleuve rapide et impétueux, entraîne et renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième [1] genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres; qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second; qui en approche, mais sans leur ressembler; qui participe de l'un et de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force et d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornements de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre et de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière dont l'eau est claire et pure, et que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§ I. *Du genre simple.*

I. De ces trois genres d'écrire, le premier [2], qui est le

[1] « Est quidam interjectus intermedius, et quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriusque particeps, vel utriusque, si verum quærimus, potiùs expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem et æqualitatem. » (Cic. *Orat.* n. 20.)

« Uberius est aliquantòque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum.... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimùmque est in hac orationis forma suavitatis. » (Ibid. n. 91, 92.)

« Medius hic modus et translationibus crebrior, et figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrinque sylvis inumbratus. » (Quintil. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Summissus est et humilis, consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere: nam orationis subtilitas, imitabilis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experienti minùs. » (Cic. *Orat.* n. 76.)

simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paraisse. Comme le style qu'on y emploie est fort naturel, et qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; et quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquents se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; et pour s'en convaincre [1], il ne faut qu'en faire l'essai: car, après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence [2], et qui y sont le plus versés, reconnaissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse et solidité, et cependant d'une manière si simple et si naturelle que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'Orateur, fait remarquer [3] que dans les autres arts ce qui est le plus excellent est le plus éloigné de l'intelligence et de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le style de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui règne dans les conversations; mais il veut

[1] Ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret.
Ausus idem. (HORAT. *Ars poet.*)

[2] « Rem indicare, sermonis quotidiani, et in quemcumque etiam indoctiorum cadentis esse existimant: quum interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præstare minùs velint, an possint. Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficiliùs reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt. » (QUINTIL. lib. 4, cap. 2.)

[3] « In cæteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum est, a vulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensûs abhorrere. » (CIC. *de Orat.* lib. 1, n. 12.)

que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées qui, par trop de raffinement ou par trop d'élévation, rendraient le discours obscur et inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation n'est point, à proprement parler, la différence des termes [1] : car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part et d'autre, et soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source; mais l'orateur sait, par l'usage qu'il en fait et par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, et leur prêter une grace et une élégance toute particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croirait pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très-judicieuse. « Cicéron [2] (dit-il) a écrit quelque « part que la perfection consiste à dire des choses qu'il

[1] « Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos, quum jacentia sustulimus e medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. » (Ibid. lib. 3, n. 177.)

[2] « Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod, quum te facilè credideris consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodò se quilibet posse confideret, sed quomodò nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verùm utrumque, ac meritò, laudatur. Causâ enim modoque distat : quia simplicitas illa, et velut securitas inaffectatæ orationis mirè tenues causas decet; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt. » (QUINTIL. lib. 11, c. 1.)

« semble que tout le monde pourrait aisément dire de « même, à quoi néanmoins on trouve plus de diffi- « culté qu'on ne pensait quand on vient à le tenter. « Et dans un autre endroit il dit qu'il ne s'est point « étudié à parler comme chacun s'imaginerait pouvoir « le faire, mais comme personne n'oserait l'espérer : « en quoi il semble se contredire. Cependant l'un et « l'autre est fort juste : car de l'un à l'autre il n'y a de « distance que le sujet que l'on traite. En effet, cette « simplicité et cet air négligé d'un style naturel où il « n'y a rien d'affecté sied admirablement bien aux pe- « tites causes; et le grand, le merveilleux convient fort « aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités, « dont l'une, à ce qu'il semble aux ignorants, est fort « aisée à attraper; mais au jugement des connaisseurs, « ni l'une ni l'autre ne l'est. » On voit par là que le style simple doit être employé quand on parle de choses simples et communes, et qu'il convient sur-tout aux récits et aux parties du discours où l'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. De là venait cette attention des Anciens [1] à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être s'il est visible, bien différente de l'ostentation et du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. De là certaines négligences qui ne choquent point et ne déplaisent point [2], parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots. De là

[1] « Indè illa Veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multùm ab hac temporum nostrorum jactatione diversa. » (QUINTIL. lib. 4, cap. 1.)

[2] « Habet ille stylus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis. » (CIC. *Orat.* n. 77.)

enfin [1] cet air de modestie et de retenue que les Anciens avaient soin ordinairement de faire paraître dans l'exorde et dans la narration, pour le style, pour l'expression, pour les pensées, pour le ton même et le geste. L'orateur n'est pas encore admis dans les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, et le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embûches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, et laisse plus de liberté.

Cicéron [2] remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux et modeste, et ne passe à ce style vif et véhément qui règne dans la suite qu'après s'être insinué peu-à-peu et comme par degrés dans les esprits, et s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, et il relève dans Crassus [3] ce caractère de modestie et de retenue qui, bien loin de nuire à son discours, rendait l'orateur même plus aimable et plus estimable, par l'idée avantageuse qu'il donnait de sa personne.

[1] « Frequentissimè prooemium decebit et sententiarum, et compositionis, et vultûs modestiâ.... Diligenter ne suspecti simus in illâ parte vitandum : propter quod minimè ostentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi... Nondùm recepti sumus, et custodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, et jam calentibus, hæc libertas feretur. » (QUINTIL. lib. 4, cap. 1.)

[2] « Demosthenes in illa pro Ctesiphonte oratione longè optima, summissiùs a principio; deindè, dum de legibus disputat, pressiùs; post, sensim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audaciùs. » (CIC. *Orat.* n. 26.)

« Principia verecunda, non elatis intensa verbis. » (Ibid. n. 124.)

[3] « Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modò non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. » (Id. *de Orat.* lib. 1, n. 122.)

Homère et Virgile, dont la poésie est si noble et si sublime, ont commencé l'un et l'autre leurs poëmes par un début fort simble, et très-éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poëte de son temps :

Fortunam Priami cantabo, et nobile bellum.

Il est ridicule en effet de crier si haut [1], et de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple et sans affectation. Ce feu [2], cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée ; au lieu qu'un style plus simple d'abord et moins éclatant plaît extrêmement quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, que l'exorde doit être simple et modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poésie. Il y a des harangues dont le sujet souffre et demande même que l'orateur commence d'un air noble et grand ; et le début le plus sublime convient parfaitement à l'ode, au lieu qu'il pourrait blesser ailleurs. M. de La Mothe, dans le discours qui est à la tête de ses Odes, apporte une bonne raison de cette différence pour ce qui regarde la poésie. « C'est, dit-il, que le « poëme étant un ouvrage de longue haleine, il est « dangereux de commencer d'un ton difficile à sou- « tenir : au lieu que l'ode étant resserrée dans d'étroites « bornes, on ne court aucun risque à échauffer d'abord « le lecteur, qui n'aura pas le temps de se refroidir par « la longueur de l'ouvrage. Ainsi un homme qui aurait

1 Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
(HORAT. *de Arte poet.*)

2 Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat. (Ibid.)

« à faire une longue course devrait se ménager d'abord, « pour ne pas épuiser trop tôt ses forces; et, au con- « traire, celui qui n'aurait à fournir qu'une petite car- « rière pourrait, par un premier effort, augmenter sa « légèreté naturelle, et en achever plus rapidement sa « course. »

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui règne dans les Anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, et leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle qui est la plus naturelle et la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté et dans une élégance qui plaît extrêmement, par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent un nom [1] qui est fort expressif: c'est ἀφέλεια. Ἀφελής se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis*, une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisième livre des Offices de Cicéron : je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a faite M. Dubois.

C. Canius [2], *eques romanus nec infacetus et, satis*

[1] « Ipsa illa ἀφέλεια simplex et inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 3.)

[2] « C. Canius, chevalier romain, homme agréable et de bon esprit, et qui n'était point sans études, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais *pour ne rien faire*, comme il avait accoutumé de dire, fit savoir qu'il serait bien aise d'acheter une maison de plaisance proche de la ville, pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis, et se dérober aux visites. »

litteratus, quum se Syracusas, otiandi, ut ipse dicere solebat, non negotiandi causâ, contulisset, dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, et ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, et satis litteratus!* Le français en rend très-bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espèce de jeu de mots, *otiandi, negotiandi*, et dans ces diminutifs, *dictitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangère.

Quod quum percrebuisset[1], *Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; et simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Quum ille promisisset, tùm Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se convocavit, et ab his petivit ut ante suos hortulos postridiè piscarentur, dixitque quid eos facere vellet.* Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le français, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnait un grand crédit dans tous les corps, et parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant que s'il avait mis *illum*.

[1] « Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un certain Pythius, qui faisait la banque à Syracuse, lui dit qu'il en avait une qui à la vérité n'était point à vendre, mais qu'il la lui offrait pour en user comme si elle était à lui, et le pria d'y venir manger le lendemain. Canius l'ayant promis, l'autre, qui par son commerce s'était acquis toutes sortes de gens, fit venir les pêcheurs, les pria de venir le lendemain pêcher devant sa maison, et leur donna quelques autres ordres qui convenaient à son dessein. »

Ad cœnam tempore venit Canius [1]. *Opiparè a Pythio apparatum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le style concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté dont notre langue est rarement susceptible. Il y a, ce me semble, dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empressaient de jeter aux pieds de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sais pourquoi le traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

Tùm Canius [2] : *Quæso, inquit, quid est hoc, Pythi? Tantùmne piscium, tantùmne cymbarum? Et ille : Quid mirum? inquit. Hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hic aquatio : hâc villâ isti carere non possunt.*

Incensus Canius cupiditate [3], *contendit a Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa? Impetrat :*

[1] « Canius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un festin magnifique, et toute la mer couverte de barques de pêcheurs qui venaient l'un après l'autre apporter à Pythius une grande quantité de poissons, comme s'ils fussent venus de les prendre devant lui. »

[2] « Canius, tout surpris de ce qu'il voyait : Quoi, dit-il à Pythius, y a-t-il donc ici tant de poissons, et y voit-on tous les jours tant de barques de pêcheurs? Tous les jours, dit Pythius. Il n'y a que ce seul endroit autour de Syracuse où l'on trouve du poisson, et où les pêcheurs puissent même venir prendre de l'eau; et tous ces gens-là ne sauraient se passer de cette maison. »

[3] « Voilà Canius amoureux de la maison. Il presse Pythius de la lui vendre. Pythius paraît avoir bien de la peine à s'y résoudre : il s'en fait beaucoup prier : enfin il y consent. Canius, homme riche, qui aimait son plaisir, l'achète tout ce que l'autre voulut, et l'achète même toute meublée. On fait le contrat : voilà l'affaire consommée. »

emit homo cupidus et locuples tanti quanti Pythius voluit, et emit instructos : nomina facit : negotium conficit. Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots, *homo cupidus et locuples*, sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avait grande envie et qu'il était fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius, homme riche, qui aimait son plaisir.* Ce n'est pas ce que signifie *homo cupidus.*

Invitat Canius prostridiè familiares suos [1] : *venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ, quòd sciam, inquit ille : sed hîc piscari nulli solent; itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondùm enim Aquillius, collega et familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis, quum ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat : quum esset aliud simulatum, aliud actum.*

Qu'on ôte à ce récit certain tour et certain nombre de pensées et d'expressions, on ne changera rien au fond, et l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires [2], mais l'on en ôtera tout l'agrément et

[1] « Canius prie de ses amis de l'y venir voir dès le lendemain. Il s'y rend lui-même de fort bonne heure. Mais il ne voit ni pêcheurs, ni barques. Il demande à quelque voisin s'il était fête ce jour-là pour les pêcheurs. Nulle fête, que je sache, dit le voisin. Jamais on ne pêche ici; et hier je ne savais ce que tout cet appareil voulait dire. Voilà Canius en grande colère : mais que faire ! car Aquillius, mon collègue et mon ami, n'avait pas encore établi ses formules contre le dol et la mauvaise foi. Or ce qu'on appelle *dol, mauvaise foi*, c'est, disait le même Aquillius, donner lieu à quelqu'un de s'attendre à une chose, et en faire une autre. »

[2] « Caret cæteris lenociniis expo-

toute la délicatesse, c'est-à-dire tout ce qui rend le discours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée, où l'on verra dans un seul mot ce que c'est que cet ornement simple et naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'était tiré de servitude, ayant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusèrent d'user de magie, et d'employer des sortiléges pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, et pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en jugement devant le peuple romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On sait que l'assemblée du peuple se tenait dans la place publique. Il amena [1] avec lui sa fille, qui était une grosse paysanne très-laborieuse, bien nourrie et bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instruments de labour, qui étaient en fort bon état, des hoyaux très-pesants, une charrue bien équipée et bien entretenue, et fit aussi venir ses bœufs, qui étaient gros et gras. Puis se tournant vers les juges : Voilà, dit-il, mes sortiléges, et la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour et de nuit : *nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere lucubrationes meas, vigiliasque, et*

Plin. lib. 18, cap. 6.

sitio ; et nisi commendetur hâc venustate, jaceat necesse est.» (QUINT. lib. 4, cap. 2.)

[1] « Instrumentum rusticum omne in forum attulit, et adduxit filiam validam, atque (ut ait Piso) benè curatam et vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos. »

sudores. Les suffrages ne furent point partagés, et il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui, à la simple lecture de ce récit, ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt*: Voilà mes sortiléges. Mais en quoi donc consiste cette beauté? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse, et une ingénieuse simplicité puisée dans la nature même, qui plaît et qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles, si simples et si peu recherchées, le discours le plus spirituel et le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline, que Néron, par un mauvais goût qui lui faisait préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe en la faisant dorer, parce qu'elle n'était que d'airain. Il fallut lui ôter cette dorure qui avait altéré toute la beauté de l'art. *Quum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum*: et ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

Plin. lib. 34, cap. 8.

§ II. *Du genre sublime.*

Le sublime, le merveilleux, est ce qui fait la grande et véritable éloquence. M. de La Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses Odes: *Je crois*, dit-il, *que le sublime n'est autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, et exprimés avec élégance et précision.* Il rend ensuite raison de

chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, et renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance et précision*. Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister? Je croyais que *l'élégance*, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui était opposée; et j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de La Mothe. L'un est de Moïse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, et la lumière se fit*; l'autre d'Homère : *Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous*. Pour *la précision*, ou *brièveté*, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'elle consiste dans une pensée courte et vive, comme dans les deux exemples précédents : mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. Il y a dans Démosthène et dans Cicéron [1] beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très-sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que M. de La Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, et j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière serait seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles et de principes.

M. Despréaux prétend que, par sublime, ce rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime, mais cet extraordinaire et ce merveilleux qui

[1] Ce n'est point apparemment cette espèce de sublime qu'on définit ici.

frappe dans le discours, et qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime, dit-il, veut toujours de grands mots; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque, qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entends ici également et celui qui a plus d'étendue et se trouve dans la suite du discours, et celui qui est plus court et consiste dans des traits vifs et frappants; parce que, dans l'une et dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser et de s'exprimer avec noblesse et grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le style simple, dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, et rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, et même pour plaire; mais il ne produit point ces grands effets sans lesquels [1] Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples et naturelles n'ont rien de grand, et qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de style n'échauffe et ne remue point l'ame: au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement ou de persuader. Nous pouvons dire, à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime: il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute.... Par ce ton de majesté et de

Long. ch. 1.

[1] « Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. » (Cic. in *Epist. ad Brutum.*)

grandeur, par ces mouvements vifs et animés, par cette force et cette véhémence qui y règnent, il enlève l'auditeur, et le laisse comme abattu et ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres et de ses éclairs. Long. ch. 28.

II. C'est ce que Quintilien [1] remarque au sujet d'un endroit sublime et éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornélius Balbus, où il avait inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non-seulement par des acclamations, mais même par des battements de mains extraordinaires, qui semblaient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne serait point arrivé, dit notre rhéteur, s'il n'avait eu en vue que d'instruire les juges, et s'il s'était contenté d'un style simple et élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe et l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris et ces applaudissements qui ne furent point libres et volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement et d'enthousiasme qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le temps de songer ni à ce qu'ils faisaient, ni au lieu où ils étaient. Pro Cornel. Balbo, n. 9-16.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, et du genre sublime. Celui-ci remue, agite, Long ch. 5.

[1] « Nec fortibus modò, sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo judicem tantùm, et utiliter demùm ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus romanus admirationem suam non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, et magnificentia, et nitor, et auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata et cæteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, et quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. » (QUINT. lib. 8, cap. 3.)

élève l'ame au-dessus d'elle-même, et fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, et dont le souvenir dure et ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le style commun et ordinaire, quoique rempli de beautés et de graces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, et la laisse dans sa situation tranquille et naturelle. En un mot, l'un plaît
Long. ch. 29. et flatte, l'autre ravit et transporte. C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire et transparente, et utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, et l'Océan sur-tout.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément et impétueux. Le style de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être
Chap. 10. rapide, et sans faire de bruit. Démosthène est grand, quoique serré et concis ; et Cicéron l'est aussi, quoique diffus et étendu. On peut comparer Démosthène, à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que, comme un grand embrasement, il dévore et consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lors-

qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique; et il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentiments généreux, et de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit et de style doit être l'image et l'effet de la grandeur d'ame. Darius offrait la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disait Parménion, *si j'étais Alexandre, j'accepterais ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce prince, *si j'étais Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il fallait être Alexandre pour faire cette réponse? Long. ch. 7.

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté et le caractère que tous les préceptes.

Excudent alii spirantia molliùs æra... AEn. lib. VI, v. 847, etc.
Orabunt causas meliùs, etc.
Tu regere imperio populos, Romane, memento:
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

Et cuncta terrarum subacta, Horat. Od. 1, lib. 2.
Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson, dans l'Éloge du roi, parle ainsi: *Ici il détruisait le duel..... Ici il savait pardonner nos fautes, supporter nos faiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts; tout à ses peuples, général, législateur, juge, maître, bienfaiteur, père, c'est-à-dire véritablement roi.*

Tout était dieu, excepté Dieu même; et le monde, Bossuet, Hist. univer.

que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles.

Il restait environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie, Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Rac. Esth.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre:
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Cet autre trait du même poëte n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers:

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse et de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparaisse et s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard, et qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet, l'enflure n'est pas moins vicieuse dans les discours que dans les corps. Elle

Longin, ch. 5.

Chap. 2.

n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse : mais au-dedans elle est creuse et vide.... Ce défaut n'est pas facile à éviter ; car, comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, et que nous craignons sur-tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien[1], ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui est sage jusque dans son enthousiasme..... Ces déclamateurs latins, dont Sénèque le père rapporte les sentiments dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, sont outrés et excessifs. Les uns disent qu'Alexandre[2] se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; qu'il est temps qu'Alexandre[3] cesse de vaincre où le monde cesse d'être et le soleil d'éclairer : les autres[4], que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde ; qu'Alexandre est grand pour le monde[5], et que le monde est petit pour Alexandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre[6], non plus qu'au-delà de l'Océan. Le P. Bouhours.

Ce que dit un historien au sujet de Pompée n'est

[1] « Non supra modum elatus Tullius. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Satis sit hactenùs vicisse Alexandro, quà mundo lucere satis est. »

[3] « Tempus est Alexandrum cum orbe et cum sole desinere. »

[4] « Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem facit. »

[5] « Alexander orbi magnus est ; Alexandro orbis angustus est. »

[6] « Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra Oceanum. » (*Suasor.* 1.)

guère moins outré. *Telle fut*[1], dit-il, *la fin de Pompée, après trois consulats et autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venait de lui manquer pour ses victoires lui manqua pour sa sépulture.*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de saint Pierre,

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent:
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent poëte sort ici visiblement de son caractère, et nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand et du sublime. Cette pièce était sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent désavouer.

Longin, ch. 14.

VII. Les figures ne font pas une des moindres parties du sublime, et ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène, après la perte de la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite, et rendre le courage aux Athéniens intimidés et abattus par cette défaite. *Non, messieurs*, leur dit-il, *non, vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, de-*

[1] « Hic post tres consulatus et totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus : in tantum in illo viro a se discordante fortunâ, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. » (VELL. PATERC. lib. 2.)

vant Platée. Il pouvait dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifiait leur conduite : mais, en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des serments si extraordinaires et si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au-dessus de la condition humaine; il inspire à ses auditeurs l'esprit et le sentiment de ces illustres morts, et il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon et à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colère des dieux qui ont enfin vengé leurs temples et leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant et les autels et les dieux, et employant les plus grandes figures de rhétorique. *Vos Albani*[1] *tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obrutæ aræ, sacrorum populi romani sociæ et æquales, quas ille præceps amentiâ, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat : vestræ tùm aræ, vestræ religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte*

Pro Milone, n. 85.

[1] « Je vous atteste et vous implore, saintes collines d'Albe, que Clodius a profanées; bois respectables qu'il a abattus; sacrés autels, lien de notre union et aussi anciens que Rome même, sur les ruines desquels cet impie avait élevé ces masses énormes de bâtiments : votre religion violée, votre culte aboli, vos mystères pollus, vos dieux outragés, ont enfin fait éclater leur pouvoir et leur vengeance. Et vous, divin Jupiter Latial, dont il avait souillé les lacs et les bois par tant de crimes et d'impuretés, du sommet de votre sainte montagne vous avez enfin ouvert les yeux sur ce scélérat pour le punir. C'est à vous, et sous vos yeux, c'est à vous qu'une lente, mais juste vengeance, a immolé cette victime, dont le sang vous était dû. »

Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpè omni nefario stupro et scelere maculârat, aliquandò ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspectu, seræ, sed justæ tamen et debitæ pœnæ solutæ sunt.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

M. Fléchier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit est grand certainement, et le serait peut-être encore plus s'il y avait moins d'antithèses.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion et de la Patrie éplorées.

§ III. *Du genre tempéré.*

Entre les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir, le simple et le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, et que nous pouvons appeler le genre orné et fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau et de plus brillant. Il nous

reste à faire sur cette sorte de style quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornements solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, et plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, et peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement, en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, et même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffirait de dire les choses d'une manière toute simple, pourvu qu'elle fût claire et intelligible. Son principal but est de convaincre et de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit et au cœur; mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures et des images, parce qu'elle n'est frappée et remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien [1] que le plaisir aide à la persuasion, et que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair et intelligible, ni qu'il soit plein de raisons et de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté et à cette solidité certain agrément, certain éclat; et c'est ce qu'on appelle or-

[1] « Multùm ad fidem adjuvat audientis voluptas. » (QUINTIL. lib. 5, cap. 14.)

« Nescio quomodò etiam credit faciliùs quæ audienti jucunda sunt, et voluptate ad fidem ducitur. » (Lib. 4, cap. 2.)

nement. Par là l'orateur satisfait en même temps l'esprit et l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité et la solidité des pensées et des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle; et il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions et des tours, qui sont plus de son ressort, et lui appartiennent plus particulièrement.

II. Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours [1], qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le style simple et nu ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, et qui croient que c'est déshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, et qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avait à parler que devant des philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute passion et de toute prévention, peut-être ce sentiment pourrait-il paraître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; et si l'orateur ne savait gagner ses auditeurs par le plaisir et les entraîner par une douce violence, la justice et la vérité succomberaient souvent sous les efforts des méchants. C'est ce qu'autrefois Rutilius [2], le plus juste

[1] « Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima,.... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti et elaborati requirentes : quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, et ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque a veritate. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Quum esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentiæ.... noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat.... Quòd si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere, quamvis scelerati isti fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives suppliciisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ.

et le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui, parce que, comme s'il eût été dans la république imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en aurait pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre; et quelque corrompus que fussent ses juges, votre éloquence victorieuse aurait surmonté leur méchanceté, et aurait arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner et à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert et un homme éloquent. Le premier [1] se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais, pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces et tous les ornements convenables. L'homme disert, c'est-à-dire qui s'explique seulement avec clarté et solidité, laisse son auditeur froid et tranquille, et n'excite point en lui ces sentiments d'admiration et de surprise qui [2], selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné et enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 229, 230.)

[1] « M. Antonius ait (ap. Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 94) a se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat : ornatè autem dicere, proprium esse eloquentissimi. » (Quintil. *Proœm.* lib. 8.)

[2] « In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefacti dicentem audiunt?..... qui distinctè, qui explicatè, qui abundantur, qui illuminatè et rebus et verbis dicunt : id est, quod dico, ornatè. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 53.)

6.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, et qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur; comme les discours académiques, les compliments qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, et d'autres pièces semblables [1], où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art et d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours et figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux et périodique, en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique et de plus brillant, l'orateur [2] peut non-seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, et dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance et de beautés.

V. Il est pourtant nécessaire [3], même dans ce genre,

[1] « Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideòque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit.... Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentiæ, intuendum et penè pertractandum dabit. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 3.)

[2] « In hoc genere, permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumquè in judiciis debet, non confiteri modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. » (Idem, lib. 2, cap. 11.)

[3] « Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi in ornatu disposita quædam insignia et lumina. Genus dicendi est eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, et quod non solùm delectet, sed etiam sine satietate delectet..... Difficile enim dictu est, quænam causa sit, cur ea, quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate, et specie primâ acerrimè commovent, ab iis celerrimè fastidio quodam et satietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maximis fastidium finitimum est : quò hoc minùs in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione,

que les ornements soient dispensés avec une sorte de sobriété et de sagesse, et l'on doit sur-tout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire qui soit agréable et qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément et ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût; car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre raison. Il en apporte plusieurs exemples tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; et après avoir établi ce principe, que le dégoût et le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, et que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plus tôt fade et insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que, soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grace et quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme et toujours sur le même ton, ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est par-tout ajusté et peigné, sans mélange et sans variété, où tout frappe, tout brille, un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement qu'une véritable admiration : il lasse et il fatigue par trop de beautés, et il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, et tout ne doit pas être lumière.

sine reprehensione, sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poesis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturnâ..... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam et recessum; quò magis id, quod erit illuminatum, exstare atque eminere videatur. » (Cic. *de Orat.*, lib. 3, n. 96, 97, 98, 100, 101.)

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat et pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses et importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire et celle du barreau! Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, et, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel, est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation et de chercher à faire paraître de l'esprit? Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces et la beauté du style [1]; mais les ornements qu'il est permis d'y employer doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, et [2] partir plutôt du fond de la matière même que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. On ne peut trop le répéter [3], il faut que cette parure soit mâle, noble et chaste : il faut une éloquence ennemie de tout fard et de toute afféterie, qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, et qui ne doive sa beauté qu'à ses forces; car il en doit être du discours comme du corps humain [4], qui tire ses véritables agréments de sa bonne constitution, au lieu que le fard et l'artifice ne ser-

[1] « Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, et severior. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 3.)

[2] « Omnia potiùs a causa, quàm ab oratore, profecta credantur. » (Idem, lib. 4, cap. 2.)

[3] « Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, et sanctus sit; nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine et viribus niteat. » (Idem, lib. 8, cap. 3.)

[4] « Corpora sana, et integri sanguinis, et exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires : namque et colorata, et adstricta, et lacertis expressa sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, fœdissima sint ipso formæ labore. » (Idem, *Procem.* lib. 8.)

vent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. C'est un grand principe[1], qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes ont aussi, pour l'ordinaire, plus de dignité et de grace. Qu'on fasse quelque attention [2] sur la symétrie et l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer, on reconnaîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité semblerait avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la vraie [3] beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornements vrais et naturels de ceux qui sont faux et étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. Il y a un [4] style

[1] « Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimùm vel dignitatis, vel sæpè etiam venustatis. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 178.)

[2] « Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solùm salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur.... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis.... Capitolii fastigium illud, et cæterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. » (n. 180.)

« Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavitas quædam ac lepos consequatur. » (n. 181.)

[3] « Nunquam vera species ab utilitate dividitur. » (Quintil. lib. 8, cap. 3.)

[4] « Vitiosum est et corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiolis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. » (Idem, lib. 12, cap. 10.)

éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides et puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vides de sens, ou qui brille de je ne sais quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine et ridicule parure; et pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet et n'outrent rien : car ces fausses graces et ces fausses beautés disparaissent[1], quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirais volontiers des graces du style fleuri, par rapport aux beautés d'un style plus solide et plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. La nature[2], dit-il, semble avoir voulu se jouer et comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs et les jardins : variété incompréhensible, et que nulle description ne peut exprimer, parce que la nature est bien plus habile à peindre que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs

[1] « Evanescunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram placet.... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, et quâdam vix enarrabili fœditate pallescat. » (QUINT. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Inenarrabilis florum varietas : quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, et in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua usùs alimentique gratiâ genuit, ideòque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit : magnâ (ut palàm est) admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere. » (PLIN. *Hist. nat.* lib. 21, cap. 1.)

que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme et aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, et quelquefois des siècles entiers; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, et perd bientôt sa vivacité et son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de *fleurs*[1].

§ IV. *Réfléxions générales sur les trois genres d'éloquence.*

Il serait inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous, et que son habileté consiste à savoir les employer à propos[2], selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, et mêler également tantôt la force à la douceur, et tantôt la douceur à la force. D'ailleurs ces trois genres[3], dans la diversité de styles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui

[1] « Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 96.)

[2] « Magni judicii, summæ etiam facultatis esse debebit moderator ille et quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam et judicabit quid cuique opus sit; et poterit, quocumque modo postulabit causa, dicere. » (Idem, *Orat.* n. 70.)

[3] « Si habitum etiam orationis et quasi colorem aliquem requiritis, est plena quædam, et tamen teres; et tenuis, et non sine nervis ac viribus; et ea, quæ particeps utriusque generis, quâdam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuco illitus, sed sanguine diffusus debet color. » (Id. *de Orat.* lib. 3, n. 199.)

les réunit : savoir, un certain goût de beauté solide et naturelle, ennemie de tout fard et de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie et brillante, qui, pour ainsi dire, pétille par-tout d'esprit, qui prodigue sans mesure les graces et les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paraît si fort du goût de notre siècle, et qui était presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très-médiocre usage, et renfermée dans des bornes très-étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété et de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderait pas d'un style si affecté; et il paraîtrait encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits et les occasions où elle peut être raisonnablement admise, et de juger si elle mérite tous nos soins et toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, et il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du style épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remercîment, de louange. Quelques-unes sont gaies et en-

jouées, où il badine avec esprit; d'autres graves et sérieuses, où il examine des questions importantes : dans d'autres il traite des affaires publiques; et celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au sénat et au peuple romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, et de la précision qui doivent régner dans des mémoires et dans des relations; et l'on doit sur-tout y remarquer la manière adroite et insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes graces de Caton, et pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devait faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Luccéius, où il le prie d'écrire l'histoire de son consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence aussi-bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frère Quintus, où toutes les graces et toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de rhétorique et de philosophie sont des chefs-d'œuvre dans leur genre; et les derniers montrent comment les matières les plus subtiles et les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance et délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de style, le simple, l'orné, le sublime.

Epist. 2, et 4, l. 15, ad fam.

Epist. 12, l. 5, ad fam.

Que dirai-je des auteurs grecs? Le caractère propre d'Homère, n'est-ce pas d'exceller également dans les petites et dans les grandes choses, et de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé que celui de Pla-

ton? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même temps à Athènes Démosthène a eu le premier rang[1], et a été regardé presque comme la règle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or, de tous ces auteurs si anciennement et si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce style, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paraître quelque chose de petit, de mince, de puéril, en comparaison de cette noble simplicité ou de cette sage grandeur qui font le caractère de tous les bons ouvrages, et qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les temps; et pour toutes les conditions!

Mais, pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau, ces cascades, ces bosquets, n'aient beaucoup d'agrément. Mais oserait-on comparer tout cela au magnique spectacle que présente une belle campagne[2], où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté;

[1] « Quorum longè princeps Demosthenes; ac penè lex orandi fuit. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus: quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. » (CIC. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 98.)

ou ces longues et agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes et animées; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos [1], et dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, et encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues; ou, enfin, ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le créateur? Voilà ce qu'est le style le plus fleuri, auprès de la grande et sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maisons de campagne que ce fameux orateur [2] aimait plus que toutes les autres, parce que c'était le lieu de sa naissance, lui disait, en admirant la beauté du paysage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces salles pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vastes pièces d'eau qui faisaient l'admiration des autres, que tout cela lui paraissait petit et méprisable quand il le

1 Viridi si margine clauderet undas
Herba, nec ingenium violarent marmora tophum.
(JUVEN. lib. 1, *Sat.* 3.)

2 « Hoc ipso in loco... scito me esse natum. Quare id est nescio quid et latet in animo ac sensu meo, quo me plus hic locus fortassè delectet. » (CIC. *de Leg.* lib. 2, n. 3.)

« Equidem, qui nunc primum huc venerim, satiari non queo: magnificasque villas, et pavimenta marmorea, et laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos isti tubos et euripos vocant, quis non, quum hæc videat, irriserit? Itaque, ut tu paulò antè de lege et jure disserens, ad naturam referebas omnia; sic in his ipsis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. » (Ibid. n. 2.)

comparait avec cette île, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avait pour-lors devant les yeux; et il remarque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit; et l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes et de tours ingénieux et recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, et qui a toujours été l'avant-coureur de la chute et de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avait raison de dire que[1], s'il fallait nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, et la licence démesurée des nouveaux, il préférerait sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble et sublime, et en même temps naturelle et sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine, dans l'Académie Française, à la réception de deux académiciens, dont l'un était Thomas Corneille, qui succédait au célèbre Pierre Corneille son frère. M. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux, continue ainsi :

« Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle

[1] « Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 5.)

« voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles « écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne « craindrons point de le dire, à l'avantage des lettres « et de ce corps fameux dont vous faites maintenant « partie : du moment que des esprits sublimes, passant « de bien loin les bornes communes, se distinguent, « s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de « monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que « durant leur vie la fortune mette entre eux et les plus « grands héros, après leur mort cette différence cesse. « La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ou- « vrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté « de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable « parmi les hommes, et fait marcher de pair l'excellent « poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se « glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se « glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. « Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec « étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes « les grandes choses qui rendront notre siècle l'admi- « ration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en dou- « tons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes « ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir « que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri « le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter « quelque chose à la gloire de notre auguste monarque « lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses « bienfaits cet excellent génie; que même deux jours « avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un « rayon de connaissance, il lui envoya encore des mar- « ques de sa libéralité, et qu'enfin les dernières paroles

« de Corneille ont été des remercîments pour Louis-« le-Grand. »

A l'occasion de M. Bergeret, secrétaire du cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Française, M. Racine fit un éloge magnifique de Louis XIV, dont j'insérerai ici une partie.

« Qui l'eût dit au commencement de l'année der-« nière, et dans cette même saison où nous sommes, « lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines écla-« ter, tant de ligues se former, et cet esprit de dis-« corde et de défiance qui soufflait la guerre aux « quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit, qu'avant la « fin du printemps tout serait calme? Quelle apparence « de pouvoir dissiper si tôt tant de ligues? Comment « accorder tant d'intérêts si contraires! Comment cal-« mer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités « de notre puissance que des mauvais traitements « qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru « que vingt années de conférences ne suffisaient pas « pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Alle-« magne, qui n'en devait examiner qu'une partie, de-« puis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était en-« core qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour « le bien de la chrétienté, avait résolu, dans son ca-« binet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il « doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses ar-« mées, il trace six lignes, et les envoie à son ambas-« sadeur à La Haie. Là-dessus les Provinces délibèrent, « les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, « tout se remue. Les uns ne veulent rien céder de ce « qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on

« leur a pris; mais tous ont résolu de ne point poser « les armes. Le roi cependant d'un côté fait prendre « Luxembourg, de l'autre s'avance lui-même aux portes « de Mons : ici il envoie des généraux à ses alliés, là « il fait foudroyer Gênes : il force Alger à lui demander pardon : il s'applique même à régler le dedans « de son royaume, soulage les peuples, et les fait jouir « par avance des fruits de la paix; et enfin, comme « il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, « contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur « a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien « ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec « tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle « étroit qu'il lui avait plu de leur tracer. »

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plaît, tout y frappe; et ce n'est point par des graces affectées, par des antithèses bien mesurées, par des pensées éblouissantes : rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité et la grandeur des choses mêmes et des idées qui enlève; ce qui fait le caractère de la vraie et de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthène. L'éloge du roi est terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une allusion délicate à un fait célèbre de l'histoire romaine, et laisse beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre : *sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevue où le fier Romain Popilius, ayant prescrit de la part du sénat des conditions de paix à Antiochus, et voyant que ce roi cherchait à éluder, l'enferma dans un cercle qu'il

traça autour de lui avec la baguette qu'il avait à la main [1], et l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin et le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace que si l'on avait cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE II.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les auteurs.

Je réduirai ces observations à sept ou huit chefs, qui sont : le raisonnement et les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mêlerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, et apprendront l'art de composer.

§ I. *Du Raisonnement et des Preuves.*

C'est ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, et à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent : car les expressions, les pensées, les figures, et toutes les autres sortes d'ornements dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, et ne sont employées que pour les faire valoir, et pour les mettre dans un plus grand jour. Elles sont au dis-

[1] « Popilius virgâ quam in manu gerebat circumscripsit regem, ac, *Priusquam hoc circulo excedas*, inquit, *redde responsum, senatui quod referam.* Obstupefactus tam violento imperio, parumper quum hæsitâsset : *Faciam*, inquit, *quod censet senatus.* » (Liv. lib. 45, n. 12.)

cours ce que sont au corps la peau et la chair [1], qui en font la beauté et l'agrément, mais non la force et la solidité; qui couvrent et embellissent les os et les nerfs, mais qui les supposent et n'en peuvent tenir lieu. Je ne disconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire [2], et encore plus à toucher : mais on fera l'un et l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit et convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement et des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent sur-tout attentifs aux preuves et aux raisons; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourraient se laisser éblouir; qu'ils les pèsent et les considèrent en elles-mêmes; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles font au sujet, et si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit; et qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, et de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose, et il la prouve par telles raisons.

Parmi les preuves il y en a de fortes et de convaincantes [3], sur chacune desquelles il faut insister, et

[1] « Cætera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. » (QUINTIL. lib. 5, cap. 8.)

[2] « Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, quum se didicisse judex putat : quod consequi nisi argumentatione, aliâque omni fide rerum, non possumus. » (Ibid.)

[3] « Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxi-

qu'il faut montrer séparément de peur qu'elles ne soient obscurcies et confondues dans la foule. Il y en a d'autres, au contraire, plus faibles et plus légères, qu'il faut entasser ensemble, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissait d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession; et voici les preuves qu'on en apportait : *Hæreditatem sperabas, et magnam hæreditatem; pauper eras, et tùm maximè a creditoribus appellabaris; et offenderas eum cujus hæres eras, et mutaturum tabulas sciebas.* C'est-à-dire : « Vous espériez une succession, et une grande « succession; vous étiez pauvre et actuellement pressé « par vos créanciers; vous aviez offensé celui qui vous « avait nommé son héritier, et vous saviez qu'il devait « changer son testament. » Ces preuves [1], considérées séparément, sont légères et communes; mais jointes ensemble elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre, qui renverse, mais comme la grêle, dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas : car alors nos preuves [2], outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

lio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. » (QUINTIL. lib. 5, cap. 12.)

[1] « Singula levia sunt, et communia; universa verò nocent, etiamsi non ut fulmine, tamen ut grandine. » (Ibid.)

[2] « Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia et tædium afferunt, et fidem detrahunt. » (Ib.)

On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voyons dans Homère; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus faibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer et finir par ce que l'on a de plus fort, et jeter entre deux ce qu'on a de plus faible; mais dans ses Partitions oratoires il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudrait [1], et qu'un orateur sage et prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, et se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre et l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, et ne finisse par de minces et de faibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

Quint. l. 5, cap. 12.

Iliad. 4, 297.

Cic. l. 2, de Orat. n. 314; et in Orat. n. 50.

La liaison des preuves entre elles n'est pas une chose indifférente, et elle contribue beaucoup à la clarté et à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse et de la délicatesse des transitions [2], qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des parties et des propositions qui souvent paraissent n'avoir aucun rap-

[1] « Semperne ordinem collocandi, quem volumus, tenere possumus? Non sanè : nam auditorum aures moderantur oratori prudenti et provido, et quod respuunt immutandum est. » (Cic. *in Partit. orat.* n. 15.)

[2] « Ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non collidentur, sed aliquâ societate cum prioribus ac sequentibus se copulâque tenebunt.... Ita ut corpus sit, non membra.... Ac videbitur non solùm composita oratio, sed etiam continua. » (Quintil. lib. 7, c. 1.)

port, qui sont indépendantes et comme étrangères à l'égard les unes des autres, et qui, sans ce lien commun, s'entre-heurteraient mutuellement et ne pourraient cadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir, par de certains tours, et de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent faites les unes pour les autres, et que toutes ensemble elles forment, non des membres et des morceaux détachés, mais un corps et un tout continu.

M. Fléchier avait commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs; qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les rhéteurs *correction*, qui lui fournit une transition toute naturelle. « Mais que dis-je? Il ne faut pas l'en « louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse « que fût la source dont il sortait, l'hérésie des der- « niers temps l'avait infectée. »

Il y a encore une observation plus importante. Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides [1], de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble : il faut savoir les développer et leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, et pour en tirer tout l'avantage

[1] « Quædam argumenta ponere satis non est : adjuvanda sunt. » (QUINTIL. lib. 5, cap. 12.)

possible ; c'est ce qu'on appelle ordinairement *amplification*. C'est en cela que consistent principalement la force de l'éloquence et l'art de l'orateur ; et c'est en quoi Cicéron a sur-tout réussi. J'en rapporterai un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avait montré que Milon était bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du temps, et il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple romain où se devaient donner les charges, Milon, qui songeait à demander le consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, judices, quum honoris amplissimi contentio et dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée ; mais si l'orateur s'était contenté de la montrer simplement sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'aurait pas fort touché les juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment, dans une telle conjoncture, on est circonspect et attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes graces et les suffrages des citoyens. « Je sais, dit « Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent « les charges, et combien la demande du consulat en« traîne avec elle de soins et d'inquiétudes. Nous crai« gnons, non-seulement ce qu'on peut nous reprocher « ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en « secret et dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la « fable la plus vaine et la moins fondée nous alarme et « nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les « yeux, les regards, les paroles de tout le monde : car « rien n'est si délicat, si fragile, si incertain, ni si

Pro Milone, n. 42 et 43.

« variable que la volonté des citoyens à l'égard de qui-
« conque prétend aux charges publiques. Non-seule-
« ment ils s'irritent et s'offensent de la faute la plus
« légère, ils conçoivent même souvent de capricieux
« et d'injustes dégoûts pour les plus belles actions. »
Quo quidem tempore (scio enim quàm timida sit ambitio, quantaque et quàm sollicita cupiditas consulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palàm, sed etiam quæ obscurè cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui non modò improbitati irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpè fastidiunt. Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légèreté du peuple, de l'autre les craintes et les inquiétudes continuelles de ceux qui briguaient ses suffrages ? Il conclut ce raisonnement d'une manière encore plus vive en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si long-temps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple, les mains encore fumantes du sang de Clodius, et portant sur son front et dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus et facinus præ se ferens et confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret !*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui

convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, et se défier d'une imagination trop vive, qui, s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal-à-propos sur des choses étrangères au sujet ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop long-temps sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il était autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étaient enfermés tout vivants dans un sac, et ensuite jetés dans la mer. L'auditoire [1] fut enlevé par la beauté de cet endroit, et interrompit l'orateur par ses applaudissements. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. Cependant Cicéron [2], dont le goût et le jugement s'étaient perfectionnés par un long usage, et dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avait acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnut dans la suite que, si cet endroit avait été si fort approuvé, ce n'était pas tant pour des beautés solides et réelles que dans l'espérance de celles qu'il promettait pour un âge plus avancé.

Pro Rosc. Amer. n. 70, 72.

C'est, comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quel-

[1] « Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! » (Cic. *in Orat.* n. 107.)

[2] « Quum ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quamdam maturitatem, et quasi senectutem. » (Id. in *Bruto*, n. 8.)

« Quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquandò sentire cœpimus.... sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quàm spe et exspectatione laudati. » (Id. in *Orat.* n. 107.)

« Illa pro Roscio juvenilis redundantia. » (Ibid. n. 108.)

que bon auteur, et de leur faire trouver sur-le-champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, et en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaida, était accusé d'avoir tué son père, et l'accusateur n'apportait aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auraient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que, pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, et tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvait tirer de la mort de son père; montrer dans sa vie précédente des déréglements et des désordres qui préparent à croire un tel crime; et, quand tout cela serait démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le temps, les témoins, les complices, sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentiments de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfants qu'on trouva endormis auprès de leur père qui avait été tué, et que les juges renvoyèrent absous, persuadés de leur innocence, par cette tranquillité où on les avait trouvés; et les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours en leur montrant des enfants qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs mères, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin, la nature du supplice que les Romains avaient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité

où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes et bien certaines. Des jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons; et des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron et les harangues de Tite-Live peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, et qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs, et celle dont ils doivent composer.

Explication d'une harangue de Tite-Live.

Je suppose qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Pérolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, et malgré l'opposition de Magius, qui tenait pour les Romains, et avec qui Pérolla était uni d'amitié et de sentiments, s'était rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie et en festins. Deux frères, qui étaient les plus considérables de la ville, donnèrent à manger à Annibal. Tauréa et Pacuvius, seuls de tous les Capouans, furent admis à ce repas; et le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Pérolla, dont les engagements avec Magius n'étaient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son père. Après le repas, Pérolla conduisit son père dans un endroit écarté; et là, tirant de dessous

Tit. Liv. lib. 23, n. 9.

sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avait formé de tuer Annibal, et de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius, tout hors de lui-même, entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court, et n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre et de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le père même, qui est résolu de se mettre entre Annibal et son fils, et qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnaissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en composant, qui est de trouver des preuves et des moyens : et c'est ce qui s'appelle en rhétorique *invention*, et qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner; et cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croissant, et que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect et la tendresse pour un père, qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir.

Voilà ce qui s'appelle en rhétorique *disposition*, et qui en est la seconde partie.

Reste l'*élocution*, qui fournit les expressions et les tours, et qui, par la variété et la vivacité des figures, contribue le plus à l'agrément et à la force du discours. Voyons comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'exorde, est courte, mais vive et touchante : *Per ego te*[1], *fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque, ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un père qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort et de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis*, qui représente le crime et les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvait dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis.* Quelle différence !

Ier Motif, tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive et fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, ni aucun mot qui ne porte : 1° la foi des traités confirmée par le serment et les sacrifices ; 2° les droits sacrés et inviolables de l'hospitalité ; 3° l'autorité d'un père sur son fils. *Paucæ horæ sunt*[2], *intra quas jurantes quicquid deorum est*,

[1] « Mon fils, je vous prie et vous conjure, par tous les droits les plus sacrés de la nature et du sang, de ne point entreprendre de commettre sous les yeux de votre père une action également criminelle en elle-même, et funeste par les suites qu'elle aura pour vous. »

[2] « Il n'y a que peu de moments que nous nous sommes liés par les

dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplò in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare : filium Annibali non possum?

IIe Motif. *Sed sit nihil sancti*[1]; *non fides, non religio, non pietas : audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une transition; mais combien est-elle ornée! Quelle justesse et quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif! *fides*, pour le traité; *religio*, pour l'hospitalité; *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son père. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, et conduit naturellement du premier motif au second.

Unus aggressurus es Annibalem[2]*? Quid illa turba*

sermentsles plus solennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable; et, sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette même main que nous lui avons présentée pour gage de notre fidélité! Cette table, où président les dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous, vous ne la quittez cette table sacrée que pour la souiller un moment après du sang de votre hôte? Hélas! après avoir obtenu d'Annibal la grace de mon fils, serait-il bien possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Annibal? »

1 « Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes; violons tout ensemble la foi, la religion, la piété; rendons-nous coupables de l'action du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici infailliblement jointe avec le crime. »

2 « Seul vous prétendez attaquer Annibal? Mais quoi! cette foule d'hommes libres et d'esclaves qui l'environnent; tous ces yeux attachés sur lui pour veiller sans cesse à sa sûreté; tant de bras toujours prêts à s'employer à sa défense : espérez-

tot liberorum servorumque? quid in unum intenti omnium oculi? quid tot dextræ? torpescent ne in amentia illa? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus romanus, tu sustinebis? Quelle foule de pensées, de figures, d'images! et cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple romain même que ses regards font trembler, et un faible particulier! *tu.*

III[e] MOTIF. *Et, alia auxilia desint* [1], *me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité et la brièveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme serait bien tenté d'ajouter ici quelques pensées et d'étendre cet endroit: Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un père? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue? etc. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, et que vouloir l'amplifier, c'est l'affaiblir.

PÉRORAISON. *Deterreri hîc sine te potiùs* [2], *quàm illic*

vous qu'ils demeurent glacés et immobiles au moment que vous vous porterez à cet excès de fureur? Soutiendrez-vous le regard d'Annibal, ce regard redoutable que ne peuvent soutenir des armées entières, et qui fait trembler le peuple romain? »

[1] « Et, quand même tout autre secours lui manquerait, aurez-vous le courage de me frapper moi-même lorsque je le couvrirai de mon corps, et que je me présenterai entre lui et vos coups? Car, je vous le déclare, ce n'est qu'en me perçant le flanc que vous pouvez aller jusqu'à lui. »

[2] « Laissez-vous fléchir en ce moment plutôt que de vouloir périr dans une entreprise si mal concertée. Souffrez que mes prières aient sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont

vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodiè valuerunt. Jusqu'ici Pacuvius avait employé les figures les plus vives et les plus pressantes : tout était animé et plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disaient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit, il prend un ton plus tranquille, et finit par les prières, qui dans la bouche d'un père sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes qui commencèrent à couler de ses yeux firent voir qu'il était ébranlé. Les baisers du père, qui le tint long-temps tendrement embrassé, et ses prières redoublées avec instance, achevèrent de le persuader. *Lacrymantem indè juvenem cernens, medium complectitur, atque osculo hærens, non antè precibus abstitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§ II. *Des pensées.*

Pensée est un mot fort vague et fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi-bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, et qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fond et comme le corps du discours : car l'élocution [1] n'en est que le vêtement et la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété

été aujourd'hui si puissantes en votre faveur. »

[1] « Quorumdam elocutio res ipsas effeminat; quæ illo verborum habitu vestiuntur. » (QUINT. *Proœm.* lib. 8.)

dans Cicéron et dans Quintilien, que les mots ne sont que pour les choses [1]; qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, et tout au plus à embellir nos pensées; que les expressions les plus choisies et les plus brillantes [2], si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vide et méprisable, qui n'a rien que de ridicule et d'insensé; qu'au contraire il faut faire cas des pensées et des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable; en un mot, que l'orateur peut donner quelque soin aux mots [3], mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leurs discours sont simples, naturelles, intelligibles; qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, et comme amenées par force, pour faire montre d'esprit; mais qu'elles naissent toujours du fond même de la matière qui y est traitée, dont elles paraissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auraient pu se dire autrement, et que chacun s'imagine qu'il les aurait dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

[1] « Sit cura elocutionis quàm maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causâ esse faciendum, quum verba ipsa rerum gratiâ sint reperta. » (Idem, ibid.)

« Quibus (verbis) solum a natura sit officium attributum, servire sensibus. » (Idem, lib. 12, cap. 10.)

[2] « Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ nec scientiâ? » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 51.)

[3] « Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem. » (Quintil. *Procem.* lib. 8.)

Combat des Horaces et des Curiaces.

La description de cē combat est, sans contestation, Lib. 1, n. 25. un des plus beaux endroits de Tite-Live, et des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles et ingénieuses. Pour en bien connaître l'art et la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différents chiffres pour les mieux distinguer, et pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. Fœdere icto, trigemini, sicut convenerat, arma capiunt. 2. Statim in medium inter duas acies procedunt. 3. Consederant utrinque pro castris duo exercitus, in hoc spectaculum totis animis intenti. 4. Datur signum, infestisque armis terni juvenes concurrunt. 5. Quum aliquandiù inter se æquis viribus pugnâssent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, exspirantes corruerunt. 6. Illi superstitem Romanum circumsistunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. 7. Jam aliquantùm spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, quum respiciens videt magnis intervallis sequentes; unum haud procul ab sese abesse: in eum magno impetu redit, eumque interficit. 8. Mox properat ad secundum, eumque pariter neci dat. 9. Jam æquato marte singuli supererant, numero pares, sed longè viribus diversi. 10. Romanus exsultans: *Duos*, inquit, *fratrum manibus dedi, tertium*

causæ belli hujusce, ut Romanus Albano imperet, dabo. 11. Tùm gladium supernè illius jugulo defigit : jacentem spoliat. 12. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt. Indè ex utraque parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit et de l'enrichir de pensées et d'images qui intéressent et qui frappent vivement le lecteur, et lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine non la lire, mais la voir de ses propres yeux, en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature ; en bien étudier les mouvements ; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains, et peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

1. *Fœdere icto, trigemini, sicut convenerat, arma capiunt.* 2. *Quum sui utrosque adhortarentur, deos patrios, patriam, ac parentes, quidquid civium domi, quidquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus ; feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.*

Il était naturel que chaque parti exhortât les siens, et leur représentât que la patrie entière était attentive

1. « Le traité conclu, les trois frères, de part et d'autre, prennent les armes comme on en était convenu. »

2. « Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux, la patrie, leurs pères et leurs mères, tout ce qu'il y avait de citoyens dans la ville et dans l'armée, ont les yeux attachés sur leurs armes et sur leurs bras ; ces généreux athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, et animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées. »

à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue serait froide et languissante. En lisant les derniers mots, on croit voir ces généreux combattants s'avancer au milieu des deux armées avec une noble et intrépide fierté.

3. *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm curæ expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.* Rien ne convenait mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes* : et Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit!

4. *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deindè patriæ fortuna quam ipsi fecissent.*

3. « Elles étaient rangées de côté et d'autre autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissait de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre, et que la valeur d'un si petit nombre de combattants allait décider de leur sort. Occupés de ces pensées, et dans l'attente inquiète de ce qui allait arriver, ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvait pas ne les point alarmer. »

4. « On donne le signal; et ces braves héros marchent trois à trois, les uns contre les autres, portant en eux six le courage de deux grandes armées. Insensibles de part et d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, et qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs, saisis de crainte et d'alarme, sans que l'espérance penchât encore de part ou d'autre, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avaient perdu l'usage de la voix et de la respiration. »

Ut primo statim concursu increpuêre arma, micantesque fulsêre gladii, horror ingens spectantes perstringit; et neutrò inclinatâ spe, torpebat vox spiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattants. Ces trois frères étaient de part et d'autre comme des armées entières, et en avaient le courage : insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupaient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras : deux pensées magnifiques, et puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit sans se sentir encore saisi d'horreur et de frissonnement, aussi-bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poétiques; et l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement et avec sobriété, étaient appelées par la grandeur même du sujet, et par la nécessité d'égaler par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne et triste silence, qui les tenait tous comme suspendus et immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Alarmés et tremblants pour celui des Horaces qui restait seul contre trois, ils n'étaient plus occupés que de son péril. N'était-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains? et le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature?

5. *Consertis deindè manibus, quum jam non motus*

5. « Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne fut plus seulement le mouvement des bras et l'agitation des armes qui servirent de

tantùm corporum agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, exspirantes corruerunt. Ad quorum casum quum conclamâsset gaudio albanus exercitus, romanas legiones jam spes tota, nondùm tamen cura deseruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi-bien que de l'histoire en général, selon la judicieuse remarque de Cicéron [1], c'est la merveilleuse variété qui règne partout, et les divers mouvements de crainte, d'inquiétude, d'espérance, de joie, de désespoir, de douleur, causés par des changements subits et des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, et qui, par cette incertitude même, lui procurent un plaisir incroyable, sur-tout quand le

spectacle, mais qu'on aperçut des blessures, et qu'on vit couler le sang, deux Romains tombèrent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avaient été blessés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui était resté seul, et que les trois Albains avaient entouré. »

[1] « Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo suppeditabunt, plenam cujusdam voluptatis quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit. Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque vicissitudines.... Ancipites variique casus habent admirationem, exspectationem, lætitiam, molestiam, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate. » (Cic. *Epist.* 12, lib. 5, *ad famil.*)

récit se termine par un événement intéressant et singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6. *Fortè is integer fuit; ut universis solus nequaquam par, sic adversùs singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.*

7. *Jam aliquantùm spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, quum respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit; et, dum albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæso hoste victor secundam pugnam petebat.*

8. *Tùm clamore, qualis ex insperato faventium solet, Romani adjuvant militem suum: et ille defungi prælio festinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curiatium conficit.*

9. *Jamque æquato marte singuli supererant, sed*

6. « Heureusement il était sans blessure ; ainsi, trop faible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux, il use d'un stratagème qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivraient plus ou moins vite selon qu'il leur restait plus ou moins de force. »

7. « Déja il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque, tournant la tête, il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force; et, tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déja Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire. »

8. « Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser, et lui de son côté se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'était pas fort éloigné, eût pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre. »

9. « Il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant; mais si le nombre était égal, les forces et l'es-

nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant : alter fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.

Quelle beauté d'expressions et de pensées! quelle vivacité d'images et de descriptions!

10. *Romanus exsultans :* Duos, *inquit*, fratrum manibus dedi : tertium causæ belli hujusce, ut Romanus Albano imperet, dabo. *Malè sustinenti arma gladium supernè jugulo defigit; jacentem spoliat.*

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eò majore cum gaudio, quò prope metum res fuerat.*

12. *Ad sepulturam indè suorum nequaquam paribus animis vertuntur : quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti.*

Je ne sais s'il y a rien de plus capable de former le goût des jeunes gens, et pour la lecture des auteurs, et pour la composition, que de leur proposer de pa-

pérance ne l'étaient pas. Le Romain, sans blessure, et fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre, au contraire, affaibli par le sang qu'il a perdu, et épuisé par la course, se traîne à peine, et déja vaincu par la mort de ses frères, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat. »

10. « Horace triomphant déja par avance : J'ai immolé, dit-il, les deux premiers aux mânes de mes frères; j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe, et lui fasse la loi. A peine Curiace pouvait-il soutenir ses armes; il lui enfonce son épée dans la gorge, et ensuite le dépouille. »

11. « Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie et une reconnaissance d'autant plus vives, qu'ils avaient été plus près du danger. »

12. « Après cela, chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions bien différentes; les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, et les Albains se voyant soumis à une domination étrangère. »

reils endroits, et de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornements, et les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là comment il faut trouver des pensées, et comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins et français, et qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

Différentes Réflexions sur les Pensées.

I. La vérité est la première qualité et comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles et qui semblent l'être ne le sont pas en effet, si ce fond leur manque. *Page* 9.

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : et penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images et les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement; et elle est fausse, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Même page.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée. C'est-à-dire que, comme les ha-

bits sont justes quand ils viennent bien au corps et qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte, les pensées sont justes aussi quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés et dans tous les jours qu'on la regarde. *Page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; et ce que feint la poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Énée l'eut quittée.

Auson. Infelix Dido! nulli benè nupta marito :
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort !
L'un, en mourant, cause ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, et que rien ne s'y démente, de quelque côté qu'on la prenne. *Pages* 41, 42.

Plutarque, qui était un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Éphèse : *Qu'il ne fallait pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde ; parce que la*

déesse, ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu. Il est surprenant que Cicéron trouve cette pensée jolie [1], lui qui pense et juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austère, ait oublié sa sévérité en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisait pour éteindre l'incendie. *Pages* 49 et 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques orateurs qui disaient, comme quelque chose de beau, *que les grands fleuves étaient navigables à leur source*, et *que les bons arbres portaient du fruit en naissant.* (Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord [2], et elles étaient fort vantées du temps de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnaît le faux.) *Page* 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales; et pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines et si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles et si peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* De Orat. l. 2, n. 188. C'est-à-dire que, outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe et qui le surprenne.... La vérité est à la pensée ce que les fondements sont aux édifices; elle la soutient et la rend solide. Mais un bâtiment qui ne serait que

[1] « Concinnè, ut multa, Timæus; qui quum in historiâ dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit, Minimè id esse mirandum, quòd Diana, quum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.» (*De Nat. Deor.* l. 2, n. 69.)

[2] « Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : *Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt; et, Generosioris arboris statim planta cum fructu est.* » (QUINTIL. lib. 8, cap. 4.)

solide n'aurait pas de quoi plaire à ceux qui se connaissent en architecture : outre la solidité on veut de la grandeur, de l'agrément, et même de la délicatesse, dans les maisons bien bâties; et c'est aussi ce que je voudrais dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici; et cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie; mais c'est une pensée bien simple et bien commune. Pour la relever et la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace et Malherbe l'on fait. Le premier la tourne ainsi, comme vous savez :

Pallida Mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas,
Regumque turres.
Carm. lib. 1, *od.* 4.

« La mort renverse également les palais des rois et « les cabanes des pauvres. » Le second prend un autre tour:

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Le tour du poëte latin est figuré et plus vif; celui du poëte français est plus naturel et plus fin : il y a de la noblesse dans l'un et dans l'autre. *Pages* 75, 78, 79.

1. (Ce qui relève sur-tout un discours), ce sont [1] les

[1] « Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia. » (Long. *de Sublimi*, sect. 1.)

pensées qui ont de l'élévation, et qui ne présentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée est justement ce qui emporte et ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet: car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite; et rien n'est moins raisonnable que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres[1]. Il vaudrait presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderait de sublimes. *Page* 80.

Vous n'avez reçu[2] *rien de plus grand de la fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire.* C'est à César que parle ainsi l'orateur romain; et voici comme un historien parle de ce dernier : *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même*[3], *et son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains que les Romains en avaient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique en disant que *Cicéron*[4] *est le seul esprit qu'ait eu le peuple romain égal à son empire.* Pages 83 et 84.

Cicéron parle bien noblement de César[5] en disant

[1] « A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. » (QUINT. lib. 8, c. 3.)

[2] « Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quam plurimos. » (CIC. in *Orat. pro Lig.* n. 38.)

[3] « Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. » (VELL. PATERC. lib. 2.)

[4] « Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit. » (SEN. *Controv.* lib. 1.)

[5] « Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoriâ suâ rebusque gestis Italiam munitam haberemus. » (CIC. *Contra Pis.* n. 82.)

qu'il n'était pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands : que, quand les montagnes les plus hautes seraient aplanies, quand les fleuves les plus profonds seraient à sec, l'Italie n'aurait rien à craindre; et que les belles actions, les victoires de César, la défendraient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *Page* 87.

Pompée ayant défait Tigrane, roi d'Arménie, ne le souffrit pas long-temps à ses pieds, et lui remit sa couronne sur la tête. *Il le rétablit*[1] *en sa première fortune*, dit un historien, *jugeant qu'il était aussi beau de faire des rois que d'en vaincre*. Page 88.

L'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, et celle de la duchesse d'Orléans, Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet), sont pleines de ces pensées qu'Hermogène nomme *majestueuses*.

« Son grand cœur a surpassé sa naissance : tout autre « place qu'un trône eût été indigne d'elle. »

« Douce, familière, agréable, autant que ferme et « vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi « bien que commander, et faire valoir la raison non « moins que l'autorité. »

« Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées « (*c'est de Charles I, roi d'Angleterre, dont parle l'auteur*), si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer; et « comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable « étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était « faible et injuste étant captif. » *Page* 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles,

[1] « In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè pulchrum esse judicans, et vincere reges, et facere. » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 1.)

entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, et nous laissent l'aiguillon dans l'ame.

2. Voilà donc une première espèce de pensées qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles et extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent et qui frappent quelquefois autant que les nobles et les sublimes, mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse et par la sublimité.... Les pensées sublimes sont aussi agréables, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles est, comme en certaines peintures, quelque chose de doux, de tendre, et de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, et qui Sat. 10, lib. I.
ne consiste pas dans ce que nous appelons *plaisant*, mais dans je ne sais quelle grace qu'on ne saurait définir en général, et dont il y a plus d'une sorte. *Pages* 131 et 132.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris et délicieux font des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles. « Il me « paraît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être « porté au bien sans nulle peine; et il me semble que « c'est un ruisseau tranquille qui, suivant sa pente « naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. « Je trouve, au contraire, que ces gens vertueux par « raison, qui font quelquefois de plus belles choses que « les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art fait violence « à la nature, et qui, après avoir jailli jusqu'au ciel,

« s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle. » C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac d'une petite rivière : « Cette belle eau aime tellement « ce pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait « une infinité d'îles et de tours afin de s'y amuser « davantage. » *Pages* 137, 138.

Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissants, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées.... Pline le jeune, exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit [1] que l'exercice du corps réveille l'esprit; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses, aident fort bien à penser; et enfin que, s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts et les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avait dit d'abord [2] qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il était assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant et marquant ce qui lui venait de bon en l'esprit, afin que, s'il s'en retournait les mains vides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment; mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois,

[1] « Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique sylvæ, et solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt... Experieris non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. » (Lib. 1, *Epist.* 6.)

[2] « Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus et pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. » (Ibid.)

qu'on la trouve dans les vallons et sur les montagnes. *Pages* 139, 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens et comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, et qui se contredit en apparence, est très-élégante. Sophocle dit que les présents des ennemis ne sont pas des présents, et qu'une mère inhumaine n'est pas mère; Sénèque[1], qu'une grande fortune est une grande servitude; Tacite[2], qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses et d'actions serviles pour régner : Horace[3] parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, et d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit que les rois sont esclaves sur le trône; que le corps et l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, et deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé et de la gaîté, est que le corps soit agité, et que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avait de l'esprit infiniment, et avec laquelle il était en commerce: Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *Page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillants et qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sais quel air simple et ingénu, mais spirituel et raison-

[1] « Magna servitus est magna fortuna. » (*De Consol. ad Polyb.*)

[2] « Omnia serviliter pro dominatione. » (*Hist.* lib. I.)

[3] Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro.......
. . . .
Strenua nos exercet inertia....
. . . .
........Rerum concordia discors.

nable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *Page* 150.

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates.... On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production et comme la fleur de l'esprit.... Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celles des ouvrages naturels. Les plus [1] délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, et dont la matière, presque imperceptible, fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse : tel est un insecte parfaitement bien formé, et d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'auteur de l'Histoire naturelle. *Pages* 158 et 160.

Disons, par analogie, qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, et que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. Il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche et qu'on le devine [2]; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit : car, comme il faut avoir de bons yeux, et employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes et les microscopes, pour bien voir les

[1] « Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis, tota. » (PLIN. lib. 11, cap. 2.)

« In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. » (Idem, l. 37, *Proœm.*)

[2] « Auditoribus grata sunt hæc, quæ quum intellexerint, acumine suo delectantur, et gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. » (QUINT. lib. 8, cap. 2.)

chefs-d'œuvre de la nature, il n'appartient qu'aux personnes intelligentes et éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées; en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond, ni dans le tour, et qui se montrent tout entières à la première vue, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime et à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *Pages* 160, 161.

Pline le panégyriste dit à son prince, qui avait refusé long-temps le titre de père de la patrie, et qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le seul* [1] *à qui il est arrivé d'être père de la patrie avant que de le devenir.* Page 162.

Le fleuve qui rendait l'Égypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avaient pas de quoi vivre. *Le Nil* [2], dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* Page 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de Trajan dans Rome : *Les uns publiaient* [3], *après vous avoir vu, qu'ils avaient assez vécu; les autres, qu'ils devaient encore vivre.* Page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la faiblesse d'Orphée, qui,

[1] « Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses antequam fieres. »

[2] « Nilus Ægypto quidem sæpè, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit. »

[3] « Alii se satis vixisse te viso, te recepto; alii nunc magis esse vivendum prædicabant. »

en ramenant sa femme des enfers, la regarda, et la perdit au même moment : *Folie pardonnable* [1], *à la vérité, si les dieux des enfers savaient pardonner!* Page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : *Vous avez coutume* [2] *de n'oublier rien que les injures*. Page 209.

Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentiments, et où l'affection a plus de part que l'intelligence. *Je ne vous verrai plus jamais* [3], dit un poëte au sujet de la mort d'un frère qu'il aimait passionnément, *je ne vous verrai plus jamais, mon cher frère, vous qui m'étiez plus cher que la vie; mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainsi d'une personne qui lui était extrêmement chère : *Dans les lieux* [4] *les plus solitaires et les plus déserts, vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un passant et la tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

1 Quum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes! (Virg. *Georg.* IV, 488.)

2 « Oblivisci nihil soles nisi injurias. » (*Orat. pro Ligar.* n. 35.)

3 Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac : ac certè semper amabo.
(Catul.)

4 In solis tu mihi turba locis.
(Tibul.)

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Pages 213, 216 *et* 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sensée et spirituelle du père Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSÉES INGÉNIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus délicat dans les pensées et dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (et de délicatesse), se perd quand on les veut mettre dans une autre langue: à peu près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.*

Des Pensées brillantes.

Il y a une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siècle, et qui n'ont commencé à avoir du cours et du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plaît sur-tout par une certaine pointe d'esprit, qui frappe par une nouveauté hardie, et par un tour ingénieux, mais peu commun et peu ordinaire. Sénèque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût: et du temps de Quintilien il y était si général et si dominant [1], que les orateurs se faisaient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît et se récriât.

[1] « Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac propè nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 5.)

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes [1], qui peuvent ennoblir le discours et lui donner en même temps de la force, de la grace, et de l'élévation : il en condamne seulement l'abus et la trop grande affectation. Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours [2] : et les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des Anciens cette nouvelle grace [3], comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté et une élégance qu'on ne peut condamner, et dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. Car [4], après tout, l'ancienne simplicité serait encore plus estimable que cette nouvelle licence.

En effet [5], lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entre-nuisent et s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres; et elles causent la même obscurité et la même confusion dans le discours que

[1] « Quod tantum in sententia bona crimen est? non causæ prodest? non judicem movet? non dicentem commendat? » (QUINT. lib. 8, cap. 5.)

[2] « Ego hæc lumina orationis vellut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. » (Ibid.)

[3] « Patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. » (Ibid.)

[4] « Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. »

[5] « Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet : ideòque artifices etiam, quum plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distinguunt, ne umbræ in corpora cadant. » (Ibid.)

la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

D'ailleurs [1], comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être courtes et vives, sont détachées les unes des autres, et qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de là que le discours est extrêmement coupé et concis, sans liaison, et comme décousu, composé plutôt de pièces et de morceaux que de membres et de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paraît entièrement opposée au nombre et à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite et plus d'étendue.

On peut dire aussi que ces pensées brillantes [2] ressemblent moins à une flamme lumineuse qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

Enfin [3], comme on n'est attentif qu'à les entasser, on devient peu délicat dans le discernement et le choix, et il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, et le caractère propre de ses ouvrages : et Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, où [4], après avoir

[1] « Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia; ideòque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio, et e singulis non membris, sed frustis collata, structurâ caret; quum illa rotunda èt undique circumcisa insistere invicem nequeant. » (Ibid.)

[2] « Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. » (Ibid.)

[3] « Hoc quoque accidit, quòd solas captanti sententias, multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. » (Ibid.)

[4] « Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda : sed in eloquendo corrupta

rendu justice au mérite et à l'érudition de ce grand homme, et avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées et de maximes solides pour les mœurs, il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé et corrompu presque en tout, et d'autant plus dangereux, qu'ils sont pleins de défauts agréables, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il aurait été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche et si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré et un discernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions; qu'il eût su en faire le choix, et sur-tout qu'il n'eût point affaibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites pensées [1], qui peuvent flatter d'abord par une apparence et une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides et puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son style avec celui de Cicéron et de Tite-Live, et voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

pleraque, atque eo perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. Nam... si non omnia sua amâsset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur.... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda sunt; eligere modò curæ sit : quod utinam ipse fecisset! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit.» (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[1] « Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. » (Id. lib. 8, c. 5.)

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

1. Quum bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat non laturos nuncium belli, et ad primam adventûs famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illâ mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset; magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, et profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius illi vix rerum naturam sufficere : angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria : vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

Senec. de Benef. lib. 6, cap. 31.

2. Quum in hunc modum multa undique jactarentur,

1. « Dans le temps que Xerxès, enflé d'orgueil et aveuglé par une vaine confiance en ses forces, songeait à porter la guerre contre la Grèce, tous les courtisans qui l'environnaient travaillèrent à l'envi à le pousser par des flatteries outrées dans le précipice où son ambition l'entraînait. L'un disait que la nouvelle seule de la guerre jetterait le trouble parmi les Grecs, et qu'au premier bruit de sa marche ils prendraient la fuite : un autre, qu'avec une armée si nombreuse il était sûr, non-seulement de vaincre la Grèce, mais de l'accabler; et que tout ce qu'il avait à craindre était de trouver à son arrivée les villes désertes et les campagnes réduites en solitudes par la retraite précipitée des habitants, et de n'avoir plus de quoi employer de si grandes forces. D'un autre côté on lui faisait entendre qu'à peine la nature entière lui suffirait-elle; que les mers étaient trop étroites pour contenir ses flottes; que nul camp ne pourrait renfermer ses troupes de pied; qu'il n'y avait point de plaine assez étendue pour sa cavalerie, et qu'à peine l'air suffirait-il pour les traits qu'on aurait à lancer. »

2. « Parmi tous ces discours, si capables de faire tourner la tête à un prince déja enivré de l'idée de sa grandeur, Démarate, Lacédémonien, fut le seul qui osât représenter au roi que ce qui faisait le sujet de sa confiance était ce qui devait lui inspirer le plus de crainte : que ce vaste corps d'armée, cette masse énorme et monstrueuse n'avait que de la pesanteur, et non de la force; qu'il n'est pas possible de gouverner ce qui n'a ni borne ni mesure, et que ce qui ne peut être gouverné ne peut subsister longtemps. »

quæ hominem nimiâ æstimatione suî furentem concitarent, Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam quâ sibi placeret multitudinem, indigestam et gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere : immodica nunquam regi posse; nec diù durare, quidquid regi non potest.

3. « In primo, *inquit*, statim monte Lacones objecti dabunt tibi suî experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur : hærebunt in vestigio fixi, et commissas sibi angustias tuebuntur, et corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, et penè totius humani generis ruinam, paucissimi, sustinebunt. Quum te mutatis legibus suis natura transmiserit, in semita hærebis, et æstimabis futura damna, quum putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, quum scieris posse retineri.

4. « Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit : deindè hinc atque illinc coorientur, et tuis te viribus prement.

5. « Verum est quod dicitur, majorem belli appara-

3. « Une poignée de gens que vous rencontrerez d'abord à une première montagne vous fera connaître ce que sont les citoyens de Sparte. Trois cents Spartiates arrêteront ces millions d'hommes que vous traînez avec vous. Inébranlables dans le poste qu'on leur aura confié, ils le défendront jusqu'au dernier soupir, et feront une barrière et un rempart de leurs corps. Toutes les forces de l'Asie ne leur feront pas faire un pas en arrière. Seuls ils soutiendront le choc formidable de presque tout l'univers réuni contre eux. Après avoir forcé la nature à changer toutes ses lois pour vous ouvrir un passage, vous demeurerez tout court à un défilé. Vous pourrez juger des pertes que vous ferez dans la suite par ce que vous aura coûté le passage des Thermopyles. En voyant qu'on peut vous arrêter, vous comprendrez qu'on pourra aussi vous mettre en fuite. »

4. « Vos armées, comme un torrent impétueux dont rien ne peut soutenir le premier effort, pourront d'abord tout dissiper; mais bientôt vos ennemis se rallieront, et, vous attaquant de divers côtés, vous détruiront par vos propres forces. »

5. « On dit vrai quand on avance que le pays que vous voulez attaquer

tum esse, quàm qui recipi ab iis regionibus possit, quas oppugnare constituis. Sed hæc res contra nos est. Ob hoc ipsum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.

6. « Prætereà, quæ una rebus salus est, occurrere ad primos rerum impetus, et inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multò antè vinceris, quàm victam esse te sentias.

7. « Cæterùm, non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsâ magnitudine suâ causa. »

8. Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, et mutantem quidquid obstiterat, trecenti stare jusserunt: stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba distaret.

n'a pas un espace suffisant pour un appareil de guerre si immense; mais c'est précisément ce qui fait contre nous. La Grèce vous vaincra, parce qu'elle ne peut vous contenir. Vous ne pouvez faire usage que d'une partie de vous-même. »

6. « D'ailleurs ce qui fait la sûreté et la ressource d'une armée vous devient absolument impraticable. Vous ne pourrez ni donner les ordres à propos, ni vous trouver à temps au premier mouvement, ni soutenir ceux qui plient, ni rassurer ceux qui commencent à s'ébranler. Vous serez vaincu long-temps avant que d'être à portée de vous en apercevoir. »

7. « Au reste, ne vous flattez pas que vos troupes ne puissent rien trouver qui leur résiste, parce que le nombre prodigieux en est inconnu même à leur chef. Il n'y a rien de si grand qui ne puisse périr, puisque au défaut de tout autre obstacle, sa grandeur même est une cause de ruine. »

8. « Tout ce que Démarate avait prédit à Xerxès arriva. Ce prince, qui se piquait de surmonter tous les obstacles que les dieux et les hommes mettaient à ses entreprises, qui changeait et renversait tout ce qui s'opposait à son passage, fut arrêté par trois cents hommes; et bientôt Xerxès, voyant les débris de ses formidables armées répandus dans toutes les parties de la Grèce, comprit quelle différence il y avait entre une foule d'hommes et une armée. »

9. Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset, et permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens : id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

Il faut avouer que ce morceau de Sénèque est fort beau, et que le discours de Démarate est plein de sens et de réflexions solides; mais il me semble que le style en est trop uniforme, et que l'antithèse s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop serrées et trop entassées. Elles sont toutes détachées l'une de l'autre [1], et par cette raison rendent le style trop concis et sautillant. Une espèce de pointe finit presque chaque période [2]. *Scies te fugari posse, quum scieris posse retineri.... Ob hoc ipsum te Græcia vincet, quia non capit.... Multò antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé ; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue et suivie, au lieu que celle de Cicéron

9. « Alors ce prince, plus malheureux encore par la honte d'une si folle expédition que par la perte qu'il y fit, remercia Démarate de ce que seul il lui avait dit la vérité, et lui permit de lui demander telle grace qu'il voudrait. Celui-ci demanda d'entrer à Sardes, l'une des plus grandes villes d'Asie, monté sur un char, portant la tiare droite sur la tête, privilége qui n'était accordé qu'aux rois. Il aurait mérité cette récompense, s'il ne l'avait pas demandée. Mais que doit-on penser d'une nation où il ne se trouva personne pour dire la vérité au roi qu'un homme qui ne se la disait pas à lui-même ? »

[1] « Undè soluta ferè oratio, et e singulis non membris sed frustis collata. »

[2] « Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem. »

et de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs, un style si coupé et si brusque peut-il être employé dans les discours où il s'agit d'instruire et de toucher les auditeurs? et, par cette raison, convient-il à l'éloquence du barreau et de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte et vive; mais il sait employer avec discrétion et sobriété ces graces du discours qui en font le sel et l'assaisonnement, et qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

Leviculus sanè noster Demosthenes [1], *qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia est, insusurrantisque alteri : Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? at quantus orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multùm ipse secum.* Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque : *Quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!* Tusc. lib. 5, n. 103.

2. *Reflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.*

Sénèque rapporte une parole d'Auguste qui, se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les désordres de sa fille, disait que cette imprudence De Benef. l. 6, cap. 32.

[1] « Il fallait que Démosthène, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être aussi sensible qu'il avoue lui-même qu'il l'était à ce petit mot flatteur d'une porteuse d'eau, qui, le montrant au doigt, disait à sa voisine : Vois-tu bien? c'est là ce Démosthène. Quelle petitesse! Et cependant quel grand orateur que Démosthène! Mais c'est qu'il avait appris à parler aux autres, et qu'il se parlait rarement à lui-même. »

ne lui serait pas échappée, si Agrippa ou Mécène eussent vécu. *Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mecenas vixisset.* Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très-sensée : *Adeò tot habenti millia hominum* [1], *duos reparare difficile est! Cæsæ sunt legiones, et protinùs scriptæ : fracta classis, et intra paucos dies natavit nova : sævitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Totâ vitâ, Agrippæ et Mæcenatis vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, *Toutes les pertes se réparent, excepté celle d'un ami;* mais il fallait en demeurer là.

Quid putem [2] *?* ajoute Sénèque. *Defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit queri quàm quærere? Non est quod existimemus Agrippam et Mæcenatem solitos illi vera dicere : qui, si vixissent, inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est, in præsentium contumeliam amissa laudare, et his virtutem dare vera dicendi, a quibus jam audiendi periculum non est.*

[1] « Tant il est difficile de trouver parmi tant de millions d'hommes de quoi en remplacer deux! Des légions ont été taillées en pièces, on en a bientôt levé d'autres : une flotte a été brisée en peu de jours, on en bâtit une nouvelle : le feu a consumé des édifices publics, on en voit d'autres plus somptueux que les premiers sortir presque aussitôt de terre. Mais, tant que vécut Auguste, la place d'Agrippa et de Mécène demeura toujours vacante. »

[2] « Que penserai-je de cette parole d'Auguste? Dois-je croire qu'en effet il ne restait plus dans tout l'empire de tels hommes qu'il pût choisir pour amis; ou si c'était la faute du prince, qui aimait mieux se plaindre que d'en chercher? Il n'y a pas d'apparence qu'Apripa et Mécène eussent coutume de lui dire la vérité; et s'ils avaient vécu, ils auraient, dans cette occasion, gardé le silence comme les autres. Mais le caractère des princes est d'aimer à dire du bien des morts pour faire honte et peine aux vivants, et de louer dans les premiers une liberté courageuse de dire la vérité, dont ils n'ont plus rien à craindre. »

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere*, la seconde réflexion ruine absolument la première. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis, et l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste, ou plutôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils n'avaient pas coutume de dire la vérité à ce prince, et qu'ils n'auraient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit? Mécène était de tout temps en possession de lui parler librement; et l'on sait que dans un jugement où Auguste paraissait pencher vers la cruauté, ce favori, ne pouvant approcher de lui à cause de la presse, lui jeta un billet où il avait écrit : *Levez-vous*[1], *et ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorsque Auguste, maître de l'empire, délibéra sur le parti qu'il devait prendre, il osa bien lui conseiller de rétablir la république dans son ancienne liberté.

On voit par là que Sénèque manquait d'une qualité essentielle à l'orateur, qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai et du beau, et de retrancher impitoyablement tout ce qui est au-delà du parfait, selon cette belle règle d'Horace : *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.* Sat. 10, l. 1. Il était trop amateur[2] de son propre génie; il ne pouvait se résoudre à perdre ni à sacrifier aucune de ses productions; et souvent par de petites et minces pensées il affaiblissait la force et avilissait la noblesse des choses dont il parlait.

[1] « Surge tandem, carnifex. »

[2] « Si aliqua contempsisset... si non omnia sua amâsset; si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potiùs eruditorum quàm puerorum amore comprobaretur. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1).

3. *Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.*

Senec. de Benef. l. 6, cap. 34.

On trouve dans le même endroit une autre pensée au sujet des amis, qui est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands seigneurs. *Ad quemcumque istorum veneris*[1], dit-il, *quorum salutatio urbem concutit, scito, etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentiâ vicos, et commeantium in utramque partem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illò recipiendus est, illic retinendus, et in sensus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté et une grande vivacité dans cette pensée et dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroyable de citoyens qui s'empressent d'aller chez les grands, et qui remplissent leur maison, cette opposition est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum :* foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit? *In pectore amicus, non in atrio quæritur.* « Il « faut chercher l'ami dans le cœur, et non dans l'anti-« chambre. » J'y vois une antithèse, mais je n'y découvre

[1] « Si vous allez chez quelqu'un de ces grands seigneurs chez qui toute la ville aborde pour leur faire la cour, sachez que, bien que vous trouviez les rues assiégées et les chemins bouchés par une foule innombrable de personnes qui vont et qui retournent, cependant vous venez dans un lieu rempli d'hommes et vide d'amis. C'est dans le cœur qu'il faut chercher l'ami, et non dans l'antichambre. C'est là où il faut le recevoir et le retenir, et l'y mettre comme en dépôt et en sûreté. »

rien de plus; et j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il fallait porter de cet auteur. « De tous « les écrivains ingénieux, dit-il, celui qui sait le moins « réduire ses pensées à la mesure que demande le bon « sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire; et il a si « peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, « qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être « vue, et qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent « la rendre agréable; de sorte qu'on peut dire de lui « ce que son père disait d'un orateur de leur temps : « En répétant la même pensée[1], et la tournant de « plusieurs façons, il la gâte : n'étant pas content d'avoir « bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne « l'ait pas bien dite. » Il cite un mot du cardinal Palavicin, qui sent bien le style italien, mais qui a du sens. « Sénèque, dit ce cardinal, parfume ses pensées avec « un ambre et une civette qui à la longue donnent dans « la tête : elles plaisent au commencement, et lassent « fort dans la suite. »

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement de Sénèque, et donne en peu de mots d'excellentes règles sur les pensées. M. Nicolle, dans l'Éduc. d'un Prince, 2ᵉ part. n. 39 et 40.

« Il y a, dit-il, deux sortes de beautés dans l'éloquence, « auxquelles il faut tâcher de rendre les enfants sensibles. « L'une consiste dans les pensées belles et solides, mais « extraordinaires et surprenantes. Lucain, Sénèque et « Tacite sont remplis de ces sortes de beautés. L'autre,

[1] « Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit: dum non est contentus unam rem semel benè dicere, efficit ne benè dixerit. » (PLIN. *Controvers.* 5, lib. 9.)

« au contraire, ne consiste nullement dans les pensées « rares, mais dans un certain air naturel, dans une « simplicité facile, élégante et délicate, qui ne bande « point l'esprit, qui ne lui présente que des images « communes, mais vives et agréables, et qui sait si bien « le suivre dans ses mouvements, qu'elle ne manque « jamais de lui proposer sur chaque sujet les objets dont « il peut être touché, et d'exprimer toutes les passions « et les mouvements que les choses qu'elle représente « doivent y produire. Cette beauté est celle de Térence « et de Virgile. Et l'on voit par là qu'elle est encore « plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'au« teurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

« Si l'on ne sait mêler cette beauté naturelle et « simple avec celle des grandes pensées, on est en « danger d'écrire et de parler d'autant plus mal, que « l'on s'étudiera davantage à bien écrire et à bien parler; « et plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un « genre vicieux; car c'est ce qui fait qu'on se jette dans « le style des pointes, qui est un très-mauvais caractère. « Quand même les pensées seraient solides et belles en « elles-mêmes, néanmoins elles lassent et accablent « l'esprit, si elles sont en trop grand nombre, et si on « les emploie en des sujets qui ne les demandent point. « Sénèque, qui est admirable étant considéré par « parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite; et « je crois que, si Quintilien a dit de lui avec raison qu'il « est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus « vitiis*, on en pourrait dire avec autant de raison qu'il « est rempli de beautés désagréables par leur multitude « et par ce dessein qu'il paraît avoir eu de ne rien dire « simplement, et de tourner tout en forme de pointe.

« Il n'y a point de défaut qu'il faille plus faire sentir « aux enfants, lorsqu'ils sont un peu avancés, que « celui-là, parce qu'il n'y en a point qui fasse plus « perdre le fruit des études en ce qui regarde le lan- « gage et l'éloquence. »

Cela n'empêche pas [1] que la lecture de Sénèque ne puisse être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût et le jugement formés par celle de Cicéron. Sénèque est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres et à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la Clémence, et de celui de la Brièveté de la vie, beaucoup d'endroits qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des pensées. Cette lecture leur servira aussi à faire le discernement du bon et du mauvais; mais le maître doit les conduire dans cette étude, et ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clairvoyants.

§ III. *Du Choix des Mots.*

On a vu, dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici, combien le choix des mots sert à mettre les pensées et les preuves dans leur jour, et à en faire sentir la beauté et la force. Ce sont en effet les expressions

[1] « Verùm sic quoque jam robustis, et severiore genere satis firmatis, legendus, vel ideò quòd exercere potest utrinque judicium. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

qui donnent aux choses une nouvelle grace, et qui leur prêtent ce vif coloris si propre à faire de riches peintures et des tableaux parlants; de sorte que, par le changement, et quelquefois par le dérangement seul des expressions, presque toute la beauté du discours disparaît et s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devrait faire de sa raison serait de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire; et c'est peut-être une des suites de la corruption et de la dégradation de notre nature, qui fait que, plongés dans les sens, nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe et les remue, et que souvent nous ne jugeons des pensées, aussi-bien que des hommes, que par le vêtement et la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné et embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait, non-seulement pour le bon et le vrai, mais aussi pour le beau; et cet attrait, ce sentiment nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux et aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des embellissements, sans faire attention aux choses mêmes. Mais il est dans l'ordre, et c'est le premier dessein du Créateur, que la beauté et l'agrément extérieur servent à faire valoir et à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon et vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'orateur de donner

un soin particulier à l'élocution [1], qui le met en état de produire ses pensées au-dehors, sans quoi tous ses autres talents, quelque grands qu'ils fussent, deviendraient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom. Aussi voyons-nous [2] que c'est elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des styles, d'où dépend pour l'ordinaire le succès d'un discours, et qui est, à proprement parler, ce que nous enseigne l'art; car le reste dépend plus du génie et de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété et de la clarté des mots; il s'agit maintenant de leur élégance et de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde, et qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art et appliqués à certains usages, acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie *bâtir une maison*, est un mot fort simple. Quand le poëte l'emploie pour exprimer ces parures à différents étages dont les dames ornaient leurs têtes,

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput! — Juvenal. Satir. 7, v. 500.

c'est comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Despréaux a bien su profiter de la pensée et de l'expression de Juvénal :

Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

[1] « Eloqui, hoc est omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : sine quo supervacua sunt priora, et similia gladio condito, atque intra vaginam suam hærenti. » (Quint. in *Procem.* lib. 8.)

[2] Hoc maximè docetur : hoc nullus nisi arte assequi potest : hoc

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, et que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils doivent naître ; car les bonnes [1] expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes, et les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet, comme si elles se dérobaient à nous et qu'il fallût leur faire une espèce de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures. Je suppose [2], comme je l'ai déja dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte et sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connaissances néces-

maximè orator oratore præstantior ; hoc genera ipsa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc et vitium et virtutem esse dicendi. » (QUINTIL. in *Proœm*. lib. 8.)

[1] « Res et sententiæ vi suâ verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. » (CIC. *de Orat*. l. 2, n. 146.)

« Rerum copia verborum copiam gignit. » (Id. ibid. lib. 3, n. 125.)

« Quum de rebus grandioribus dicas, ipsæ res verba rapiunt. » (Id. *de Fin*. lib. 3, n. 19.)

« Verba erunt in officio... sic ut semper sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. » (QUINTIL. in *Proœm*. lib. 8.)

« Plerumquè optima rebus cohærent, et cernuntur suo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant semper, seque subducant.... Optima sunt minimè accersita, et simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. » (Id. ibid.)

[2] « Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multâ et idoneâ copiosam sibi verborum supellectilem compararit... ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio præcedente, et acquisitâ facultate et quasi repositâ. » (Ibid.)

« Onerandum complendumque pectus maximarum rerum et plurimarum suavitate, copiâ, varietate. » (CIC. *de Orat.*, lib. 3, n. 121.)

« Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res faciliùs se ostendent, verba respondebunt, compositio sequetur : cuncta denique, ut in familia benè instituta, in officio erunt... sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 3, et lib. 8, in *Proœm*.)

saires à l'orateur : pour-lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée ; ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, et sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, et de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de temps et de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer ; mais dans la suite il devient si facile et si naturel, que les mots s'offrent d'eux-mêmes [1], et naissent sous la plume presque sans qu'on y pense. Un soin scrupuleux et exact est bon pour les commencements [2], mais il doit diminuer et disparaître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui, toujours mécontents d'eux-mêmes, et ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires, et qui perdent le temps à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot, et presque avec chaque syllabe. Travail infructueux [3], délicatesse

[1] « Verba omnia, quæ sunt cujusque generis, maximè illustria, sub acumen styli subeant et succedant necesse est. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 151.)

[2] « Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non quum dicimus.... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, et cum singulis penè syllabis commorandi : qui, etiam quum optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum... increduli quidam, et de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. » (Quintil. in *Procem.*, lib. 8.)

[3] « Abominanda hæc infelicitas erat, quæ et cursum dicendi refrenat, et calorem cogitationis extinguit morâ et diffidentiâ. » (Id. ibid.)

« Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac oratorem macerat et co-

mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination et à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne serait pas fort estimable, s'il coûtait toujours tant de peine, et s'il fallait être condamné toute sa vie à l'ennuyeuse occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'orateur, s'il est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence, et les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera, dans l'article où j'ai traité de l'élégance et de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siége de Veïes pendant l'hiver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, et il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues et entraîne les hommes, malgré la rigueur des saisons, dans les lieux les plus âpres et les plus escarpés. *Obsecro vos, venandi studium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes sylvasque rapit: belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel lusus ac voluptas elicere solet?* Quelle force n'a point cette expression *rapit!* pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie dans une pensée à-peu-près semblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs et dangereux voyages par terre et par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit.* Ce mot *ducit*

Liv. lib. 5, n. 5.

De Brevit. vitæ, cap. 2.

quit, ægrè verba vertentem, et perpendendis coagmentandisque eis intabescentem. Nitidus ille, et sublimis, et locuples, circumfluentibus undiquè eloquentiæ copiis imperat. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 10.)

a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice, *præceps cupiditas.*

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, et en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecêre. Quippe secundæ res sapientium animos fatigant: ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant.* Est-il possible de marquer d'une manière plus courte et plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bién ont à essuyer dans la prospérité? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trève ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu; et si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue et de lassitude. *Secundæ res sapientium animos fatigant.*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite qui n'est pas moins énergique. *An quum Tiberius, post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus et mutatus sit, C. Cæsarem, etc.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage: « Si Tibère, après une longue « expérience, s'était laissé corrompre à sa fortune, que « deviendrait Caligula, etc.? » Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus,* et *vi dominationis. Convellere* signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs princes avec tant de violence, qu'ils ne peuvent y résister; en sorte qu'arrachés à eux-mêmes, et à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt

Ann. lib. 6, cap. 48.

changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus et mutatus.*

Le même Tacite, dans ses histoires, parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous
Histor. l. 1, cap. 15. une autre idée. *Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant : quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas.* Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant et l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : « La fortune jusqu'ici t'a été contraire, maintenant elle se change. « Prends garde de pouvoir aussi bien supporter ses faveurs que ses injures. Car la prospérité a des aiguillons bien plus puissants que l'adversité, parce que « nous cédons aux uns, et que nous résistons aux autres. « Quand tu conserverais ta vertu, ceux qui approcheront de toi perdront la leur. La flatterie prendra la « place de la vérité, l'intérêt celle de l'affection, dont « il est le poison et le venin. » Il y aurait bien des choses à dire sur cette traduction; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *Irrumpet adulatio*. Elle signifie que, quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la flatterie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, et comme forcer les passages pour arriver jusqu'à lui. Le

français ne présente point cette idée : *La flatterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine et la décadence des mœurs aux dépenses énormes que fit Scaurus pendant qu'il était édile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot, qui est tout-à-fait énergique. *Cujus nescio an ædilitas maximè prostraverit mores.* Lib.36, c.15.
« Son édilité acheva d'abattre et de renverser les « mœurs. »

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs français pour y trouver une foule de belles expressions, tantôt vives et énergiques, tantôt brillantes et pleines d'agréments.

« Cet homme (Machabée) que Dieu avait mis autour M. Fléchier.
« d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant « de fois toutes les forces de l'Asie, après avoir défait « de nombreuses armées.... venait tous les ans, comme « le moindre des Israélites, réparer avec ses mains « triomphantes les ruines du sanctuaire. »

« On l'a vu (M. de Turenne), dans la fameuse ba- « taille des Dunes, arracher les armes des mains des « soldats étrangers qu'une férocité naturelle acharnait « sur les vaincus. »

« Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux « qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des « supplices.... Par quelle invisible chaîne entraînait-il « ainsi les volontés? »

« Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante « d'arracher le bandeau fatal qui fermait ses yeux à la « vérité! »

On a pu remarquer, dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance et à la force du discours. Elles pro-

duisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées et métaphoriques.

Senec. de tranq. animi. *Discamus spes effrenatas et animum in futura eminentem velut in vinculis habere.... Vide quantùm rerum* Idem, Epist. 95. *per unam gulam transiturarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix.* Le même Sénèque, dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gou- De Consol. ad Helv. c. 17. verneur de province, parle ainsi : *Loquax et ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron Epist. 1, ad Quint. frat. lib. 1. dit quelque chose de pareil de son frère. *Quæ quum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provinciâ, divina videantur necesse est.*

Sans les épithètes [1], le discours languit et paraît presque sans ame et sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car, pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithètes dans le discours comme des valets dans l'armée, qui la surchargeraient extrêmement, et ne serviraient qu'à l'embarrasser, si chaque soldat avait le sien ; parce qu'alors on doublerait le nombre sans doubler les forces.

§ IV. *De l'Arrangement des Mots.*

On ne peut disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, et quelquefois

[1] « Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit, et incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa et impedita, ut... eam judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque : in quo et numerus est duplex, nec duplum virium. » (Quint. lib. 8, cap. 6.)

même à la force du discours. Il y a dans l'homme un goût naturel [1] qui le rend sensible au nombre et à la cadence; et pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie et de concert, il n'a fallu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder et interroger, pour ainsi dire, les oreilles [2], que Cicéron appelle avec raison un juge fier et dédaigneux. En effet, quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. Une composition dure et rude la blesse [3], au lieu qu'elle est agréablement flattée de celle qui est douce et coulante. Si le nombre est mal soutenu, et que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, et n'est point satisfaite. Si au contraire il a quelque chose de traînant et de superflu, elle le rejette et ne le peut souffrir. En un mot, il n'y a qu'un discours plein et nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel [4], c'est qu'il

[1] « Naturâ ducimur ad modos. » (Idem. lib. 9, cap. 4.)

« Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quamdam in se continet vocum omnium mensionem... Animadversum est, eâdem naturâ admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. » (Cic. *Orat.* n. 177, 178.)

[2] « Graves sententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. » (Ibid. n. 150.)

« Aurium sensus fastidiosissimus. » (Id. *ad Herenn.* lib. 4, n. 32.)

[3] « Itaque et longiora et breviora judicat, et perfecta ac moderata semper exspectat. Mutila sentit quædam, et quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, et quasi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiàm aspernantur aures. » (Id. *Orat.* n. 177, 178.)

« Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ et plena sentiunt: et parùm expleta desiderant, et fragosis offenduntur, et lenibus mulcentur, et contortis excitantur, et stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia et nimia fastidiunt. » (Quintil. lib. 9, cap. 4.)

[4] « Unum est et simplex aurium judicium, et promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus a natura datum. » (Cic. *pro Font.* n. 12.)

est commun au savant et à l'ignorant; avec cette différence néanmoins, que le premier en connaît les raisons [1], et que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme [2], et ne pas sentir le nombre et l'harmonie du discours : et il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvait lui-même que par ce qui arrivait souvent à tout un peuple, qui, charmé par des chutes nombreuses de périodes, témoignait son contentement et son goût par des acclamations publiques et générales.

Il est donc très-important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. Il faut leur faire admirer comment les mots sont dans la main de l'orateur comme une cire molle et flexible [3], qu'il manie et qu'il tourne comme il veut, et à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît : comment, par la différente structure qu'il leur donne, le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse, ou coule avec une prompte et légère rapidité; tantôt charme et enlève l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénètre

[1] « Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 4.)

[2] « Quod qui non sentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit, nescio. Meæ quidem, etc..... Quid dico meas? Conciones sæpè exclamare vidi, quum aptè verba cecidissent. » (CIC. *Orat.* n. 168.)

[3] « Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè sequatur quòcumque ducas, quàm oratio... Ea nos (verba) quum jacentia sustulimus e medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus : sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus. » (*De Orat.* lib. 3, n. 176, 177.)

« Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, et cum dicente æquè audientem exhorrescere. » (QUINT. lib. 9, cap. 4.)

« Idque ad omnem rationem, et aurium voluptatem, et animorum motum mutatur et vertitur. » (Ibid.)

d'horreur et de saisissement par une cadence dure et âpre, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse, non-seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits. Car [1], comme le remarque Quintilien, il n'est guère possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme le vestibule et l'entrée. Au contraire, l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît [2], et il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité et la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, et qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés [3], son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, et à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours et leur union, sans laisser aucun vide, ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paraissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours : comme [4], dans un bâtiment, les pierres les plus brutes et les plus irrégulières y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre et de la ca-

[1] « Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. » (Ibid.)

[2] « Voluptate ad fidem ducitur. » (Ibid.)

[3] « Collocationis est componere et struere verba sic, ut neve asper eorum concursus, neve hiulcus sit, sed quodam modo coagmentatus et levis... Hæc est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 171, 172.)

[4] « Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari, et in quo possit insistere. » (Quint. lib. 9, cap. 4.)

dence; et nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les règles que Cicéron et Quintilien ont données sur cette matière, en marquant la nature des différents pieds qu'on doit employer dans le discours, peuvent servir aux jeunes gens, pourvu qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius, intitulées *Progymnasmata*, qui sont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter et étudier, sur cette matière, est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier s'aperçût que la langue latine manquait d'une beauté que les anciens Romains avaient absolument ignorée ou négligée, et qui pouvait cependant en relever beaucoup le prix et l'excellence. Comme il était extrêmement jaloux de l'honneur de sa patrie, il entreprit, en donnant au discours latin du son, de la cadence et de l'harmonie, d'égaler, s'il se pouvait, la langue de son pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il est étonnant de voir comment en peu d'années il amena sur ce point la langue latine à une souveraine perfection, qui n'est ordinairement le fruit que d'une longue expérience, et qui s'avance peu-à-peu par des accroissements fort lents. C'est donc lui que les jeunes gens doivent se proposer pour modèle, en ceci comme dans tout le reste. Ils trouveront dans les historiens de belles pensées, et de riches expressions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux et périodique. Le style de l'histoire [1], qui doit être aisé, naturel, coulant, ne s'ac-

[1] « Historiæ, quæ currere debet ac ferri, minùs conveniunt intersistentes clausulæ. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 4.)

commode point de ces cadences graves et mesurées que demande la majesté d'un discours oratoire.

Le moyen le plus facile et le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'Orateur en traitant cette matière : c'est-à-dire de choisir, dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux et des plus périodiques, et d'en déranger l'ordre et la structure [1]. Les mêmes pensées et les mêmes expressions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force : et plus ces endroits brilleront par le sens et par la diction, plus ils deviendront choquants par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, et accoutumées à la cadence douce et harmonieuse de ses périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter; et, comme il le dit lui-même [2], elle discerneront parfaitement une période pleine et nombreuse, et elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps et le tissu de la période [3], et que ce soit de cette

[1] « Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat et turbet : aberit omnis vis, jucunditas, decor... Illud notâsse satis habeo, quo pulchriora et sensu et elocutione dissolveris, hoc orationem magis deformem fore : quia negligentia collocationis ipsâ verborum luce deprehenditur. » (Ibid.)

[2] « Meæ quidem (aures) et perfecto completoque verborum ambitu gaudent, et curta sentiunt, nec amant redundantia. » (Cic. *Orat.* n. 168.)

[3] « In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu, numeris inserta est (compositio). Magis tamen desideratur in clausulis, et apparet. Aures continuam vocem secutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tùm magis

union et de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'est à la fin sur-tout qu'il paraît et se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons que lorsque le cours rapide du discours, s'arrêtant pour un moment, leur laisse une espèce d'entre-repos. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur, suspendue jusque-là par un plaisir enchanteur, éclate tout-à-coup par des cris et des applaudissements publics.

Le commencement demande aussi un soin particulier [1], parce que l'oreille, y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aisément les défauts.

C'est donc sur le commencement et sur la fin de la période que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens : et il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuse variété que Cicéron a répandue dans ses nombres pour éviter l'ennuyeuse uniformité des mêmes cadences, qui lassent et rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue si triviale, *esse videatur*, dont on lui a justement reproché l'affectation, et par laquelle il termine un grand nombre de ses phrases. Elle se trouve plus de dix fois dans la seule harangue *pro lege Maniliâ.*

Il y a un arrangement plus marqué et plus étudié, qui peut convenir aux discours d'appareil et de céré-

judicant, quum ille impetus stetit, et intuendi tempus dedit. Hæc est sedes orationis : hoc auditor exspectat : hic laus omnis declamat. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 4.)

[1] « Proximam clausulis diligentiam postulant initia : nam et ad hæc intentus auditor est. » (Ibid.)

monie, tels que sont ceux du genre démonstratif, où l'auditeur[1], n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art, ne craint point qu'on tende des piéges à sa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences mesurées et nombreuses, il sait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux et innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves et sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire et qu'à toucher. La cadence pour-lors doit avoir aussi quelque chose de grave et de sérieux; et il faut[2] que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme enveloppée et cachée sous la solidité des pensées et sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paraissent ne pas faire d'attention au nombre et à l'arrangement.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Quòd si e portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent et tempestatum rationem, et prædonum, et locorum; quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, qui- Pro Mur. n. 4.

[1] « Quum is est auditor, qui non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium servienti. » (Cic. *Orat.* n. 208.)

[2] « Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, et quadrandæ orationis industria : quæ latebit eò magis, si et verborum et sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, et jucunda sibi censent, verba dico et sententias : eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos et prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. » (Ibid. n. 197.)

bus nos perfuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, propè jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempestates esse subeundas? Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigurerait étrangement.

Pro Mur. n. 22. *Omnes urbanæ res, omnia hæc nostra præclara studia, et hæc forensis laus et industria, latent in tutela ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultûs, artes illicò nostræ conticescunt.* Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse : et c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours, parce que l'affectation, même dans

Pro Cluent. n. 1. les meilleures choses, devient vicieuse. *Animadverti, judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes.* L'ordre naturel demandait qu'on mît, *in duas partes divisam esse.* Quelle différence! *Rectum erat, sed durum et incomptum*, dit Quintilien en faisant remarquer cet arrangement.

Lib. 1. de Orat. n. 2. *Quam spem cogitationum et consiliorum meorum, quum graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis et tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maximæ molestiarum et turbulentissimæ tempestates exstiterunt.* La musique a-t-elle une harmonie plus douce et plus nombreuse que l'est celle de ces périodes?

Verrin. 7 n. 87. *Hæc centuripina navis erat incredibili celeritate velis.... Evolârat jam e conspectu ferè fugiens quadriremis, quum etiam tunc cæteræ naves in suo loco moliebantur.* Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement, et le choix des

lettres mêmes, presque toutes liquides et coulantes : *incredibili celeritate velis*. Cette cadence du commencement, *Evolârat jam*, etc., est aussi prompte et légère que le vaisseau même ; au lieu que celle de la fin, composée d'un seul mot fort long et pesant, représente merveilleusement les efforts d'une flotte mal équipée, *moliebantur*.

Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus. Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du temps par celle des mots et des lettres. Epist. 99.

Servius agitat rem militarem : insectatur totam hanc legationem : assiduitatis, et operarum harum quotidianarum putat esse consulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs et de même terminaison, qui par-tout ailleurs feraient un très-mauvais effet, pour rendre plus méprisable et plus dégoûtante la profession que son adversaire prenait à tâche de relever. Il paraît avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulchram! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.* Pro Mur. n. 21. Eunuch. act. 2, sc. 3.

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'était point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius, décrit ainsi son équipage : *Quum hic insidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparâsset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri et delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas, à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, et qu'il les a exprès entassés les uns sur les

autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes et de valets plus propres à embarrasser qu'à servir dans un combat?

D'une seconde sorte d'Arrangement.

L'arrangement dont j'ai parlé jusqu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, et se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, et que les dernières soient toujours les plus fortes, et ajoutent quelque chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, et qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que, séparés, pour ainsi dire, des autres, et mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, et elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples, tirés aussi de Cicéron, et j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui, seules, seraient capables de former le goût, et d'apprendre comment il faut entendre et expliquer les auteurs.

Philip. 2, n. 63. 1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, istâ gladiatoriâ totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi romani conspectu vomere postridiè.* Quintilien pèse tous les mots de cette description. *Quid fauces et latera,*

dit-il, *ad ebrietatem? Minimè sunt otiosa. Nam respicientes ad hæc possumus æstimare quantùm ille vini in Hippiæ nuptiis exhauserit, quod ferre et coquere non posset illâ gladiatoriâ corporis firmitate.*

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoriâ totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant. On remarquerait peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin ce mot *postridiè*, si Quintilien ne nous y rendait attentifs. *Sæpè est vehemens aliquis sensus in verbo : quod si in media parte sententiæ latet, transiri intentione, et obscurari circumjacentibus solet, in clausula positum assignatur auditori et infigitur, quale est illud Ciceronis :* ut tibi necesse esset in conspectu populi romani vomere postridiè. *Transfer hoc ultimum, minùs valebit. Nam totius ductûs hic est quasi mucro, ut per se fœdæ vomendi necessitati, jam nihil ultrà exspectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non posset* postridiè. Quintil. l. 9, cap. 4.

Mais écoutons Cicéron, qui développe lui-même sa pensée, et nous fait toucher au doigt ce qui y est renfermé. *O rem non modò visu fœdam, sed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi romani, negotium publicum gerens, magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum et totum tribunal implevit.* Il est visible que les dernières expressions enchérissent toujours sur les premières. *Singula incrementum habent. Per se deforme, vel non in cœtu vomere : in cœtu etiam non populi : populi etiam non romani : vel si nullum negotium ageret, vel si non*

Philip. 2, n. 63.

Quint. l. 8, cap. 4.

publicum, vel si non magister equitum. Sed alius divideret hæc, et circa singulos gradus moraretur : hic in sublime etiam currit, et ad summum pervenit non nixu, sed impetu. Voilà un beau modèle d'explication pour les maîtres.

Au reste, quelque belle que soit la description que fait ici l'orateur romain du vomissement d'Antoine, et quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire, *O rem non modò visu fœdam, sed etiam auditu!* je ne crois pas que notre langue, délicate comme elle est sur les bienséances, pût souffrir ce détail de circonstances qui blessent et révoltent l'imagination ; et elle n'emploierait jamais ces termes, *vomere*, *ructare*, *frustis esculentis*. C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues [1], et l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la grecque et sur la latine.

Verrin. 7, n. 85. 2. *Stetit soleatus prætor populi romani, cum pallio tunicaque talari, mulierculâ nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, et je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Ibid. 7, n. 117. 3. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum, et civium romanorum, lictor Sextius.* Qui mettrait *lictor Sextius* au commencement gâterait tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangerait les membres

[1] Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomissement après le repas, fort ordinaire pour-lors, rendait-elle ces expressions moins choquantes.

de cette période ôterait toute la beauté du discours, qui doit [1], selon les règles de la rhétorique et du bon sens, aller toujours en croissant. Cette règle cependant cède ici à la délicatesse de l'oreille, qui aurait été blessée si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandait, *mors* étant plus fort que *terror*.

§ V. *Des Figures.*

On appelle figures de rhétorique certains tours et certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune et simple de parler, et qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les rhéteurs appellent *tropes*, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens, dans la lecture des auteurs, l'usage que la bonne éloquence sait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non-seulement pour plaire, mais aussi pour persuader et pour toucher; et comment sans elle le discours languit, tombe dans une espèce de monotonie, et est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. Une statue [1], dit-il, tout unie et toute d'une

[1] « Crescère solet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs insurgentibus. » (Quintil. lib. 8, cap. 4.)

[2] « Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies, et demissa brachia, et juncti pedes, et a summis ad ima rigens opus. Flexus ille, et, ut sic dixerim, motus, dat actum quemdam effictis. Ideò nec ad unum modum formatæ manus, et in vultu mille species... Quam quidem gratiam et delectationem afferunt figuræ, quæque in sensibus, quæque in verbis sunt. » (Idem, lib. 2, cap. 14.)

pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendants, les pieds joints, n'aurait aucune grace, et paraîtrait immobile et comme morte. Ce sont les différentes attitudes des pieds, des mains, du visage, de la tête, qui, variées en une infinité de manières, selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action et de mouvement, et leur donnent comme une ame et une vie.

Figures de Mots.

La MÉTAPHORE [1] est une figure qui, à la place des mots propres qui manquent ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés, qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avait point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus irâ, inflammatus furore,* au lieu de dire *iratus, furens,* pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avait d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut et de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté et à l'ornement du discours : de même à-peu-près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps, et le défendre contre le froid, et en-

[1] « Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas genuit, inopiâ coacta primò et angustiis, post autem delectatio jucunditasque celebravit. Nam ut vestis frigoris depellendi causâ reperta primò, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis et dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causâ, frequentata delectationis... Ergo hæ translationes quasi mutuationes sunt, quum quod non habeas, aliundè sumas. Illæ paulò audaciores, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 155, 156.)

suite ont servi à l'embellir et à l'orner. Toute métaphore doit donc trouver vide la place dont elle se saisit [1], ou du moins, si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grace, de force et de noblesse au discours; et l'on a pu remarquer, dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquises sont presque toutes métaphoriques, et qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet elle a cet avantage particulier [2], comme le remarque Quintilien, de briller de sa propre lumière dans le discours le plus éclatant, et de s'y faire distinguer. En substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions : elle jette une grande variété dans le discours : elle relève et ennoblit les choses les plus petites et les plus communes : elle plaît extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères [3], à la place des naturelles qui sont sous la main : elle fait une agréable illusion à l'esprit en lui montrant une chose, et lui en signifiant une autre : enfin, elle donne du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, et les fait

[1] « Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 6.)

[2] « Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. » (Id. ibid.)

[3] « In suorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multò magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, et alia longè repetita sumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima est delectatio... vel quòd omnis translatio, quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admovetur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. » (CIC. *de Orat.* lib. 3, n. 159, 160.)

presque toucher au doigt et à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple et naturel, sur lequel est fondé le sens figuré, et sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moyen le plus sûr aussi et le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore, et en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, est de substituer le simple au figuré, et de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses ornements, en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée : et quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force et l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poëte :

...........Vive, Ulysses, dum licet :
Oculis postremum lumen radiatum rape.

De Or. lib. 3, n. 162.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit* cape, *non* pete ; *haberet enim moram sperantis diutiùs esse sese victurum : sed* rape. *Hoc verbum est ad id aptatum, quod antè dixerat,* DUM LICET. Horace emploie la même pensée :

Od. 8, lib. 3. [Vers. penult.]

Dona præsentis cape lætus horæ.

Un habile interprète [1] prétend qu'il faut lire *rape* au

[1] Dacier, après Lambin qui a le premier fait valoir la leçon *rape* donnée par plusieurs manuscrits. Bentley défend d'une manière victorieuse la leçon *cape*, par des raisons analogues à celles de Rollin : *Quid enim opus est*, dit-il, *ut ea quæ donata sunt, rapere velimus ? Rapia-*

lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison; car il s'agit dans Horace d'un homme qui, libre de tout soin et de toute inquiétude, et se flattant de l'espérance d'une longue vie, jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente, et le mot *cape* convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien poëte on exhorte Ulysse à saisir le moment présent, de peur qu'il ne lui échappe et ne lui soit enlevé par une mort prompte et imprévue. *Postremum lumen radiatum rape*. Cicéron s'est servi d'un mot pareil, et non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior et ingeniosior, hoc docet iracundiùs et laboriosiùs. Quod enim ipse celeriter arripuit, id quum tardè percipi videt, discruciatur.* Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit* : on en sent bien la différence. Pro Quint. Rosc. n. 31.

Quand la métaphore est continuée, et qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLÉGORIE. *Equidem cæteras tempestates et procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas.* On pouvait dire simplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

« Souvenez-vous du commencement et des suites de « la guerre qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, em« brase aujourd'hui toute l'Europe. » M. Fléchier.

« Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de « ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. »

« Ses vertus le firent connaître au public, et produi« sirent cette première fleur de réputation [1] qui répand

mus, si fas est, negata aut fugientia; quæ oblata præstò sunt, capiamus et sumamus. — L.

[1] « Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. » (*Eccles.* 7, 2.)

« son odeur plus agréable que les parfums sur tout le « reste d'une belle vie. »

Il faut[1], quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, et ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers[2] :

[Art. Poet. v. 441.]

Et malè tornatos incudi reddere versus;

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour et l'enclume. Mais quelques interprètes l'excusent. Je ne sais si l'on ne pourrait pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur : *Ut quum in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer : sic, quum istos libros ad Misenum studiosiùs legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* et *colorari?* et quel rapport *cantus* peut-il avoir avec un écrit?

De Orat. lib. 2, n. 60.

La PÉRIPHRASE OU CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'ex-

[1] « Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Multi enim, quum initium a tempestate sumpserunt, incendio aut ruinâ finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima. » (QUINTIL. lib. 8, cap. 6.)

[2] Aussi Bentley lisait *ter natos;* mais cette correction a été fort mal accueillie : et en effet elle est peu digne de ce grand critique. D'autres, tels que Ménage, Guyet, Wakefield, ont lu *formatos*, leçon bien préférable. M. Gesner a soutenu la leçon ordinaire en disant que *tornus* devait s'entendre, dans un sens figuré, du poinçon sur lequel se frappaient les pièces de monnaie. — L.

primer par leurs noms: *Ad requisita naturæ*. Souvent elle n'est employée que pour l'ornement; et cela est assez ordinaire aux poëtes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paraîtrait basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseraient, si elles étaient présentées nûment et simplement. Sallust.

1. *Pour l'Ornement.*

« Le roi, pour donner une marque immortelle de « l'estime et de l'amitié dont il honorait ce grand capi« taine (M. de Turenne), donne une place illustre à ses « glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre qui « conservent encore dans la magnificence de leurs tom« beaux une image de celle de leurs trônes. *Au lieu de dire simplement:* « donne une place à ses cendres dans « le tombeau des rois. » Mascaron.

C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore. Despréaux.

2. *Pour relever des choses Communes ou Basses.*

« Déja prenait l'essor pour se sauver dans les mon« tagnes cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé « nos provinces. *C'est-à-dire l'armée des Allemands.* « Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la « destruction des hommes tonnaient de tous côtés. *C'est-« à-dire les canons.* » Fléchier.

3. *Pour adoucir des Propositions Dures.*

Cicéron, dans le plaidoyer pour Milon, forcé d'avouer

que ses gens avaient tué Clodius, ne le dit pas ainsi, *Interfecerunt, jugulârunt Clodium* : mais, en usant de périphrase, il cache l'horreur de ce meurtre sous une idée qui ne pouvait déplaire aux juges, et qui semblait même les intéresser. *Fecerunt id servi Milonis (dicam enim non derivandi criminis causâ, sed ut factum est) neque imperante, neque sciente, neque præsente domino, quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.*

Pro Milone, n. 29.

Vibius Virius, lorsqu'il exhorte les sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au lieu de dire que ce poison leur procurera un prompte mort, décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera, et leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum a contumeliis, oculos, aures, a videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos, vindicabit.*

Liv. lib. 26, n. 13.

Manlius savait combien le nom seul de *roi* était odieux aux Romains, et capable de les révolter : il voulait cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de protecteur, mais en leur insinuant que celui de roi, qu'il se donne bien de garde de nommer, le mettrait plus en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea et fides nomen induit. Vos, si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.*

Liv. lib. 6, n. 18.

On a remarqué avec raison certains tours dont les

Anciens [1] se sont servis pour adoucir des propositions dures et choquantes. Thémistocle, voyant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseillait aux Athéniens d'abandonner leur ville; mais il le fit en termes plus doux, et les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent; quia durum erat dicere,* UT RELINQUERENT [2]. Un autre [3] était d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il employa un détour, et dit qu'il fallait faire usage des victoires : *Et qui victorias aureas in usum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

La RÉPÉTITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différents noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives et impétueuses, telles que sont, par exemple, la colère et la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, et qui, par cette raison, répètent souvent les termes qui le représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Te, dulcis conjux, *te* solo in littore secum, Georg. l. 4,
Te, veniente die, *te*, decedente, canebat. v. 465.

[1] « Celebrata apud Græcos schemata, per quæ res asperas molliùs significant. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 2 [§ 92].) = Appelés par les Grecs *Euphémismes* (DEMETR. PHALER. *de Elocut.*, § 297). — L.

[2] En grec : τὴν μὲν παρακαταθέσθαι τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Ἀθηναίων μηδεούσῃ (PLUTARCH. *in Themistocle*, § 10). — L.

[3] C'était Nicias : les expressions grecques sont celles-ci : ὅτι συγχρησόμεθα ταῖς Νίκαις εἰς τὸν πόλεμον (ap. DEMETR. PHALER., *de Elocutione*, § 298). — L.

Lib. 2, ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avait été son tuteur, et qu'il regardait comme son père. *Volui tibi multa alia scribere, sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito, Virginium video; Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

2 Philip. n. 64. Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miserum me! (consumptis enim lacrymis, tamen infixus animo hæret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii* 1 Catil. n. 1. *acerbissimæ voci subjecta præconis... Vivis, et vivis non ad deponendam, sed ad confirmandam audaciam...* 7 Verr. n. 161. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis romanus, judices.... Quum ille imploraret sæpiùs usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici et ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Lib. 2, c. 58. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, et qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres, pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers, Voilà, dit-il, où nous cherchons à nous établir et à nous enrichir : voilà où nous voulons être les maîtres et dominer : voilà ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voilà ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes, même entre des concitoyens et des frères. *Hæc est materia*

gloriæ nostræ, hæc sedes : hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus : hîc tumultuatur humanum genus : hîc instauramus bella etiam civilia, mutuisque cædibus laxiorem facimus terram. Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition, qui semble, à chaque membre, montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourments, jusqu'à s'entre-battre et s'entre-tuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reste-t-il, après leur mort, qu'ils puissent occuper? *Quotâ terrarum parte gaudeat? vel, quum ad mensuram suæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat?*

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.... — Racine.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur....
Dieu des Juifs, tu l'emportes!....
David, David triomphe : Achab seul est détruit....

L'argent, l'argent, dit-on : sans lui tout est stérile. — Despréaux.
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scélérat.
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Quel carnage de toutes parts! — Racine.
On égorge à-la-fois les enfants, les vieillards;
Et la sœur, et le frère;
Et la fille, et la mère;
Le fils dans les bras de son père.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté, en affaiblir toute la force, et ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

Antithèse, Distribution, et autres figures pareilles.

« Les ANTITHÈSES bien ménagées, dit le père Bou-« hours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. « Elles y font à peu près le même effet que dans la pein-« ture les ombres et les jours qu'un bon peintre a l'art de « dispenser à propos; ou dans la musique les voix hautes « et les voix basses qu'un habile maître sait mêler en-« semble. » *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia.... Odit populus romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit....*

Pro Cluent. n. 15. Pro Mur. n. 76. Fléchier.

Les capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes; et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

Il y a d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement et un rapport de paroles qui, placées avec art et justesse, et comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, et par cette espèce de concert étudié et mesuré flattent agréablement l'oreille et l'esprit.

Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours [1], à laquelle quelques anciens, comme Isocrate, s'étaient livrés sans réserve : et il nous a montré l'usage qu'on devait faire de ces figures, en les employant rarement et avec sobriété, et ayant toujours pris soin de les relever par la force et la solidité des pensées, sans quoi elles seraient d'un léger mérite.

[1] « Delectatus est his etiam M. Tullius : verùm et modum adhibuit non ingratæ, nisi copiâ redundet, voluptati; et rem alioqui levem sententiarum pondere implevit. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 1.)

Est enim hæc, judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti, sed facti; non instituti, sed imbuti sumus : ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum aut inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset expediendæ salutis.... Et sine invidia culpa plectatur, et sine culpa invidia ponatur. Pro Milone, n. 10. Pro Cluent. n. 5.

Sénèque est plein de ces sortes de figures. *Magnus est ille qui fictilibus sic utitur, quemadmodùm argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodùm fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias... Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* Sen. ep. 5. De Brev. vit. c. 18.

« Un homme grand dans l'adversité par son courage, « dans la prospérité par sa modestie, dans les difficul- « tés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, « dans la religion par sa piété. » Fléchier.

« Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune « changeait de face; heureux sans orgueil, malheureux « avec dignité. »

« Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge « avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la « jeunesse. »

« On imagine aisément avec quelle ardeur et quelle « persévérance s'attache à une étude un homme d'es- « prit dont elle est le plus grand plaisir, et un homme « de bien dont elle est devenue le devoir essentiel. » Fontenelle.

« Il avait cette innocence et cette simplicité de mœurs « que l'on conserve ordinairement quand on a moins de

« commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il « n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sau-« vage que donne assez souvent le commerce des livres « sans celui des hommes. ».

Bossuet. « Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe « son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, « et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de « son fils innocent. »

Toutes ces pensées sont fort belles et fort solides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour et la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple et commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paraît sur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avait dit à César que les princes n'ont rien par où ils puissent approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvait ajouter simplement que sa fortune et son bon naturel lui procuraient ce glorieux avantage : c'est là le fond de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse et d'élégance, en marquant séparément par une espèce de distribution ce qui lui vient de la fortune, et ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien, l'autre lui en donne la volonté; et c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, et l'excellence de son naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quamplurimos.* Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura :*

Pro Lig. n. 38.

majus, melius : possis, velis. Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, et d'une manière plus ornée?

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim quum artifex ejusmodi sit* (Q. Roscius), *ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat, tùm vir ejusmodi est, ut solus videatur dignus qui eò non accedat.* Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières. Pro Quint. Rosc. com. n. 78.

Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm disciplinæ possidet in se : quem populus romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scenâ propter artificium, ut dignissimus sit curiâ propter abstinentiam. Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée! Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne? « Roscius est un si excel- « lent acteur, qu'il paraît seul digne de monter sur le « théâtre : mais d'un autre côté il est si homme de bien, « qu'il paraît seul digne de n'y monter jamais. » Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre aurait eu peut-être plus de grace, si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié et mesuré, est que les mots se répondent non-seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son et la cadence. *Ita dignissimus* Ibid. n. 17.

est scenâ propter artis peritiam, ut dignissimus sit curiâ propter abstinentiam. Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance que d'affaiblir la beauté du sens par une expression moins propre; et il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

Comme elles ne consistent [1] que dans certains tours et certain arrangement de paroles, et que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées, on sent assez qu'il serait absurde de s'attacher à ces tours et à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées et des choses. Mais, quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement; parce que plus l'art et l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir et devient vicieuse. Enfin [2], il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornements. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher et d'attendrir les auditeurs, de les effrayer par la vue des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives et empressées, un orateur ne se rendrait-il pas ridicule s'il entreprenait de le faire par des périodes mesurées, par des antithèses, et de

[1] « Sunt qui, neglecto rerum pondere et viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravârint, summos se judicent artifices, ideòque non desinunt eas nectere : quas sine sententia sectaritam est ridiculum, quàm quærere habitum gestumque sine corpore. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 3.)

« Sed ne hæ quidem densandæ sunt nimis. » (Id. ibid.)

[2] « Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus... Ubi enim atrocitate, invidiâ, miseratione, pugnandum est, quis ferat contrapositis, et pariter cadentibus, et consimilibus, irascentem, flentem, rogantem? quum in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, et ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. » (Ibid.)

pareilles figures, qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, et à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul et du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devrait songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, et à les remplir des sentiments de crainte, de colère, ou de douleur, qu'il veut leur inspirer?

Figures par Allusion.

Je ne dois pas finir cet article, qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, et dans une espèce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie *un porc*, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi in-* 3 Verr. n. 121.
veniebantur ex dolore : quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, jus tam nequam esse verrinum : *alii etiam frigidiores erant; sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, quum* sacerdotem *exsecrabantur, qui* Verrem tam nequam *reliquisset.* (Le préteur à qui Verrès avait succédé s'appelait *Sacerdos.*) *Quæ ego non commemorarem (neque enim perfacetè dicta, neque porrò hâc severitate digna sunt), nisi,* etc.
Ex nomine istius quid in provincia facturus esset per- 4 Verr. n. 18 et 19.
ridiculi homines augurabantur... ad everrendam *pro-* 6 Verr. n. 53.
vinciam venerat. Quod unquam, judices, hujusmodi everriculum *ulla in provincia fuit?*

Cicéron, en rapportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paraissent froides et puériles,

et par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, et les met en garde contre un mauvais goût, qui serait assez de leur âge, et qui leur ferait trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours : et elles doivent paraître telles quand elles sont pleines de sens, et fondées sur une pensée solide et sur une ressemblance naturelle. Cicéron avait rapporté la manière juste et désintéressée dont Verrès s'était conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion : *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem? æquius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quæstoris libidinem coercendam? Summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repentè e vestigio,* ex homine, *tanquam aliquo Circæo poculo*, factus est Verres. *Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit : mulieri reddit quantulum visum est.* Il me semble que cette allusion, fondée sur ce que la Fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeait les hommes en pourceaux (et c'est ce que signifie *Verres* en latin), est ici fort heureuse et fort naturelle.

1 Verr. n. 57.

Dans l'examen qu'avait fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenait souvent, étaient toujours effacées, et qu'il n'en restait que les quatre premières lettres, *Verr.* C'était un nom supposé sous lequel Verrès s'était caché pour

4 Verr. n. 186, etc.

exercer une criante usure. Cicéron produisit cette pièce dans le procès : *ut omnes mortales*, dit-il, *istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint.* N. 190. N. 191. *Videtis Verrutium? videtis primas litteras integras? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, sur-tout dans une occasion où l'orateur croyait avoir besoin d'égayer les juges, et où il voulait rendre Verrès ridicule et méprisable. Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de préposition, ou le même mot pris en différents sens, produit une sorte d'agrément qui n'est point à rejeter. *Hanc reipublicæ pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimi posse.... non emissus ex urbe, sed immissus in urbem esse videatur.... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disait d'un esclave qui volait dans la maison, qu'il n'y avait rien de fermé pour lui : *Solum esse cui domi nihil sit nec obsignatum, nec occlusum* : ce qui convient aussi à un fidèle serviteur à qui l'on se fie pleinement.

2 Catil. n. 30.

N. 27.

Pro Cœl. n. 77.

De Orat l. 2, n. 248.

Figures de Pensées.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Usque adeòne mori miserum est? C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat; au lieu AEn. lib. 12, v. 646.

qu'un vieillard malade et près de mourir dirait froidement : *Non est usque adeò miserum mori.*

Énée, dans un récit, remarque que, si on avait été attentif à un certain événement, Troie n'aurait pas été prise :

AEn. lib. 2, v. 56. Trojaque, nunc stares; Priamique arx alta, maneres.

L'APOSTROPHE fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre, *staret, maneret :* ce sentiment disparaît.

7 Verr. n. 161 et 162. Cicéron termine ainsi le récit qu'il avait fait du supplice d'un citoyen romain : *O nomen dulce libertatis ! o jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia, legesque Semproniæ ! o graviter desiderata, et aliquandò reddita plebi romanæ, tribunitia potestas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis romanus in provincia populi romani, in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi romani fasces et secures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur?* Voilà le vrai langage de la douleur et de l'indignation.

Cicéron réunit presque toutes ces figures, et y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid enim, Tuberò, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui sensus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'était trouvé à la bataille de Pharsale, et qu'il avait porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant et de si vives figures entassées les unes sur les autres? Ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron allait par-tout dans la

Pro Ligar. n. 9.

mêlée chercher César? Car Cicéron avait dit immédiatement auparavant : *Contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.*

« Princesse dont la destinée est si grande et si glo- « rieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des « ennemis de votre maison ! O Éternel, veillez sur elle. « Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invi- « sibles, et faites la garde autour du berceau d'une prin- « cesse si grande et si délaissée. » Bossuet.

« Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, « combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses « consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins « et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses « charités que vous ne l'étiez de cacher votre misère ! » Fléchier.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux ! Despréaux.
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seul, oublier tout le monde !

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux ! Racine.
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'était plaint qu'on ne voyait plus de miracles. Joad, plein d'une sainte indignation, lui répond ainsi :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?

La prosopopée est une figure qui prête de l'action et du mouvement aux choses insensibles; qui fait parler les personnes, soit absentes, soit présentes, les choses inanimées, quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux poëtes de donner de l'indignation et de l'admiration aux fleuves, aux arbres; de la tristesse aux bêtes, etc.

Virgile.

Atque indignatum magnis stridoribus æquor....
Pontem indignatus Araxes....
Miraturque novas frondes, et non sua poma....
It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

Despréaux.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume, et se plaint...
J'entends déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Pline l'ancien, dans ses descriptions, approche souvent de la hardiesse poétique. Il peint merveilleusement par deux traits la douleur et la honte d'un paon, qui, ayant perdu sa queue, ne cherche plus qu'à se cacher : *Caudâ amissâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* (Lib. 10, c. 20.) Dans un autre endroit il donne un sentiment de joie à la terre, qui se voyait autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, et fendue avec un soc chargé de lauriers : *gaudente terrâ vomere laureato, et triumphali aratore.* (Lib. 18, c. 3.) Il dit ailleurs que les maisons où étaient disposées par ordre les statues des héros d'une noble race se sentaient encore de leurs triomphes après avoir changé de maîtres, et que les murailles reprochaient à un lâche qui les habitait que tous les jours il entrait dans un lieu consacré par les monuments de la vertu et de la gloire d'autrui. (Lib. 35, c. 2.) *Triumphabant etiam dominis*

mutatis ipsæ domus; et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidiè imbellem dominum intrare in alienum triumphum. La traduction de cet endroit, qui est du père Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse brièveté de la dernière pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, et par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée; mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avait envahie. Il demande à ce dernier si, en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, et des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes et des murs de cette maison infortunée, qui n'avait rien vu ni entendu sous Pompée que de sage et d'honnête, et qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, et hostium spolia quum aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen et te, et tua, et tuos nôsti.... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more et sanctissima disciplina?.... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popinæ sunt.* 2 Philip. n. 68, 69.

Cette figure, qui personnifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace et de vivacité au discours. Cicéron, en plaidant pour Milon, avait dit que la loi des Douze Tables permettait, en certains cas, de tuer un

Pro Milone, n. 9. voleur; d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet; quum videat aliquandò gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvait dire simplement : *quum videat licere nobis aliquandò per leges hominum occidere.* Au lieu de cela il personnifie les lois, et nous les représente comme si elles accouraient au secours d'un homme qui se trouve attaqué par des voleurs, et comme si elles lui mettaient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quel-
n. 10. ques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se exspectari jubent : quum ei, qui exspectare velit, antè injusta pœna luenda sit, quàm justa repetenda.*

Fléchier. « A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes « du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et « tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres « paroles : *Comment est mort cet homme puissant qui « sauvait le peuple d'Israël?* »

« Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, « insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendait « douce, raisonnable, et religieuse. »

« Depuis que la justice gémit sous un amas de lois et « de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art « de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois « n'ont pu suffire à cette fonction. »

Bossuet. « Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde « de la plus scrupuleuse vertu? »

« Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée « de ses entreprises (de Cromwell), ni ses fameuses « victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue « prospérité qui a étonné l'univers. »

« La raison conduit l'homme jusqu'à une entière « conviction des preuves historiques de la religion chré- « tienne, après quoi elle le livre et l'abandonne à une « autre lumière, non pas contraire, mais toute diffé- « rente, et infiniment supérieure. » Fontenelle.

Il est une autre espèce de prosopopée encore plus vive et plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles et inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes; ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. *Apostropher des Choses Insensibles.*

Cicéron, après avoir décrit la mort de Clodius, et l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la religion même et les autels y ont été sensibles, et leur adresse ensuite son discours. *Religiones mehercule ipsæ, aræque, quum illam belluam cadere viderunt, commovisse se videntur, et jus in illo suum retinuisse. Vos enim albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obrutæ aræ*, etc. Pro Milone, n. 85.

« Sans cette paix, Flandre, théâtre sanglant où se « passent tant de scènes tragiques, tu aurais accru le « nombre de nos provinces; et, au lieu d'être la source « malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le « fruit paisible de nos victoires. » Fléchier.

« Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de « frapper! » Bossuet.

2. *Faire parler des Choses Inanimées.*

1 Catil. n. 18 et 27. Cicéron, dans l'une des catilinaires, introduit la patrie, et la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius, dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siége de Veïes, introduit de même la république qui représente aux soldats que, puisqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si ad calculos eum Respublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum censes militiâ semestri solidum te stipendium accipere?* (Tit. Liv. lib. 5, n. 4.)

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes font tout un autre effet que si l'on se contentait de les rapporter par un simple récit; et ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron, dans le dernier de ses plaidoyers contre Verrès, peint la cruelle avarice d'un geôlier qui mettait à prix les larmes et la douleur des pères et des mères, qui leur faisait acheter chèrement la triste consolation de voir et d'embrasser leurs enfants, et qui exigeait d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. (7 Verrin. 117, 118.) *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum et civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantùm. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diù crucietur? ne sæpiùs feriatur? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam*

ob hanc causam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! o gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberûm, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.

Milon n'était pas d'un caractère qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur et de noblesse, et en même temps extrêmement tendre et touchant. *Valeant*, inquit, *valeant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquillâ republicâ cives mei (quoniam mihi cum illis non licet), sine me ipsi, sed per me tamen perfruantur. Ego cedam atque abibo*, etc. L'effet de cette figure[1] est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, et de faire qu'on s'imagine les voir et les entendre elles-mêmes. Pro Milone, n. 93.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, et en fait sortir les morts pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivants. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter. Pro Cœl. n. 33-36.

D'autres fois, il adresse son discours aux morts. Bossuet.
« Grande reine, je satisfais à vos plus tendres desirs
« quand je célèbre ce monarque; et ce cœur qui n'a
« jamais vécu que pour lui se réveille, tout cendre qu'il
« est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire,
« au nom d'un époux si cher. »

Ces sortes de fictions[2], pour plaire, demandent,

[1] « Non audire judex videtur aliena mala deflentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum, quorum etiam mutus adspectus lacrymas movet. » (QUINT. l. 6, c. 1.)

[2] « Magna quædam vis eloquentiæ

comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, et qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au-delà du vrai; ou qu'elles soient régardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

L'HYPOTYPOSE [1] est une figure qui peint l'image des choses dont on parle, avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux, et non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force et le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement, et qui n'a pas tout le succès qu'elle doit avoir si elle frappe simplement les oreilles sans remuer l'imagination et sans aller jusqu'au cœur.

1. Ces images se font quelquefois en peu de mots, et ce ne sont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers et demi la consternation de la mère d'Euryale au moment qu'elle apprit sa mort :

AEn. lib. 9, v. 475.

Miseræ calor ossa reliquit :
Excussi manibus radii, revolutaque pensa.

Cicéron peint en deux lignes la colère, ou plutôt la
7 Verrin. n. 160. fureur de Verrès. *Ipse inflammatus scelere ac furore in*

desideratur. Falsa enim et incredibilia naturâ necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. » (QUINT. lib. 9, cap. 2.)

[1] « Ὑποτύπωσις dicitur proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. » (Id. ibid.)

« Magna virtus est, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi, et oculis mentis ostendi. » (Id. lib. 8, c. 3.)

forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en aussi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frappe moins d'abord : comme il est de certains tableaux dont la beauté n'est aperçue que par les connaisseurs. *Stetit soleatus prætor populi romani cum pallio purpureo tunicaque talari, mulierculâ nixus in littore.* Quintilien développe d'une manière admirable toute la force et toute l'énergie renfermée dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles mêmes, parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre et pour expliquer les auteurs. *An quisquam,* dit-il, *tam procul a concipiendis imaginibus rerum abest, ut quum illa in Verrem legit,* stetit soleatus, etc., *non solùm ipsum os intueri videatur, et locum, et habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse adstruat? Ego certè mihi cernere videor et vultum, et oculos, et deformes utriusque blanditias, et eorum qui aderant tacitam adversationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, et qu'on en dérange d'autres en mettant *stetit Verres in littore..... cum muliere colloquens,* cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité et de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un préteur du peuple romain dans l'attitude où le représente Cicéron, appuyé nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *mulierculâ nixus,* sont une peinture parlante, qui présente aux yeux et à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore,* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, et marque la licence effrénée

Ibid. n. 85.

Quintil. lib. 8, c. 3.

de Verrès, qui, paraissant en cette indigne posture sur le rivage et aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance et l'honnêteté publique.

Nos poëtes sont pleins de ces descriptions courtes et vives.

Despréaux.

Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici sont courtes, et ne peignent qu'un simple objet, Il y en a de plus longues et de plus détaillées, qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent et se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche, qui était dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous : *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim hesternâ potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis et spinis cooperta piscium.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté et le prix par

un seul mot, mais plein de vivacité, et qui dit tout: *Quid plus videret, qui intrasset?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut et pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échapperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs français, soit poëtes, soit orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet, dans *Athalie*, décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit Racine.
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie:
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue:
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre: c'est dans l'oraison funèbre de la reine. « Voyons-la dans ces hôpitaux où « elle pratiquait ses miséricordes publiques; dans ces « lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les « accidents de la vie humaine; où les gémissements et « les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'ame « d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de

« tant de corps languissants porte dans le cœur de ceux « qui les servent le dégoût et la défaillance ; où l'on « voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur « funeste empire ; et où l'image de la misère et de la « mort entre presque par tous les sens : c'est là que, « s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses « de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de « sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer « les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-« là ; procurer aux uns des remèdes et des adoucisse-« ments à leurs maux, aux autres des consolations de « l'esprit et des secours pour la conscience. »

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. On doit les avertir que le moyen le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature [1], de la bien étudier, et de la prendre pour guide, en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, et trouve dans son propre fonds les sentiments qui sont exprimés dans le discours. Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire [2], et se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en était réellement témoin, et qu'on la vît de ses propres yeux. Et pourquoi [3], dit Quintilien, l'ima-

[1] « Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est : ad se refert quisque quæ audit ; et id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. » (QUINT. lib. 8, cap. 3.)

[2] « Per quas (φαντασίας) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis benè conceperit, is erit affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt εὐφαντασίωτον, qui sibi res, voces, actus, secundùm verum, optimè finget. » (Id. lib. 6, cap. 2.)

[3] « Nam si inter otia animorum, et spes inanes, et velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præ-

gination en cette rencontre ne ferait-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui, dans ces espèces de songes et de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, et en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, et en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modèle de cette manière de faire une description, que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo ? Non percussor ille subitus erumpet ? non expavescet circumventus ? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet ? non ferientem, non concidentem videbo ? non animo sanguis, et pallor, et gemitus, extremus denique exspirantis hiatus insidet ?* Quintil. lib. 6, c. 2.
Cet endroit paraît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, judices ? Non illum miserum ignarum casûs sui, redeuntem a cœna videtis ? non positas insidias ? non impetum repentinum ? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia ? Non adest iste Roscius ? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium ?* Pro Rosc. Amer. n. 98.

liari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere; nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus ? » (Id. ibid.)

Images.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources les plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps et de la réalité aux choses dont on parle, et à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, et qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* Ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, et présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers, que j'ai déja cités :

> Un poignard à la main, l'implacable Athalie
> Au carnage animait ses barbares soldats....

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit : j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Pro M. Font. n. 37, 38. *Tendit ad vos virgo vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit.... Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis exstinctus esse dicatur.*

Pro Rosc. Amer. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit... Penè dicam respersas manus sanguine paterno judices vi-*

deant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum, credituri sint.

« Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur? « et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de « théâtre à sa gloire? » Fléchier.

« Dans le tumulte des armées, il s'entretenait des « douces et secrètes espérances de sa solitude. D'une « main il foudroyait les Amalécites, et il levait déja « l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. »

« Elle lui a montré à lever ses mains pures et inno- « centes vers le ciel. »

« Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en « connaître les devoirs. Le premier tribunal où il monta « fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de « ses intentions. »

« Quand il rétablissait le culte de Dieu dans ses con- « quêtes, et que, marchant sur ces remparts qu'il ve- « nait de foudroyer, il allait lui offrir pour premier « hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lau- « riers qu'il avait cueillis.... »

« Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice « qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout « l'encens que je brûle sur son tombeau. »

« Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur « ses actions? »

« Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des « voiles du mensonge et de l'imposture, dont les cupi- « dités humaines la couvrent. »

« Est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce « sous le casque et sous la cuirasse, que s'apprennent « de telles vérités? » Mascaron.

« Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus Bossuet.

« mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, « ou qu'un royaume est un remède universel à tous les « maux? »

« Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. » On parle de la mort d'un prince enfant.

« Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes « voir revenir le temps des miracles où les murailles « tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples « jetaient les yeux sur la reine, et croyaient voir partir « de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes. »

Pélisson. « Sous un air serein et tranquille (il s'agit de Louis « XIV), il formait ces foudres dont le bruit a retenti par « tout le monde, et ceux qui sont encore sur le point « d'éclater. »

Racine.

Pour comble de prospérité,
Il espère (*l'impie*) revivre en sa postérité :
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Avant que de finir cet article, je dois avertir, en général [1], que l'usage des figures demande beaucoup de discernement et de prudence. Elles servent comme de sel et d'assaisonnement au discours pour relever le style, pour éviter une façon de parler vulgaire et commune, pour prévenir le dégoût que causerait une ennuyeuse uniformité; et dès-lors elles doivent être em-

[1] « Una in re maximè utilis, ut quotidiani et semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, et nos a vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parcè, et quum res poscet, utetur, velut adsperso quodam condimento, jucundior erit. At qui nimiùm affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amittet.... Nam et secretæ, et extra vulgarem usum positæ, ideòque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ satiant : nec se obvias fuisse dicenti, sed conquisitas, et ex omnibus latebris extractas congestasque declarant. » (QUINTIL. l. 9, c. 3.)

ployées avec mesure et discrétion. Car, si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite; et plus elles sont brillantes, plus elles choquent et lassent par une affectation vicieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, et comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes et si triviales, qu'elles ont perdu toute leur grace, sur-tout lorsqu'elles sont très-longues, *Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ. Acerbum est... acerbius. Calamitosum est.... calamitosius. Funestum est.... funestius. Indignum est.... indignius. Luctuosum est.... luctuosius. Horribile est.... horribilius.* L'auditeur prévient la réponse, et est fatigué par cette espèce de refrain, qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure, qui est encore plus ennuyeuse : *Qui sunt qui fœdera sæpè ruperunt? Carthaginienses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt? Carthaginienses. Qui sunt*, etc.?

Pro Quint. n. 95.

Cornif. l. 4.

§ VI. *Des Précautions Oratoires.*

Je donne ici ce nom à de certains ménagements que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés et artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paraîtraient dures et choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art et une adresse propres certainement à la rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende

les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chrysogonus, affranchi de Sylla, avait tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la république, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il était, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin, dans toute la suite de son plaidoyer, d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avait eu aucune connaissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'était fort appliqué à les lui cacher; qu'on avait fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auraient pu lui en donner avis; qu'enfin il n'était pas étonnant que Sylla, chargé seul du soin de rétablir et de gouverner la république, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échappait beaucoup à la connaissance et à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étaient absolument nécessaires.

Pro Rosc. Amer. n. 21 et 22, 25, 91, 110, 127.

N. 131.

Cicéron, dans le plaidoyer intitulé, *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. Une telle cause [1], pour ne point choquer, devait être maniée avec beaucoup d'adresse et d'habileté; car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses, sur-tout quand elles roulent sur l'esprit et sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si

[1] « Intelligo quàm scopuloso difficilique in loco verser. Nam quum omnis arrogantia odiosa est, tum illa ingenii atque eloquentiæ multò molestissima. » (N. 36.)

grossière aurait révolté tous les esprits. Il dit [1] seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir, et que si, malgré un long travail, il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avait à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avaient déposé contre sa partie. Pour le faire avec plus de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi et la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur; il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il relève extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, et le merveilleux talent pour l'éloquence; mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude et de sincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto genere Græcorum : tribuo illis litteras; do multarum artium disciplinam; non adimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam; denique etiam, si qua sibi alia sumunt, non repugno : testimoniorum religionem et fidem nunquam ista natio coluit, totiusque hujusce rei quæ sit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.* Pro Flacco, n. 9.

On sait que Cicéron excellait sur-tout à émouvoir les passions, et que, par les discours tendres et touchants

[1] « Fortassè dices : Quid? Ergo hæc in te sunt omnia? Utinam quidem essent! Verumtamen ut esse possent magno studio mihi a pueritia est elaboratum. » (n. 40.)

qu'il mettait dans la bouche de ses parties, en finissant ses plaidoyers, il faisait souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutaient. La grandeur d'ame et la noble fierté dont se piquait Milon ôtait à son avocat cette ressource si puissante. Mais Cicéron [1] sut tirer avantage de son courage même, pour lui gagner la faveur des juges; et il prit sur lui le caractère et le personnage de suppliant, qu'il ne pouvait donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfants doivent à leurs pères et mères, lors même qu'ils en sont traités avec dureté et avec injustice, rend très-difficiles certaines conjonctures où ils sont obligés de parler contre eux; et c'est dans ces occasions où la bonne rhétorique fournit des tours et des ménagements qui, sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. Il faut alors qu'on sente [2] qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfants des plaintes que le cœur voudrait supprimer, et qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non-seulement de respect, mais d'amour et de tendresse. On peut voir N. 12 et 17. un bel exemple de ce précepte dans le plaidoyer pour Cluentius, que sa mère avait traité avec une cruauté inouïe.

La règle que je viens de toucher regarde tout in-

[1] « Ergo et ille captavit ex illa præstantia animi favorem, et in locum lacrymarum ejus ipse successit. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 1.)

[2] « Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, sed etiam caritas: prætereà causa sit nobis justa sic dicendi; neque id moderatè tantùm faciamus, sed etiam necessariò. » (Id. lib. 11, cap. 1.)

férieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter et honorer.

Il y a des occasions où des raisons d'intérêt ou de bienséance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs et précis, et où [1] cependant nous voulons faire entendre au juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son procès sans découvrir un crime dont son père est coupable. Il faut [2], dit Quintilien, que les choses mêmes conduisent insensiblement le juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que, tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un père empêche de découvrir. Et pour-lors il faut que le discours du fils, suspendu, entrecoupé, et interrompu de temps en temps comme par un silence forcé et par de vifs sentiments de tendresse, fasse connaître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échapper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par là le juge est porté à chercher ce je ne sais quoi qu'il ne croirait peut-être pas, si on le lui avait découvert, mais dont il est pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, et d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel était Caton à l'égard de Muréna; et l'on ne peut trop faire

[1] « In quo per quamdam suspicionem, quod non dicimus, accipi volumus. » (Idem, lib. 9, c. 2.)

[2] « Res ipsæ perducant judicem ad suspicionem, et amoliamur cætera, ut hoc solum supersit : in quo multùm etiam affectus juvant, et interrupta silentio dictio, et cunctationes. Sic enim fiet, ut judex quærat illud nescio quid, quod ipse fortasse non crederet, si audiret : et ei, quod a se inventum existimat, credat. » (Ibid.)

remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel Cicéron [1], sans toucher à la personne même de Caton, qui devait être pour lui comme sacrée, et qui certainement était inaccessible et invulnérable à la censure la plus maligne, sut pourtant lui ôter une partie de son autorité et de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit et d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate et plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi agraire? On appelait ainsi la loi qui ordonnait des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étaient les plus pauvres. Cette loi avait dans tous les temps servi d'appât et d'amorce aux tribuns pour gagner la populace et pour se l'attacher. Elle paraissait en effet lui être très-favorable, en lui procurant un repos tranquille et une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venait de le nommer consul avec une distinction qui était sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il aurait trouvé toutes les oreilles et tous les cœurs fermés, et le peuple se serait généralement révolté contre lui. Il était trop habile et connaissait trop les hommes pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de temps il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avait pris, ni le sentiment qu'il voulait

[1] « Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam summè admiratus, non ipsius vitio, sed stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriorem videri volebat! » (QUINTIL. lib. II, cap. I.)

leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnaissance dont il était pénétré pour le bienfait signalé qu'il venait d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étaient si honorables. Il marque ensuite les devoirs et les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le consulat. Il déclare que, lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien, et dans l'exercice de sa charge et pendant toute sa vie, être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : et après en avoir démêlé les différents sens ; après avoir découvert les secrètes intrigues des tribuns, qui couvraient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques, zélés défenseurs de la loi agraire, et dont la mémoire, par cette raison, était si chère au peuple romain ; après s'être ainsi insinué peu-à-peu et par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, et s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissait ; mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnaisse pas que cette loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos et à sa liberté, il se joindra à lui et se rendra à son sentiment. C'est ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école, *Exorde par insinuation;* et il me semble qu'un seul endroit comme celui-ci est bien capable de former l'esprit des jeunes gens, et de leur apprendre la manière adroite et respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnaissance et la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut

à Rome tout l'effet qu'on en devait attendre; et le peuple, détrompé par l'éloquent discours de son consul, rejeta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius, où l'on examine ce qu'il fallait penser du parti de Pompée, demandait d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avait taxé de crime la conduite de ceux qui avaient porté les armes contre César. Cicéron relève et condamne la dureté de cette expression; et, après avoir rapporté les différents noms qu'on donnait à la démarche de ceux qui s'étaient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, témérité : « Pour moi, dit-il, si l'on me « demande quel est le propre et véritable nom que l'on « doit donner à notre malheur, il me semble que c'est « une fatale influence qui a aveuglé les hommes, et les « a entraînés comme malgré eux; en sorte qu'on ne doit « pas s'étonner que la volonté insurmontable des dieux « l'ait emporté sur les conseils des hommes. » *Ac mihi quidem, si proprium et verum nomen nostri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidisse videtur, et improvidas hominum mentes occupavisse : ut nemo mirari debeat, humana consilia divinâ necessitate esse superata.* Il n'y avait rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée; et, loin de devoir choquer César, elle était très-flatteuse pour lui.

Pro Ligar. n. 17.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernières guerres civiles qui troublèrent la France, semblent avoir eu en vue l'endroit de Cicéron que je viens de rapporter; mais ils ont bien enchéri sur leur modèle.

Mascaron, Or. funèbre

« Hélas! malheureuse France! pour être défaite de « cet ennemi, ne t'en restait-il pas assez d'autres sans

« tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale in-
« fluence te porta à répandre tant de sang ?... Que ne
« peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'his-
« toire, et les dérober à la connaissance de nos neveux !
« Mais, puisqu'il est impossible de passer sur des choses
« que tant de sang répandu a trop vivement marquées,
« montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre
« qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa
« l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de
« lumière, et cette nuit funeste qui, formée dans la con-
« fusion des affaires publiques par tant de divers in-
« térêts, fit égarer ceux même qui cherchaient le bon
« chemin. »

de M. de Turenne.

« Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre
« et de trouble où l'esprit ténébreux de discorde con-
« fondait le droit avec la passion, le devoir avec l'in-
« térêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres
« les plus brillants souffrirent presque tous quelque
« éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés
« malgré eux par le torrent des partis, comme ces
« pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine
« mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent
« tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des
« vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu;
« telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage
« revient aisément à soi; et il y a dans la politique,
« comme dans la religion, une espèce de pénitence plus
« glorieuse que l'innocence même, qui répare avan-
« tageusement un peu de fragilité par des vertus ex-
« traordinaires et par une ferveur continuelle. »

Fléchier, Or. funèbre de M. de Turenne.

« Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents et à la
« mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva.

Fléchier, Or. funèbre

de M. Le Tellier.

« Un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le « cœur de l'état, et se répandit dans les parties les plus « éloignées. Les passions que nos péchés avaient allu- « mées rompirent les digues de la justice et de la raison; « et les plus sages même, entraînés par le malheur des « engagements et des conjonctures contre leur propre « inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des « bornes de leur devoir. »

§ VII. *Des Passions.*

Je serais extrêmement long si j'entreprenais de toucher, même légèrement, tout ce qui regarde cette matière, l'une des plus importantes qui soient dans la rhétorique. On sait que les passions sont comme l'ame du discours; que c'est ce qui lui donne une impétuosité et une véhémence qui emportent et entraînent tout; et que l'orateur [1] exerce par là sur ses auditeurs un empire absolu, et leur inspire tels sentiments qu'il lui plaît, quelquefois en profitant adroitement de la pente et de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, et les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tînt fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très-déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

[1] « Tantam vim habet illa, quæ rectè a bono poeta dicta est *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut stantem inclinare, sed etiam adversantem et repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere possit. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 187.)

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des péroraisons de Cicéron, et de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellents préceptes que Cicéron et Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. Le plus important de tous est que [1], pour toucher les autres, il faut être touché soi-même; et, pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir toute la vérité et toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives et touchantes; et elles seront telles, si l'on a bien soin d'étudier la nature et de la prendre toujours pour guide. Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes [2] s'exprimer si éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colère, sinon parce que ces sentiments ne sont point étudiés ni contrefaits, mais puisés dans la vérité et dans la nature même?

Un Athénien vint trouver Démosthène, et le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoyen de qui il disait avoir été fort outragé. Et comme il racontait ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille et froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer : Il n'est rien

Plut. in vita Demosth.

[1] « Summa circa movendos affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi... Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur... Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimur, accidisse credamus, atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus, quos gravia, indigna, tristia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 2.)

[2] « Quid enim aliud est causæ, ut lugentes utique in recenti dolore disertissimè quædam exclamare videantur, et ira nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quòd illis inest vis mentis, et veritas ipsa morum? » (Id. ibid.)

de tout cela, dit Démosthène; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment! répliqua l'autre en haussant la voix, et paraissant tout ému; je n'ai point été maltraité? je n'ai point été outragé? A ce ton Démosthène reconnut la vérité, et se chargea de la cause. Cicéron[1] rapporte quelque chose de pareil d'un orateur nommé Callidius, contre qui il plaidait. Quoi! lui dit-il, s'il était vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur et de nonchalance qui, bien loin de remuer vos auditeurs, n'était propre qu'à les endormir? Est-ce là le langage de la douleur et de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfants même des plaintes vives et animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même si l'on veut toucher les autres, et ressentir en soi les mouvements qu'on veut leur inspirer. *Si vis me flere, dolendum est Primùm ipsi tibi.*

Horat.

Quintil. l. 6, cap. 1.

La *péroraison*, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est là que l'orateur, pour achever d'abattre les esprits et pour enlever leur consentement, déploie sans ménagement, selon l'importance et la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre et de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvements. Il les place après chaque

[1] « Hoc ipsum posui pro argumento, quòd ille tam solutè egisset, tam leniter, tam oscitanter. Tu isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres?... Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis elicere voces et querelas solet? Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque tantum abfuit ut inflammares nostros animos: somnum isto loco vix tenebamus. (In *Bruto*, n. 277-278.)

récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait; et c'est ce qu'on appelle *amplification*. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'orateur emploie aussi les mouvements dans les autres parties du discours, mais d'une manière plus courte [1], et avec beaucoup plus de retenue et de réserve. *Omnes hos affectus.... aliæ quoque partes recipiunt, sed breviores*. Et c'est ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoyer pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidiâ, misericordiâ miscuisti!* dit Sulpicius, après avoir parcouru et indiqué toute la suite et toutes les parties de ce discours.

Quintil. ibid.

Cic. de Orat. l. 2, n. 203.

« J'admire, dit Quintilien, ceux qui prétendent que « dans le récit on ne doit point exciter de passions. Si « par là ils entendent seulement qu'on ne doit pas s'y « arrêter long-temps, comme on le fait dans la péro- « raison, ils ont raison, car il faut y éviter les longueurs. « Mais je ne vois pas pourquoi, en instruisant les juges, « on ne songerait point à les toucher; vu que, si l'on a « pu réussir dès-lors à leur inspirer quelques sentiments « de colère ou de compassion, on les trouvera bien « mieux disposés à recevoir et à goûter les preuves. « C'est ainsi que Cicéron en a usé en décrivant le sup- « plice d'un citoyen romain, et en rapportant dans un « autre endroit la cruauté que Verrès exerça sur Phi- « lodamus. » *Quid? Philodami casum nonne* per totam expositionem *incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entière est touchante et pathétique.)

Quintil. l. 4, cap. 2.

7 Verrin. n. 171.

3 Verrin. n. 176.

[1] « Degustanda hæc (miseratio) procemio, non consumenda. » (QUINT. lib. 4, cap. 1.)

« En effet, d'attendre [1] à la fin d'un discours pour « attirer la compassion sur des choses qu'on aura ra- « contées d'un œil sec, c'est s'y prendre un peu tard. » Un récit de choses graves et touchantes serait très-imparfait, s'il n'était vif et passionné.

7 Verrin. n. 157, 171. L'endroit du supplice de Gavius, dans la dernière Verrine, suffit seul pour justifier les règles qu'on vient N. 157, 158. d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une N. 159. espèce d'exorde qui est fort animé, et avoir raconté comment et pourquoi Gavius fut amené à Messine N. 160, 161. devant Verrès, vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances : sur ce qu'un citoyen romain a été frappé de verges au milieu de la place publique de Messine, et sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement et sans passion, mais d'une manière extrêmement vive et touchante : *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis romanus, judices, quum intereà nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc :* Civis romanus sum. *Hâc se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque a corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur, sed, quum imploraret sæpiùs usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici et ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Ce récit, déja fort pathétique par lui-même, est N. 161-167. suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce

[1] « Serum est advocare his rebus affectum, quas securus narraveris. »

traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis!* etc.

Il rapporte une dernière circonstance du supplice, et reproche à Verrès d'avoir choisi exprès, pour faire mourir ce citoyen romain, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvait, du haut de la potence, envisager l'Italie en expirant : *ut ille, qui se civem romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoique exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue et développée. *Italiæ conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille, in dolore cruciatuque moriens, perangusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.* N. 168.

L'amplification ne manque pas de suivre, et elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem romanum*, etc. N. 169.

Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie et pathétique, et par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoyens, et qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que, s'il parlait dans une solitude, les rochers les plus durs seraient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc, à plus forte raison, doivent l'être des sénateurs et des juges, qui par leur état et leur place sont les protecteurs des lois et les défenseurs de la liberté romaine! *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa et scopulos hæc conqueri et deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tantâ et tam indignâ rerum atrocitate commoverentur*, etc. N. 170-171.

Voilà un modèle parfait de la manière dont une nar-

ration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

Une espèce de hasard [1] fournit sur-le-champ à Crassus un trait d'éloquence très-vif et très-véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidait contre Brutus, le convoi d'une dame romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on sait qu'était le barreau. Alors interrompant son discours : « Quelle « nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, que cette morte « aille porter à votre père ? Que souhaitez-vous qu'elle « dise à ces illustres Romains dont on porte ici les « images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le « peuple de la domination des rois ? A quoi leur dira-t- « elle que vous vous appliquez ? De quelle belle action, « de quelle vertu, de quelle sorte de gloire leur ap- « prendra-t-elle que vous vous piquez ? » Et après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts : « Pouvez-vous encore après cela, continua-t-il, soutenir « la lumière du jour, vous montrer dans cette ville, « vous présenter devant vos citoyens ? La vue même de « cette morte, et de ces images, qui semblent vous re- « procher tous vos déréglements, ne doit-elle pas vous « remplir de crainte et d'horreur ? »

[1] « Quas tragœdias egit idem (Crassus), quum casu in eadem causa cum funere efferretur anus Junia ! Proh dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexspectata, quàm repentina ! quum, conjectis oculis, gestu omni imminenti, summâ gravitate et celeritate verborum : Brute, quid sedes ? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo ? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? quid majoribus tuis ? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? quid te facere ? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere ? Patrimonione augendo, etc. Tu lucem adspicere audes ? tu hos intueri ? tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu ? Tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis ? » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 225, 226.)

Quelquefois ce n'est qu'un trait et un sentiment, jeté dans le discours, qui produit cet effet. Cicéron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvait, selon la remarque de Quintilien, se contenter de dire: *Tùm Ligarius nullo se implicari negotio passus est.* Mais il y joint une image [1] qui rend ce récit et plus vraisemblable et plus touchant. *Tùm Ligarius domum spectans, et ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.* Pro Lig. n. 3.

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une manière fort tendre la mort d'un jeune homme qui avait quitté Argos, lieu de sa naissance, pour s'attacher à Évandre:

Et dulces moriens reminiscitur Argos. AEn. lib. x, v. 782.

Ce tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus [2], et ce triste souvenir de ce qu'il avait de plus doux et de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait, *dulces... reminiscitur... moriens.*

Ces endroits sont fort touchants, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour et de tendresse pour la patrie, que chacun porte dans son cœur; et ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvements dont il va être parlé.

Outre cette première [3] espèce de passions plus fortes

[1] « Ita, quod exponebat, et ratione fecit credibile, et affectus quoque implevit. » (QUINT. lib. 4, c. 2.)

[2] « Quid? Non idem poeta penitùs ultimi fati cepit imaginem? ut diceret, *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* (Id. ibid.)

[3] « Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compositos esse dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos persuadere : hos ad perturbationem, illos ab benevolentiam prævalere. » (Id. lib. 6, cap. 3.)

et plus véhémentes, à laquelle les rhéteurs donnent le nom de πάθος; il y en a une autre sorte qu'ils appellent ἦθος [1], qui consiste dans des sentiments plus doux, plus tendres, plus insinuants, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchants ni moins vifs; dont l'effet n'est pas de renverser, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force, mais d'intéresser et d'attendrir en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite; entre un prince et des sujets, un père et des enfants, un tuteur et des pupilles, un bienfaiteur et ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent, pour ceux qui sont supérieurs et qu'on a offensés, dans un

[1] « Ἦθος id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur: non solùm mite ac placidum, sed plerumque blandum, et humanum, et audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant et quodam modo agnoscantur. Quod est sine dubio inter conjunctas maximè personas, quoties perferimus, ignoscimus, satisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio.... Hoc omne bonum et comem virum poscit. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 3.)

« Duo sunt, quæ benè tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum est quod Græci ἠθικὸν vocant, ad naturam, et ad mores, et ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum: alterum quod iidem παθητικὸν nominant, quo perturbantur animi et concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum: hoc vehemens, incensum, incitatum, quo causæ eripiuntur; quod quum rapidè fertur, sustineri nullo pacto potest. » (CIC. *Orat.* n. 128.)

« Non semper fortis oratio quæritur, sed sæpè placida, summissa, lenis, quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione, justos, integros, religiosos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet: et hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in perorando tantam habet vim, si est suaviter et cum sensu tractatum, ut sæpè plus quàm causa valeat. Tantum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi, ut quasi mores oratoris effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum, et genere verborum, adhibitâ etiam actione leni facilitateque significandi, efficitur ut probi, ut benè morati, ut boni viri esse videantur. » (Idem, *de Orat.*, n. 183, 184.)

certain caractère de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui est sans fiel et sans aigreur, qui sait souffrir l'injure et l'oublier, et qui ne peut résister aux prières et aux larmes; et, pour les autres, dans une facilité à reconnaître leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à se soumettre, et à donner toutes les satisfactions qu'on peut desirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple et naturelle, sans étude et sans affectation; l'air, l'extérieur, le geste, le ton, le style, tout doit respirer je ne sais quoi de doux et de tendre qui parte du cœur, et qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non-seulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'est plus aimable qu'un tel caractère; et l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier et à l'imiter.

On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent et fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être le demander la matière que je traite actuellement, et d'en faire une espèce d'analyse et d'abrégé.

L'empereur Théodose avait envoyé des officiers et Homel. 20.
des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle, d'une sédition, dans laquelle on avait renversé les statues de l'empereur et de l'impératrice Flaccille sa femme, qui pour-lors était morte. Flavien, évêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, et la maladie d'une sœur qu'il laissait mourante, partit sur-le-champ pour aller implorer la

clémence du prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, et qu'il fut en présence du prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art, et un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il aurait pu employer. Aussi saint Chrysostôme remarque-t-il que par cet extérieur lugubre et pathétique son dessein était de préparer une entrée à son discours, et de s'insinuer peu-à-peu dans le cœur du prince pour y faire succéder aux sentiments de colère et de vengeance dont il était plein ceux de douceur et de compassion dont sa cause avait besoin.

L'empereur, le voyant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avait lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, et qui méritent les derniers supplices? Mais, prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avait comblé la ville d'Antioche ; et à chacun de ces bienfaits il ajoute : « Est-ce donc là la reconnaissance que j'en « devais attendre ? Quel sujet de plainte ces citoyens « avaient-ils contre moi ? quel mal leur avais-je fait ? « Mais pourquoi porter leur insolence jusque sur les « morts ? En avaient-ils reçu quelque injure ? Quelle « tendresse n'avais-je pas témoignée pour leur ville ! Ne « sait-on pas que je l'aimais plus que ma patrie même, « et que c'était pour moi la joie la plus douce de penser « que bientôt je serais en état d'y faire un voyage ? »

Pour-lors le saint évêque, ne pouvant soutenir plus

long-temps de si tendres reproches : « Il est vrai (dit-« il, en poussant de profonds soupirs), la bonté dont « vous nous avez honorés, seigneur, ne pouvait aller « plus loin : et c'est ce qui augmente notre crime et « notre douleur. De quelque manière que vous nous « traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le « méritons. Hélas ! l'état où nous sommes est déja pour « nous une cruelle punition. Quoi ! toute la terre saura « notre ingratitude !

« Si les Barbares avaient renversé notre ville, elle ne « serait point sans ressource et sans espérance, tant « qu'elle vous aurait pour protecteur ; mais à qui main-« tenant aura-t-elle recours depuis qu'elle s'est rendue « indigne de votre protection ?

« L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a pré-« cipitée dans cet abîme de maux dont vous seul la « pouvez tirer. J'ose le dire, seigneur, c'est votre affec-« tion même qui nous les a attirés en excitant contre nous « la jalousie de cet esprit malin. Mais, à l'exemple de « Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il « a prétendu nous faire.

« Votre clémence, dans cette occasion, vous fera plus « d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a « renversé vos statues : si vous pardonnez ce crime, on « vous en élèvera d'autres, non de marbre ou d'airain, « que le temps fait périr, mais qui subsisteront éter-« nellement dans le cœur de tous ceux qui entendront « parler de cette action. »

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son

visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, et le fait souvenir d'une de ses lois, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, et qu'on fît grace aux criminels dans le temps de la solennité de Pâques, il avait ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux et rendre la vie aux morts !* Ce temps est venu, seigneur; vous le pouvez maintenant, etc.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire: « Tous les Juifs et les païens, dit-il, ont les yeux ou-« verts sur vous, et attendent l'arrêt que vous allez « prononcer. S'il nous est favorable, pleins d'admira-« tion, ils s'écrieront : Certes il faut que le Dieu des « chrétiens soit bien puissant. Il met un frein à la colère « de ceux qui ne reconnaissent point de maître sur la « terre, et des hommes il sait en faire des anges. »

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvait lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avait à craindre si ce crime demeurait impuni; et avoir montré que Théodose, par un exemple si rare de clémence, pouvait édifier toute la terre et instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

« Il vous sera infiniment glorieux, seigneur, d'avoir « accordé ce pardon à la prière d'un ministre du « Seigneur; et l'on verra bien que, sans faire attention « à l'indignité de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté « en lui que la puissance du maître de la part de qui il « vient.

« Car ce n'est pas seulement au nom des habitants « d'Antioche que je parais ici : j'y viens de la part du

« souverain maître des hommes et des anges vous dé-
« clarer que, si vous pardonnez aux hommes leurs
« fautes, le père céleste vous pardonnera les vôtres.
« Souvenez-vous, grand prince, de ce jour terrible où
« vous paraîtrez devant le roi des rois pour y rendre
« compte de vos actions. Vous allez vous-même pro-
« noncer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont
« coutume d'étaler devant les princes vers qui on les
« envoie des présents magnifiques ; pour moi, je ne
« présente à votre majesté que le saint livre des Évan-
« giles ; et j'ose vous exhorter à imiter votre maître,
« qui tous les jours ne cesse de faire du bien à ceux qui
« l'outragent. »

Enfin il conclut tout son discours en assurant le prince que, s'il refuse à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais, et ne considérera plus comme sa patrie une ville que le prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, et à qui il n'aura pu se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes ; et, dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : « Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a
« bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient,
« dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui
« m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel
« comme eux, et serviteur du même maître ? » Alors Flavien se prosterna et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par l'action qu'il venait de faire. Et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Antioche : « Allez, mon père (lui
« dit Théodose en l'embrassant), et ne différez pas

« d'un moment la consolation que votre peuple recevra « par votre retour, et par les assurances que vous lui « donnerez de la grace que je lui accorde. Je sais qu'il « est encore dans la douleur et dans la crainte. Partez, « et portez-lui pour la fête de Pâques l'abolition de son « crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes, et soyez « assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler « la ville d'Antioche. »

Le saint prélat partit sur-le-champ; et, pour avancer la joie de ses citoyens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude et de l'alarme où elle était.

Je prie encore, en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espèce de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvait être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y aurait beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractères incompatibles en apparence, et qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien, l'humilité et l'abaissement d'un suppliant, la noblesse et la grandeur d'un évêque; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord tremblant, suppliant, et comme abattu aux pieds de l'empereur. Puis, vers la fin du discours, il paraît revêtu de tout l'éclat et de toute la majesté du maître dont il est le ministre. Il commande, il menace, il intimide : toujours grand cependant dans son abaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien et de Théodose peuvent

être proposés comme un modèle excellent dans ce genre de passions douces et tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les passions fortes et véhémentes qui y sont quelquefois mêlées : mais, si je ne me trompe, ce sont les premières qui y dominent.

LIVRE CINQUIÈME.

DES TROIS GENRES D'ÉLOQUENCE.

Ce livre cinquième renferme des réflexions sur l'éloquence du barreau, sur l'éloquence de la chaire, et sur l'éloquence de l'Écriture sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU.

Les règles que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence, étant presque toutes tirées de Cicéron et de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le barreau, pourraient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières, qui puissent leur servir comme de guides, en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit se proposer dans le barreau pour se former un style qui y convienne. Je parlerai ensuite des moyens que les jeunes gens peuvent

employer pour se préparer à la plaidoirie. Enfin je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de plus beau sur les mœurs et sur le caractère de l'avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

Si nous avions les harangues et les plaidoyers de tant d'habiles orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont si fort illustré le barreau français, et de ceux qui y paraissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat, nous pourrions y trouver des règles sûres et des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit suivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pièces nous oblige de recourir à la source même, et d'aller chercher dans Athènes et dans Rome ce que la modestie de nos orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§ I. *Démosthène et Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits.*

Démosthène et Cicéron, du consentement de tous les siècles et de tous les savants, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du barreau; et l'on peut par conséquent proposer leur style aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agirait pour cela de le leur bien faire connaître, de leur en bien marquer le caractère, et de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture et par

l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, et par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthène; et, dans un siècle aussi savant et aussi poli qu'est le nôtre, il doit paraître étonnant que, la Grèce ayant toujours été considérée comme la première et la plus parfaite école du bon goût et de l'éloquence, on soit si peu soigneux, sur-tout dans le barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre[1], et que, si l'on ne croit pas devoir donner un temps considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, et de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, et si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens et ceux qui n'ont point étudié le grec en état de se former quelque idée du style de Démosthène, je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues, qui ne suffiront pas, à la vérité, pour montrer tout entier ce grand orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres, mais qui aideront au moins à le faire connaître en partie, et à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine, son compétiteur et son rival, prononça contre lui. Je me servirai de la traduetion qu'en a faite

[1] « Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, quum tantas res Græci susciperent, profiterentur, agerent.... non admovere aurem, nec, si palàm audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum et procul quid narrarent attendere. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 153.)

M. de Tourreil : j'entends la dernière, qui est beaucoup plus travaillée et plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changements, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions basses et triviales [1], et que de l'autre le style en est quelquefois trop enflé et ampoulé [2] :

[1] Ce que nous demandions tous à cor et à cri.... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles.... Si vous continuez à fainéanter.... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes.... Vous ne cessez de m'assassiner de clabauderies éternelles.... Ils vous escamoteront les dix talents.... Vous amuser de fariboles.... Il se ménagea un prompt rapatriement.... Que si le cœur vous en dit, je vous cède la tribune.... Mais tout compté, tout rabattu.... Non, en dussiez-vous crever à force de l'assurer faussement.... Vous vomissez des charretées d'injures.... *Je rapporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très-estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.*

[2] Je ne citerai qu'un endroit tiré de la troisième Philippique. *De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que, dans les conjonctures et dans les événements, vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté : Εἶθ' ὑμῖν συμβέβηκεν ἐκ τούτου ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾷν καὶ κολακεύεσθαι πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούουσιν. Volfius le traduit ainsi : *Undè id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, et omnia quæ voluptati sunt audiatis.* Ce qui est le véritable sens ; et M. de Maucroy l'a suivi : « Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées ; vous voulez y être flattés, et qu'on ne vous tienne que des propos agréables : « Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice. » Ce qui a trompé M. de Tourreil est le mot τρυφᾷν, qui signifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il aurait eu ici ce sens, il n'aurait pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux, *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté ;* qui, joints aux précédents, *au bruit flatteur d'une adulation continuelle*, forment un style tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle et austère ne souffre point de ces sortes d'ornements. Mais les délices et la volupté n'étaient point alors le caractère des Athéniens, et d'ailleurs quel rapport pouvaient-elles avoir aux assemblées publiques ? Au lieu qu'il était très-naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisaient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, et accoutumés depuis long-temps à de telles flatteries, d'un côté fissent les

défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit en même temps beaucoup de simplicité et beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paraît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

§ II. *Extraits de Démosthène et d'Eschine.*

I. EXTRAITS DE DÉMOSTHÈNE.

De la première Philippique.

M. de Tourreil met cette première Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthène anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

« Si vous êtes résolus, messieurs [1], d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait : si chacun veut s'employer de bonne foi pour le bien public; les riches en contribuant de leurs biens, les jeunes en prenant les

importants dans leurs assemblées, et y prissent des airs fiers et dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisaient; et de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je crois qu'ici τρυφᾷν peut avoir ce double sens.

[1] Dans le grec ἄνδρες Ἀθηναῖοι. On ne conçoit pas pourquoi les anciens traducteurs de Démosthène et de Cicéron ont imaginé de mettre dans la bouche de ces orateurs le nom de *Messieurs*. — L.

armes : enfin, pour tout dire en peu de mots, si vous voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, et renoncer à cette paresse qui vous lie les mains, en vous entretenant de l'espérance de quelque secours étranger [1], avec l'aide des dieux vous réparerez bientôt vos fautes et vos pertes, et vous tirerez vengeance de votre ennemi. Car, messieurs, ne vous imaginez pas que cet homme soit un dieu qui jouisse d'une félicité fixe et immuable. Il est craint, haï, envié, et par ceux-là même qui paraissent les plus dévoués à ses intérêts. En effet, l'on doit présumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le reste des hommes. Mais tous ces sentiments demeurent maintenant comme étouffés et engourdis, parce que votre lenteur et votre nonchalance ne leur donnent point lieu d'éclater : et c'est à quoi il faut que vous remédiiez.

« Car voyez, messieurs, où vous en êtes réduits, et à quel point d'insolence cet homme est monté. Il ne vous laisse pas le choix de l'action ou du repos. Il use de menaces : il parle, dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il ne se contente plus de ses premières conquêtes ; il y en ajoute tous les jours de nouvelles ; et pendant que vous temporisez et que vous demeurez tranquilles, il vous enveloppe et vous investit de toutes parts.

« En quel temps donc, messieurs, en quel temps agirez-vous comme vous le devez ? Quel événement attendez-vous ? quelle nécessité faut-il qui survienne pour vous y contraindre ? Eh ! l'état où nous sommes n'en est-il pas une ? Car, pour moi, je ne connais point

[1] Le texte dit : *Chacun en se flattant de l'espoir que s'il ne fait rien, son voisin fera tout pour lui.* Παύσησθε αὐτὸς μὲν οὐδὲν ἕκαστος ποιήσειν ἐλπίζων, τὸν δὲ πλησίον πάνθ' ὑπὲρ αὐτοῦ πράξειν. — L.

de nécessité plus pressante pour des hommes libres qu'une situation d'affaires pleine de honte et d'ignominie. Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Eh quoi ! y a-t-il rien de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine se rendre maître des Athéniens et faire la loi à toute la Grèce ? Philippe est-il mort ? dit l'un. Non, il n'est que malade, répond l'autre. Mort ou malade, que vous importe, messieurs ? puisque, s'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe par votre mauvaise conduite : car il est bien plus redevable de son agrandissement à votre négligence qu'à sa valeur. »

De la seconde Olynthienne.

Cette Olynthienne est ordinairement la troisième. Démosthène compare l'état présent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

« Nos ancêtres, que leurs orateurs ne flattaient point et n'aimaient pas comme les vôtres vous aiment, commandèrent, l'espace de soixante-cinq ans [1], à toute la Grèce, du consentement unanime de la nation ; amassèrent dans le trésor public plus de dix mille talents [2] ; exercèrent sur le roi [3] de Macédoine la domination qu'il sied aux Grecs d'exercer sur un Barbare ; dressèrent de nombreux et de magnifiques trophées pour des victoires

[1] Le texte porte *quarante-cinq ans* πέντε καὶ τετταράκοντα ; c'est Wolf qui, de son autorité, avait remplacé τετταράκοντα par ἑξήκοντα : cet espace de temps paraît comprendre l'intervalle entre la 4e année de la 75e olymp. (477 av. J.-C.) et la 4e année de la 86e (432 av. J.-C.). — L.

[2] 55,000,000 francs. V. *Hist. Ancienne*, tome III, p. — L.

[3] Il veut parler de Perdiccas (Thucyd. V, 83.). — L.

qu'en personne ils avaient remportées sur terre et sur mer : enfin, seuls de tous les hommes, ils transmirent par leurs exploits aux races futures une gloire supérieure aux traits de l'envie. Tels ils furent sur ce qui concernait la Grèce. Examinez maintenant quelle était dans Athènes leur vie, soit publique, soit privée. Leurs magistratures nous ont pourvus de beaux édifices, et ont décoré nos temples de tant et de si riches ornements, qu'à l'avenir nul homme ne pourra jamais enchérir sur leur magnificence. Pour ce qui regarde leur conduite particulière, ils vivaient si modestement, et persévéraient avec tant de constance dans l'ancienne simplicité de nos mœurs, que si par hasard quelqu'un de vous connaît la maison qu'habitait ou Aristide, ou Miltiade, ou quelque autre de leurs illustres contemporains, il voit qu'en rien la moindre splendeur ne la distingue de la maison voisine. Car ils croyaient que dans la conduite de l'état ils devaient se proposer l'agrandissement, non de leur famille, mais de leur patrie. C'est ainsi que, par une fidèle attention au bien général des Grecs, par une piété exemplaire envers les dieux, par une égalité modeste avec leurs concitoyens, ils parvinrent, et avec raison, au comble de la félicité. Voilà quel fut l'état de vos aïeux sous de si dignes chefs. Quel est aujourd'hui le vôtre sous ces orateurs doucereux qui vous gouvernent? lui ressemble-t-il, et en approche-t-il le moins du monde? Je ne veux point appuyer sur ce parallèle, quoique ce sujet m'ouvre un vaste champ....

« Mais vous qui parlez, me répondra-t-on, si les choses vont mal au-dehors, sachez qu'en récompense elles vont beaucoup mieux au-dedans. Et quelles preuves peut-on en alléguer? Des créneaux reblanchis, des

chemins réparés, des fontaines construites, et d'autres bagatelles semblables? Jetez, de grace, les yeux sur les hommes à qui vous devez ces rares monuments de leur administration. Les uns ont passé de la misère à l'opulence, les autres de l'obscurité à la splendeur; quelques autres ont bâti des maisons particulières dont la magnificence insulte aux édifices publics; et plus la fortune de l'état a descendu, plus la fortune de telles gens a monté. A quoi donc imputer ce total renversement? et pourquoi enfin cet ordre merveilleux qui régnait autrefois en tout se dément-il en tout de notre temps? Parce qu'en premier lieu le peuple, alors assez courageux pour remplir lui-même les fonctions militaires, tenait les magistrats dans sa dépendance, et disposait souverainement de toutes les graces; et que chaque citoyen s'estimait heureux de tenir du peuple et honneurs, et charges, et bienfaits. Mais en ce jour, au contraire, les magistrats dispensent les faveurs, et ils exercent un pouvoir despotique; tandis que vous, pauvre peuple, énervés et dénués, soit de finances, soit d'alliances, vous ne jouez plus que le personnage de valets et de canaille, faite seulement pour le nombre: trop contents de votre sort si vos magistrats ne vous retranchent ni les deux oboles pour le théâtre, ni la vile pâture dont ils vous régalent dans vos jours de réjouissance. Et pour comble de lâcheté encore, vous prodiguez le titre de vos bienfaiteurs à des gens qui ne vous donnent que du vôtre, et qui, après vous avoir comme emprisonnés dans l'enceinte de vos murailles, ne vous amorcent et ne vous apprivoisent de la sorte que pour vous dresser au manége de la sujétion.»

De la harangue sur la Chersonèse.

Les pensionnaires que Philippe avait à Athènes ne cessaient de porter le peuple à la paix. Démosthène découvre leur artifice et leur trahison.

« J'observerai seulement qu'aussitôt qu'on entame le discours sur Philippe, quelqu'un de ces mercenaires se lève et s'écrie : *Qu'il est doux de vivre en paix ! qu'il est dur d'avoir à nourrir une nombreuse armée ! On en veut à nos finances :* et ils vous tiennent d'autres semblables propos, par lesquels ils ralentissent votre ardeur, et ménagent à Philippe le temps de faire à son aise ce qu'il veut... Ce n'est point à vous qu'il faut persuader de vivre en paix ; à vous, dis-je, qui, pleins de cette persuasion, demeurez ici les bras croisés ; mais à cet homme qui ne respire que la guerre... D'ailleurs il faut regarder comme dur, non ce que nous aurons dépensé pour notre salut, mais ce que nous aurons à souffrir au cas que nous ne voulions pas y pourvoir. Quant à la dissipation de vos finances, on doit y remédier en proposant les moyens les plus propres à la prévenir, non en vous portant à l'abandon total de vos propres intérêts. Vers la fin du discours.

« Pour moi, je me sens rempli d'indignation, messieurs, lorsqu'au sujet de la déprédation de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer en punissant d'une façon exemplaire les déprédateurs, quelques-uns de vous poussent les hauts cris, parce qu'il s'agit de leur intérêt particulier ; et qu'au sujet de Philippe, qui pille successivement la Grèce entière, et la pille à votre préjudice, ils ne profèrent pas un seul mot. D'où peut

venir, messieurs, que, tandis qu'aux yeux de l'univers Philippe déploie ses étendards, qu'il exerce des violences, et qu'il envahit des places, nul de ces gens-là ne s'avise une seule fois de dire que cet homme commet des injustices et des hostilités; et que, si l'on vous conseille de ne pas souffrir de pareils outrages, et d'arrêter le cours de semblables entreprises, ces mêmes gens crient aussitôt qu'on veut rallumer une guerre éteinte?

« Eh quoi! dirons-nous encore que vous conseiller de vous défendre, c'est allumer la guerre? Si cela est, il ne vous reste donc plus que l'esclavage. Car point d'autre milieu, si d'un côté nous ne voulons point repousser la violence, et que de l'autre l'ennemi ne veuille point nous donner de trêve. Or le péril que nous courons est fort différent de celui que courent les autres Grecs : car Philippe ne veut pas simplement asservir Athènes, il veut l'anéantir; puisqu'il sait sûrement que vous ne voulez point vous apprivoiser avec la servitude, et que, quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas; car chez vous le commandement a tourné en habitude. Et de plus, à la première occasion dont il vous plaira de vous prévaloir, vous pourrez lui susciter plus de traverses que tous les autres hommes ensemble. Il faut donc poser comme un principe certain qu'il y va de notre ruine totale, et que vous ne pouvez trop détester ni flétrir les mercenaires qui se sont vendus à cet homme. Car il n'est pas possible, non il ne l'est pas, de vaincre vos ennemis étrangers, tant que vous ne châtierez point vos ennemis domestiques qui sont à ses gages : mais de nécessité, tant que vous heurterez contre ceux-ci comme contre autant d'écueils, vous n'agirez contre ceux-là qu'après coup. »

De la troisième Philippique.

« Faites, je vous prie, cette réflexion. Vous jugez que le droit de tout dire appartient si fort à quiconque respire l'air d'Athènes, que vous souffrez qu'au milieu de vous les étrangers et les esclaves s'expliquent sans façon sur quelque matière que ce puisse être, en sorte que les domestiques parlent ici plus librement que ne font les citoyens dans quelques autres républiques. Il n'y a que cette tribune d'où vous avez totalement banni la liberté de la parole. De là il arrive que dans vos assemblées vous devenez extraordinairement fiers et difficiles. Vous voulez y être flattés, et n'entendre que des choses agréables. Et c'est cette délicatesse et cette fierté qui vous ont conduits sur le bord du précipice. Si donc aujourd'hui encore vous persistez dans cette disposition, je n'ai qu'à me taire. Mais, si vous pouvez vous résoudre à souffrir qu'on vous expose sans flatterie ce qui convient à vos intérêts, me voilà prêt à parler. Car, malgré le train déplorable des affaires et leurs divers dépérissements par notre négligence, tout cela, pourvu qu'enfin vous vous déterminiez à vous acquitter de vos devoirs, peut encore se réparer....

« Au reste, vous le savez, tout ce que les Grecs eurent à souffrir ou des Lacédémoniens, ou de nous, au moins le souffraient-ils de gens qui étaient Grecs aussi-bien qu'eux : en sorte que l'on pouvait comparer nos fautes à celles d'un fils qui, né dans le sein d'une opulente famille, pécherait contre quelque règle de la bonne et sage économie. Tel fils encourrait justement le reproche et l'accusation de dissipateur : mais qu'il

envahît une succession étrangère, ou qu'il ne fût pas l'héritier légitime, c'est ce qu'on ne pourrait point avancer. Mais si un esclave, ou un enfant supposé, s'avisait d'engloutir et d'absorber des biens qui ne lui appartiendraient en façon quelconque; juste ciel! l'énormité du cas ne révolterait-elle pas tout le monde? et ne s'écrierait-on pas d'une commune voix qu'elle mériterait une punition exemplaire? Ce n'est pourtant point de cet œil qu'on regarde Philippe et ses actions présentes, Philippe, qui non-seulement n'est point Grec, qui non-seulement ne tient aux Grecs par aucun endroit, mais qui entre les Barbares même ne se distingue que par être sorti d'un lieu indigne qu'on le nomme; mais qui, misérable Macédonien par sa naissance, reçut le jour dans ce vil coin du monde où jusqu'à-présent ne s'acheta jamais un bon esclave. Que manque-t-il néanmoins à l'indignité avec laquelle il vous traite? n'est-elle pas montée au comble? Non content, etc. »

Les extraits qui vont suivre étant tirés des harangues d'Eschine et de Démosthène sur la Couronne, il est nécessaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le sujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avait mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant; et c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ouvrage.

On avait commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, et que le héraut déclarât qu'on récompensait le zèle et la probité de cet orateur,

Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret... « Une cause [1] si extraordinaire excita la curio-« sité de toute la Grèce. On accourut de toutes parts, « et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle « que de voir aux mains deux orateurs, excellents cha-« cun en leur genre, formés par la nature, perfec-« tionnés par l'art, et, de plus, animés par une inimitié « personnelle ? »

II. *Extrait de la harangue d'Eschine.*

Eschine, après avoir exposé dans le commencement de l'exorde les désordres qu'on a introduits dans la république, et qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

« Dans un telle situation, et dans de pareils désordres, dont vous vous apercevez vous-mêmes, l'unique moyen, si je ne me trompe, de sauver le débris du gouvernement, c'est de laisser le champ libre aux accusations contre les infracteurs de vos lois : que si vous le fermez, ou si vous souffrez que d'autres le ferment, je vous prédis qu'imperceptiblement et dans peu vous tomberez sous une domination tyrannique. Car, messieurs, vous le savez, les hommes ne distinguent que trois espèces de gouvernement : la monarchie, l'oligarchie, et la démocratie. Quant aux deux premières, elles ne se gouvernent qu'au gré de qui règne dans l'une ou dans l'autre; au lieu que les lois établies règnent

[1] « Ad hoc judicium concursus dicitur e tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissima causa, accurata et inimicitiis incensa contentio ? » (Cic. *de opt. gen. Orat.*, n. 22.)

seules dans l'état populaire. Qu'aucun de vous n'ignore donc, mais qu'au contraire chacun sache avec une entière certitude que le jour qu'il monte au tribunal pour discuter une accusation sur le violement des lois, ce même jour il va prononcer sur sa propre indépendance. Aussi le législateur, convaincu qu'un état libre ne peut se maintenir qu'autant que la majesté des lois y domine, prescrit avant toutes choses aux juges cette formule de serment : *Je jugerai selon les lois*. Il faut donc que ce souvenir, profondément gravé dans vos esprits, vous inspire une juste horreur pour quiconque ose par de téméraires décrets les transgresser; et que, loin de vous figurer jamais une pareille transgression comme une faute légère, vous la regardiez toujours comme un forfait énorme et capital. Ne permettez donc point que sur un tel principe personne vous ébranle... Mais ainsi qu'à l'armée chacun de vous rougirait de quitter le poste où l'aurait placé le général, que pareillement chacun de vous rougisse aujourd'hui d'abandonner dans le sein de la république le poste où la loi vous place. Quel poste? Celui de protecteurs du gouvernement. »

Cette comparaison, fort belle et fort noble par elle-même, a ici une grace particulière, en ce qu'elle présente comme deux faces. Car, au même temps qu'elle intéresse les juges, elle pique vivement la poltronnerie de Démosthène, contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat et plus malin, qu'il paraît plus éloigné de toute affectation. On sait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avait abandonné son poste et pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Tourreil.

« Faut-il en votre personne (il s'adresse à Démosthène) couronner l'auteur des calamités publiques, ou l'exterminer? En effet, quelles révolutions imprévues, quelles catastrophes inopinées n'avons-nous pas vues arriver de notre temps !... Le roi de Perse, ce roi qui s'ouvrit un passage au travers du mont Athos, qui enchaîna l'Hellespont, qui manda impérieusement aux Grecs qu'ils eussent à le reconnaître pour souverain de la terre et de la mer, qui dans ses dépêches osait se qualifier le maître du monde depuis le couchant jusqu'à l'aurore, combat aujourd'hui, non pour dominer sur le reste des humains, mais pour sauver sa propre personne. Ne voyons-nous pas revêtus et de la gloire dont brillait autrefois ce roi puissant, et du titre de chefs des Grecs contre lui, ceux-là mêmes qui signalèrent leur zèle à secourir le temple de Delphes? Quant à Thèbes, qui confine avec l'Attique, ne l'avons-nous pas vue en un seul jour disparaître du sein de la Grèce?... Quant aux malheureux Lacédémoniens, pour avoir d'abord touché légèrement au pillage du temple, eux qui s'arrogeaient jadis la prééminence dans la Grèce, ne vont-ils pas maintenant envoyer à la cour d'Alexandre des ambassadeurs traîner le nom d'ôtages à sa suite, et, devenus un spectacle de misère, fléchir les genoux devant le monarque, se mettre à sa discrétion eux et leur patrie, et subir la loi telle qu'un vainqueur, et un vainqueur qu'ils ont attaqué les premiers, voudra leur prescrire? Athènes elle-même, le commun asyle des Grecs; Athènes, autrefois peuplée d'ambassadeurs qui venaient en foule réclamer sa protection toute-puissante, n'est-elle pas réduite à combattre aujourd'hui, non pour la prééminence sur les Grecs, mais pour la

conservation de ses foyers? Tels sont les malheurs où nous a plongés Démosthène, depuis qu'il s'est mêlé du gouvernement...

« O vous, de tous les mortels le moins propre à vous distinguer par de grandes et de mémorables actions, mais en même temps le plus propre à vous signaler par de téméraires discours, oserez-vous bien, à la vue de cette auguste assemblée, soutenir qu'en vous on doive payer d'une couronne l'auteur de la désolation publique! Et cet homme, s'il l'ose, le souffrirez-vous, messieurs? et la mémoire de ces grands hommes qui sont morts en combattant pour la patrie mourra-t-elle avec eux? Ah! de grace, pour quelques moments transportez-vous, en idée, du tribunal au théâtre, et imaginez-vous voir le héraut qui s'avance, et qui proclame la couronne décernée à Démosthène. Sur quoi croyez-vous que les proches de ces citoyens qui donnèrent leur sang pour vous, doivent plus verser de larmes? ou sur les tragiques aventures des héros qu'ensuite l'on représentera, ou sur l'énorme ingratitude d'Athènes?... Ne rouvrez pas les plaies profondes et incurables des malheureux Thébains, par lui fugitifs, et recueillis par vous dans Athènes... Mais, puisque vous n'avez point assisté en personne à leur catastrophe, tâchez au moins de vous en former une image, et figurez-vous une ville prise, des murailles rasées, des maisons réduites en cendre, des mères et des enfants traînés en esclavage, de vieux hommes et de vieilles femmes réduits sur la fin de leur vie à servir, fondant en larmes, implorant votre justice; éclatant en reproches, non contre les exécuteurs, mais contre les auteurs de la barbare vengeance qu'ils ont éprouvée; vous demandant avec in-

stance que, loin de couronner en aucune façon le destructeur de la Grèce, vous vous gardiez de la malédiction et de la fatalité inséparablement attachées à sa personne...

« Vous donc, messieurs, lorsqu'à la fin de sa harangue il invitera les confidents et les complices de sa lâche perfidie à se ranger autour de lui, vous, de votre côté, messieurs, figurez-vous voir autour de cette tribune où je parle les anciens bienfaiteurs de la république rangés en ordre de bataille pour repousser cette troupe audacieuse. Imaginez-vous entendre Solon, qui par tant d'excellentes lois prit soin de munir le gouvernement populaire, ce philosophe, ce législateur incomparable, vous conjurer avec une douceur et une modestie dignes de son caractère, que vous gardiez bien d'estimer plus les phrases de Démosthène que vos serments et vos lois. Imaginez-vous entendre Aristide, qui sut avec tant d'ordre et de justesse répartir les contributions imposées aux Grecs pour la cause commune; ce sage dispensateur, lequel en mourant ne transmit à ses filles d'autre succession que la reconnaissance publique qui les dota; imaginez-vous, dis-je, l'entendre déplorer amèrement l'outrageuse façon dont nous foulons aux pieds la justice, et vous adresser la parole en ces termes : Eh quoi! parce qu'Arthmius de Zélie, cet Asiatique qui passait par Athènes, où il jouissait même du droit d'hospitalité, avait apporté de l'or des Mèdes dans la Grèce, vos pères se portèrent presque à l'envoyer au dernier supplice, et du moins le bannirent, non de la seule enceinte de leur ville, mais de toute l'étendue des terres de leur obéissance : et vous, à Démosthène, qui véritablement n'a pas apporté ici de l'or des Mèdes, Péroraison.

mais qui de toutes parts a touché tant d'or pour vous trahir, et qui maintenant jouit encore du fruit de ses forfaits; vous, dis-je, vous ne rougirez point d'adjuger à Démosthène une couronne d'or? Pensez-vous que Thémistocle et les héros qui moururent aux batailles de Marathon et de Platée, pensez-vous que les tombeaux même de vos ancêtres n'éclatent point en gémissements, si vous couronnez un homme qui, de son propre aveu, n'a cessé de conspirer avec les Barbares à la ruine des Grecs?

« Pour moi, ô terre! ô soleil! ô vertu! et vous, sources du juste discernement, lumières naturelles et acquises, par où nous démêlons le bien d'avec le mal, je vous en atteste, j'ai de mon mieux secouru l'état, et de mon mieux plaidé sa cause. J'aurais souhaité que mon discours eût pu répondre à la grandeur et à l'importance de l'affaire. Du moins je puis me flatter d'avoir rempli mon ministère selon mes forces, si je n'ai pu le faire selon mes desirs. Vous, messieurs, et sur les raisons que vous venez d'entendre, et sur celles que suppléera votre sagesse, prononcez en faveur de la patrie un jugement tel que l'exacte justice le prescrit et que l'utilité publique le demande. »

III. *Extraits de la harangue de Démosthène pour Ctésiphon.*

Exorde. « Je commence par prier tous les dieux et toutes les déesses ensemble, que dans cette cause, messieurs, ils vous inspirent pour moi une bienveillance proportionnée au zèle constant que j'ai toujours eu pour la république en général, et pour chacun de vous en par-

ticulier. Ensuite, ce qui vous importe souverainement, à vous, à votre conscience, à votre honneur, je le demande aussi à ces mêmes dieux : savoir, que sur la manière dont vous devez m'entendre, ils vous fixent dans la résolution de consulter, non pas mon accusateur (car vous ne le pourriez sans une partialité injuste), mais vos lois et votre serment, dont la formule entre autres termes, tous dictés par la justice, renferme ceux-ci : *Écoutez également les deux parties.* Ce qui vous impose l'obligation, non-seulement d'apporter au tribunal un esprit et un cœur neutres, mais encore de permettre [1] qu'à son choix et qu'à son gré chacune des deux parties puisse librement arranger ses raisons et ses preuves.

« Or, messieurs, entre plusieurs désavantages que j'ai dans cette cause, deux sur-tout, et deux bien terribles, rendent ma condition beaucoup plus mauvaise que la sienne. L'un, que lui et moi nous courons un risque fort inégal. Car maintenant je risque bien plus à déchoir de votre bienveillance, que lui à succomber dans l'accusation, puisqu'il y va pour moi de.... mais je ne veux pas que dès l'entrée de mon discours il m'échappe un seul mot qui présage rien de sinistre : lui, au contraire, il m'attaque de gaîté de cœur et sans nécessité. L'autre désavantage, c'est que tout homme naturellement écoute avec plaisir quiconque accuse et invective, tandis qu'il n'entend qu'avec indignation quiconque se glorifie et se vante. Lui donc, il a pour sa part ce qui plaît universellement ; au lieu que ce qui révolte presque tout le monde me reste

[1] Eschine avait prétendu prescrire à Démosthène l'ordre qu'il devait garder dans son plaidoyer.

seul en partage. Que si d'un côté la crainte d'encourir l'indignation attachée au récit de nos propres louanges me réduit à taire mes actions, je paraîtrai ne pouvoir ni réfuter qui m'impute des crimes, ni justifier qui me décerne des récompenses : d'autre part, si je viens à traiter les services que j'ai rendus dans mon administration, je me verrai contraint à parler souvent de moi. Je vais donc, dans ce violent état, essayer de me comporter avec toute la modération possible ; mais ce qu'exigera de moi la nécessité de me défendre ne doit en bonne justice s'imputer qu'à l'agresseur, qui me l'a volontairement imposée.....

« Cependant, malgré ces faits incontestables, et comme certifiés par l'organe de la vérité elle-même, Eschine a tellement renoncé à toute pudeur, que, non content de me déclarer l'auteur d'une telle paix, il ose me taxer encore d'avoir empêché que la république ne la concertât avec l'assemblée générale des Grecs. Mais vous, ô... (de quel nom doit-on justement vous qualifier?) vous, lorsqu'en votre présence je rompais les accords de cette harmonie, lorsqu'à vos yeux je dépouillais la république des avantages de cette confédération, dont aujourd'hui vous exaltez l'importance avec les derniers efforts de votre voix de théâtre [1], laissâtes-vous échapper contre moi le moindre signe d'indignation? montâtes-vous dans la tribune? eûtes-vous soin de dénoncer, de développer une seule fois ces crimes dont il vous plaît maintenant de me charger? Or certainement, si, pour exclure les Grecs de toute participation à la paix, j'avais pu m'oublier au

[1] Eschine avait été comédien.

point de me vendre à Philippe, le parti qui vous restait à prendre, c'était, non de vous taire, mais de crier, de protester, de révéler mes prévarications à ceux qui m'entendent. Cependant jamais vous n'agîtes de la sorte, ni jamais personne qui vive ne vous ouït articuler un seul mot qui tendît à cette fin....

« Que si, sans nulle exception, Philippe ne cessait de ravir à tous les peuples honneur, prérogatives, liberté, ou plutôt d'abolir autant de républiques qu'il fut en son pouvoir, vous, messieurs, par votre déférence à mes conseils, n'embrassâtes-vous pas le parti sans contredit le plus glorieux? Dites-nous, Eschine, comment devait se comporter Athènes à la vue de Philippe mettant tout en œuvre pour établir son empire et sa tyrannie sur les Grecs? Ou moi qui remplissais la fonction de ministre, quels conseils et quels décrets devais-je proposer, sur-tout dans Athènes (car la circonstance du lieu mérite une attention particulière)? moi, dis-je, qui dans mon ame savais que de tout temps jusqu'au jour que je montai la première fois dans la tribune, ma patrie avait perpétuellement combattu pour la prééminence, pour l'honneur et pour la gloire, et que, par une noble émulation, elle seule avait sacrifié plus d'hommes et d'argent à l'avantage commun des Grecs, que nul autre des Grecs n'en sacrifia jamais à ses avantages particuliers; moi, qui d'ailleurs voyais ce même Philippe avec qui nous disputions de la souveraineté et de l'empire, qui le voyais, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main et jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hasards, et prêt à livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait, pourvu

qu'avec ce qui lui resterait il pût vivre dans la gloire et dans l'honneur. Or certainement nul homme n'oserait dire qu'à un Barbare élevé dans Pella, lieu alors vil et obscur, appartenait d'avoir l'ame assez haute pour desirer et pour entreprendre de subjuguer les Grecs; mais qu'à vous, tout Athéniens que vous êtes, qu'à vous, auxquels chaque jour, soit vos orateurs dans la tribune, soit sur la scène vos acteurs, retracent la vertu de vos ancêtres, il convenait de pousser la bassesse d'ame et la lâcheté jusqu'à abandonner et livrer volontairement à Philippe la liberté de la Grèce. Non, encore une fois, homme qui vive n'aurait le front d'avancer une proposition si étrange.

« Attaquez-moi, Eschine, sur les avis que je donnai, mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva. Car c'est au gré de l'intelligence suprême que tout se dénoue et se termine : au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention de celui qui les donne. Si donc par l'événement Philippe a vaincu, ne m'en faites pas un crime, puisque c'était Dieu qui disposait de la victoire, et non moi. Mais qu'avec une droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une activité infatigable et supérieure à mes forces, je ne cherchai pas, je ne mis pas en œuvre tous les moyens où la prudence humaine peut atteindre, et que je n'inspirai pas des résolutions et nobles, et dignes d'Athènes, et nécessaires, montrez-le-moi, et alors donnez carrière à vos accusations. Que si un coup de foudre ou de tempête survenu vous terrassa, messieurs, et non-seulement vous, mais tous les autres Grecs ensemble, que faire à cela? Faut-il tomber sur l'innocent? Si le propriétaire d'un vaisseau l'avait équipé de toutes les choses néces-

saires, et prémuni pleinement contre les hasards de la mer, et qu'ensuite il survînt une tourmente qui en rompît et brisât les agrès, l'accuserait-on en ce cas d'avoir été la cause du naufrage? Mais je ne gouvernais pas le vaisseau, dirait-il. Moi non plus, je ne commandais pas l'armée, je ne disposais pas de la fortune; au contraire, c'était la fortune qui disposait de tout.

« Or, puisqu'il appuie si fort sur les événements, je ne crains pas d'avancer une espèce de paradoxe. Que nul de vous, au nom de Jupiter et des autres dieux, ne s'effarouche de l'hyperbole apparente; mais qu'il examine équitablement ce que je vais dire. Car, si par une lumière plus qu'humaine tous les Athéniens avaient démêlé les événements futurs, et que tous les eussent prévus, et que vous, Eschine, qui ne lâchâtes pas un seul mot, vous les eussiez prédits et certifiés avec votre voix de tonnerre, Athènes, même en ce cas, ne devait point se départir d'un tel procédé, pour peu qu'elle respectât sa gloire, ou ses ancêtres, ou les jugements de la postérité : car maintenant, Athènes paraît au plus avoir échoué; genre de malheur commun à tous les mortels, lorsqu'il plaît ainsi au souverain Être. Mais une république qui se jugeait alors digne de la prééminence sur tous les autres Grecs ne pouvait se désister d'un pareil droit sans encourir le juste reproche de les avoir tous livrés à Philippe; puisqu'en cas que sans coup férir elle eût abandonné une prérogative qu'au prix de tout danger sans réserve nos ancêtres avaient achetée, de quelle honte, vous Eschine, n'auriez-vous pas été couvert? car à coup sûr cette honte n'eût pu retomber ni sur la république, ni sur moi. De quel œil, grand Dieu, soutiendrions-nous la vue de cette multitude innombrable

d'hommes qui viennent de toutes parts à Athènes, si par notre faute les affaires avaient dépéri au point où on les voit; si l'on eût élu Philippe pour le chef et pour l'arbitre de la Grèce entière; si nous avions souffert que d'autres sans nous eussent hasardé le combat pour détourner un tel malheur; sur-tout nous disant citoyens d'une ville qui de tout temps aima mieux affronter de glorieux hasards, que de jouir d'une honteuse sûreté! Car quel est le Grec, quel est le Barbare qui ne sache que les Thébains, et devant eux encore les Lacédémoniens parvenus au plus haut degré de puissance, et enfin le roi de Perse, auraient accordé volontiers à la république non-seulement la possession de ses propres états, mais encore tout ce qu'elle aurait voulu, pourvu qu'elle eût pu se résoudre à recevoir la loi, et souffrir qu'un autre dominât sur les Grecs? mais par des Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel sentiment ne pouvait s'admettre, ni comme héréditaire, ni comme supportable, ni comme naturel. Et depuis qu'Athènes existe, personne n'a jamais pu l'induire à plier lâchement sous des puissances à la vérité supérieures, mais tyranniques, ni à s'acquérir par de serviles complaisances une indigne sûreté. Au contraire, dans une possession immémoriale de combattre pour la principauté, pour l'honneur et pour la gloire, elle a persévéré dans tous les temps à braver les plus grands périls.... Si donc je tentais d'insinuer que mes conseils vous déterminèrent à penser en dignes fils de vos prédécesseurs, je ne sache personne qui ne pût légitimement me taxer d'arrogance. Mais je déclare ici que, si vous prîtes de semblables résolutions, la gloire vous en appartient; et je reconnais que long-temps avant moi la république pensait avec cette magnanimité. Je

ne me vante uniquement que d'avoir aussi coopéré pour ma part à tout ce qui se fit alors dans le ministère.

« Au reste, messieurs, il faut que le citoyen naturellement vertueux (car en parlant de moi je me restreins à ce terme pour moins irriter l'envie) possède ces deux qualités : savoir, dans les exercices de l'autorité, un courage ferme et inébranlable, pour maintenir la république en sa prééminence; et de plus, dans chaque conjoncture et dans chaque action particulière, un zèle à toute épreuve. Car ces sentiments [1] dépendent de nous, et la nature nous les donne : mais pour le pouvoir et la force, ils nous viennent d'ailleurs. Or ce zèle, vous trouverez absolument qu'il ne se démentit jamais en moi ; jugez-en par les œuvres : ni lorsque l'on demandait ma tête, ni lorsque l'on me traduisait au tribunal des Amphictyons, ni lorsque l'on s'efforçait de m'ébranler par des menaces, ni lorsque l'on tentait de m'amorcer par des promesses, ni lorsqu'on lâchait sur moi ces hommes maudits comme autant de bêtes féroces, jamais en aucune façon je ne me suis départi de mon zèle pour vous. Pour ce qui regarde le gouvernement, dès que je commençai à y avoir part, je suivis la droite et juste voie de conserver les prérogatives, les forces, la gloire de ma patrie; de les accroître, et de me consacrer entièrement à ce soin. Aussi, lorsque d'autres puissances prospèrent, on ne me voit point me promener avec un visage content et serein dans la place publique, étendre une main caressante, et d'une voix de congratulation annoncer la bonne nouvelle à gens que je crois qui la manderont en Macédoine; ni au récit

Péroraison.

[1] C'est ainsi que pensaient les stoïciens.

des événements heureux pour Athènes on ne me voit point trembler, gémir, baisser les yeux vers la terre, à l'exemple de ces impies qui diffament la république; comme si par de telles manœuvres ils ne se diffamaient pas eux-mêmes. Ils ont toujours l'œil au-dehors; et lorsqu'ils voient quelque potentat profiter de nos malheurs, ils font valoir ses prospérités, et publient qu'on doit mettre tout en œuvre pour éterniser ses succès.

« Dieux immortels, qu'aucun de vous n'exauce de semblables vœux; mais rectifiez plutôt l'esprit et le cœur de ces hommes pervers: que si leur malice invétérée est incurable, poursuivez-les sur terre et sur mer, et exterminez-les totalement. Quant à nous autres, détournez au plus tôt de dessus nos têtes les malheurs qui nous menacent, et accordez-nous une pleine sûreté. »

Succès des deux Harangues.

Eschine succomba, et paya de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, et ouvrit là une école d'éloquence dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battements de mains et les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot [1], si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival: *Eh! que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?*

Valer. Max. lib. 8, c. 10.

[1] Le mot d'Eschine est bien plus énergique : *Et que serait-ce donc si vous aviez entendu cette bête féroce?* Θαυμάζετε πῶς ἥττημαι, καθὸ οὐκ ἠκούσατε ὑμεῖς τοῦ θηρίου ἐκείνου. — L.

En rapportant, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine et de Démosthène, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisants pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, et qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours; la force, la liaison, l'arrangement des preuves; cet art merveilleux par lequel l'orateur sait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, et s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, et que Démosthène avait portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir se former quelque idée du style de ces deux orateurs. Les jugements avantageux qu'en ont portés dans tous les temps les plus habiles écrivains serviront encore davantage à faire connaître leur caractère, et pourront peut-être inspirer le desir de voir de plus près et de connaître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, et dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramassé plusieurs; j'en rapporterai ici une partie.

§ III. *Jugement des Anciens sur Démosthène.*

Lib. 10, c. 1. Quintilien, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes :

« Une foule d'orateurs vint ensuite [1], Démosthène à leur tête, le modèle [2] auquel doit nécessairement s'assujettir quiconque aspire à la véritable éloquence. Son style a tant de force; il est si serré, si nerveux [3]; tout s'y trouve dans une telle justesse et dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine est plus étendu et plus diffus. Il paraît plus grand parce qu'il est moins ramassé; il a plus d'embonpoint et moins de nerf.

Den. d'Halicarnasse, dans le livre intitulé, Τῶν Ἀρχαίων Κρίσις, cap. 5.

« Ce qui caractérise l'éloquence de Démosthène, c'est la violence des mouvements, le choix des paroles, et la beauté de l'ordonnance, qui, soutenue jusqu'au bout, et jusqu'au bout accompagnée de force et de douceur, attache et fixe continuellement l'esprit des juges. Eschine véritablement n'a pas tant d'énergie; mais néanmoins il se signale par la diction, que tantôt il orne des plus nobles et des plus magnifiques figures, et que tantôt il assaisonne des traits les plus vifs et les plus pi-

[1] « Sequitur oratorum ingens manus... quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo, nec quod redundet, invenias. Plenior Æschines, et magis fusus, et grandiori similis, quò minùs strictus est. Carnis tamen plus habet, lacertorum minùs. »

[2] Quintilien n'a pas osé dire absolument que les écrits de Démosthène fussent la règle de l'éloquence : il a adouci cette pensée : *Penè lex orandi fuit.*

[3] *Tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt.* « Il est si « serré, si nerveux. » Je ne sais si la métaphore ici est tirée des nerfs du corps ou d'un arrc, dont la corde extrêmement tendue (*nervi*) pousse les traits avec une force et une impétuosité extraordinaire.

quants. L'art et le travail ne s'y font point sentir. Une facilité heureuse, que la nature seule peut donner, règne par-tout. Il est brillant et solide : il étend et il amplifie, mais souvent il serre et presse; en sorte que son style, qui au premier coup-d'œil ne paraît que coulant et doux, se trouve, lorsqu'on vient à le regarder de plus près, énergique et véhément : en quoi le seul Démosthène le surpasse; de façon que sans contredit Eschine tient le second rang entre les orateurs. »

« Je me souviens [1], dit Cicéron, d'avoir préféré Démosthène à tous les orateurs. Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. On n'a jamais vu dans aucun orateur ni plus de grandeur et de force, ni plus d'art et de finesse, ni plus de sagesse et de sobriété dans les ornements.... Il excelle dans tous les genres de l'éloquence [2].... Pas une des qualités qui constituent l'orateur ne lui manque : il est parfait. Tout ce que la pénétration d'esprit, tout ce que le raffinement, tout ce que l'artifice, pour ainsi dire, et la ruse peuvent fournir sur un sujet, il le trouve et il sait le mettre en œuvre avec une justesse, une précision, une netteté, qui ne laissent rien à desirer. Faut-il de l'élé-

[1] « Recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodârit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse cognoverim. Hoc nec gravior exstitit quisquam, nec callidior, nec temperatior.... Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. » (Cic. *Orat.*, n. 23 et 104.)

[2] «Planè quidem perfectum, et cui nihil admodùm desit, Demosthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil (ut ita dicam) subdolè, nihil versutè, quod ille non viderit : nihil subtiliter dici, nihil pressè, nihil enucleatè, quo fieri possit aliquid limatius : nihil contrà grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel sententiarum, quo quidquam esset elatius : etc.» (Id. in *Bruto*, n. 35.)

vation, de la grandeur, de la véhémence, il efface tous les autres par la sublimité des pensées et par la magnificence des expressions. Il prime incontestablement: nul ne l'égale. Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade, n'ont que le mérite d'en avoir le plus approché. »

« Cette harangue [1] (dit-il ailleurs, en parlant de la cause pour Ctésiphon) répond de telle sorte à l'idée que j'ai dans l'esprit de la parfaite éloquence, qu'on ne peut rien desirer de plus achevé. »

Avant que de passer au caractère de l'éloquence de Cicéron, je crois devoir ajouter ici quelques réflexions sur celle de Démosthène.

Il faudrait, ce me semble, renoncer au bon sens et à la droite raison pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec après le succès incroyable qu'il a eu de son temps, et les éloges magnifiques que les plus habiles connaisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parlait devant le peuple le plus poli qui fut jamais [2], le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence; si sensible aux beautés et aux graces du discours, et à la pureté du langage, que ses orateurs n'osaient hasarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser des oreilles si fines et si

[1] « Ea profectò oratio in eam formam, quæ est insita in mentibus nostris, includi sic potest, ut major eloquentia non quæratur. » (Cic. *Orat.* n. 133.)

[2] « Atheniensium semper fuit prudens sincerumque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire et elegans. Eorum religioni quum serviret orator, nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat.... Ad Atticorum aures teretes et religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi Atticè dicere. » (Ibid. n. 25 et 27.)

épurées. D'ailleurs il vivait dans un siècle où le goût du beau, du vrai, du simple, régnait souverainement : siècle heureux, qui produisit en même temps une foule d'orateurs[1], dont chacun aurait pu être regardé comme un modèle achevé, si Démosthène, par une force de génie et une supériorité de mérite extraordinaires, ne les avait tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siècle même ne lui avait pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron devrait fixer celui de tout homme sensé et raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthène en tout genre, il avoue néanmoins qu'il ne le satisfaisait pas en tout[2], et qu'il lui laissait encore quelque chose à desirer, tant il était délicat sur ce point, et tant l'idée qu'il s'était formée d'un orateur parfait était élevée et sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, et sur-tout celle pour Ctésiphon, qui était son chef-d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable, et qui ait pu enlever si universellement et si unanimement les suffrages de tous les siècles? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flatter l'oreille par le son et l'harmonie des périodes, ou qui

[1] « Sequitur oratorum ingens manus, quum decem simul Athenis ætas una tulerit : quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Usque eò difficiles ac morosi sumus, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes : qui, quamquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas ; ita sunt avidæ et capaces, et semper aliquid immensum infinitumque desiderant. » (CIC. *Orat.* n. 104.)

fasse illusion à l'esprit par un style fleuri et des pensées brillantes? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir et charmer; mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours : c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur et la noblesse des sentiments et du style, la vivacité des tours et des figures: enfin, un art merveilleux de mettre dans tout leur jour et de faire paraître dans toute leur force les matières qu'il traite; en quoi [1], selon Quintilien, consiste principalement la solide éloquence, qui ne se contente pas de représenter les choses telles qu'elles sont réellement et en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du discours des traits vifs et animés, seuls capables de toucher et d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, et en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause, et point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée qui n'ait pour but simplement que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'était Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de

[1] « In hoc eloquentiæ vis est ut judicem non ad id tantùm impellat, in quod ipse a rei natura duceretur : sed aut qui non est, aut majorem quàm est, faciat affectum. Hæc est illa quæ δείνωσις vocatur, rebus indignis, asperis, invidiosis addens vim oratio : quâ virtute præter alios plurimùm Demosthenes valuit. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 2.)

Tourreil, quoique très-exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, et elle a quelquefois prêté au texte des ornements qui ne s'y trouvent pas.

On ne me saura pas mauvais gré si, pour appuyer ce que je viens de dire du style de Démosthène, je rapporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier est de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'Éloquence, livre très-propre à former le goût par les sages et judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène en le comparant à Isocrate :

« On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris et efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe et entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement serré et pressant : ce sont des sentiments généreux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand : c'est un discours qui croît et qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles : c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur; c'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé, qu'il n'y paraît point. Rien n'égala jamais sa rapidité et sa véhémence. »

Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Féné-

lon, encore plus beau, où il compare Démosthène à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Tourreil, qui avait étudié assez long-temps Démosthène pour en bien connaître le caractère.

« Je conviens, dit-il, qu'Eschine n'a pas cet air de droiture, ce style impétueux, ce ton de vérité suprême qui entraîne l'esprit par le poids de la conviction : talent qui tire Démosthène de pair, et dont il use d'une façon singulière. Vous calme-t-il ou vous agite-t-il, vous ne sentez rien qui vous dérange : vous pensez obéir à la nature. Vous persuade-t-il ou vous dissuade-t-il, vous ne sentez rien qui vous violente, vous croyez obéir à la raison : car il parle toujours comme la raison et comme la nature. Il n'a proprement que leur style. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du superflu. Point d'ornements recherchés; point de fleurs. Il n'aime que le feu et la lumière. Il veut, non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voilà, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domptait les Athéniens, et qui place Démosthène au-dessus de tout ce qu'il y eût jamais d'orateurs. »

« Une énergie qui lui est propre le caractérise et le tire de pair (dit le même auteur dans un autre endroit). Son discours est un tissu d'inductions, de conséquences et de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours, monte par degrés et avec précipitation jusqu'où il veut le pousser.... Il attaque à découvert, il presse et réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet état l'au-

diteur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*, disait Philippe, *s'escrime avec le fleuret*, *Démosthène se bat avec l'épée*.... On voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de l'état, ni d'autre passion que l'amour de l'ordre et de la justice : un homme qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer; qui ne cherche pas à plaire, mais à servir. Point d'ornements, qui ne naissent de son sujet : point de fleurs, s'il ne les rencontre sur son chemin. On dirait qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, et que sans dessein il se fait admirer. Non qu'il n'ait des graces; mais il n'en a que d'austères, que de compatibles avec la candeur et la franchise dont il faisait profession. La vérité chez lui n'est point fardée : il ne l'efféminé point sous prétexte de l'embellir.... Nulle sorte d'ostentation; nul retour sur lui-même. Il ne se montre, ni ne se regarde. Il regarde, il montre uniquement sa cause; et sa cause, c'est toujours ou le salut ou l'avantage de sa patrie. »

§ IV. *De l'Éloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthène.*

Il se peut faire que deux orateurs [1], quoique très-différents pour le style et pour le caractère, soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il serait difficile de décider auquel des deux on aimerait mieux ressembler. Peut-être cette règle, que Cicéron nous fournit,

[1] « In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui inter se sunt dissimiles.... Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses, utrius te malles similiorem. » (Cic. *Brut.* n. 204 et 248.)

pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui et de Démosthène.

Tous deux excellaient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savaient, selon la diversité des matières, diversifier leur style : tantôt simples et subtils [1] dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves; tantôt tempérés et ornés lorsqu'il fallait plaire; tantôt élevés et sublimes quand la grandeur des affaires le demandait. C'est Cicéron qui fait cette remarque; et il en cite des exemples pour Démosthène et pour lui-même.

In Orat. n. 102, 103, et 110, 111.

On trouve dans Quintilien un beau parallèle de ces deux orateurs.

« Les qualités [2], dit-il, qui regardent le fond de l'éloquence leur étaient communes : le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, de prouver; en un mot, tout ce qui est de l'invention. »

« Quant au style [3], il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant. L'un serre de plus près son adversaire; l'autre, pour le combattre,

[1] « Je me sers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le *subtilis* des Latins.

Le traducteur a rendu ainsi cet endroit : *L'un est toujours subtil dans la dispute*, etc. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici de *subtilité* : la métaphore, ce me semble, est tirée d'une épée.

[2] « Horum ego virtutes plerasque arbitror similes : consilium, ordinem; dividendi, præparandi, probandi rationem; omnia denique quæ sunt inventionis. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

[3] « In eloquendo est aliqua diversitas. Densior ille, hic copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille acumine semper, hic frequenter et pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. »

se donne plus de champ. L'un songe toujours à le percer, pour ainsi dire, par la vivacité de son style; l'autre souvent l'accable aussi par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude, en Cicéron plus de naturel et de génie.

« Pour ce qui est de la manière de railler et d'exciter la commisération [1], deux choses infiniment puissantes, Cicéron l'emporte sans contredit.

« Mais il lui cède d'un autre côté [2], en ce que Démosthène a été avant lui, et que l'orateur romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien : car il me paraît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, et de la douceur d'Isocrate. Et non-seulement il a extrait par son application ce qu'il y avait de meilleur dans ces grands originaux; mais la plupart de ces mêmes perfections, ou, pour mieux dire, toutes, il les a comme enfantées de lui-même par l'heureuse fécondité de son divin génie. Car, pour me servir d'une expression de Pindare, il ne ramasse pas les eaux du ciel pour remédier à sa sécheresse naturelle; mais il trouve dans son propre fonds

[1] « Salibus certè et commiseratione (qui duo plurimùm affectus valent) vincimus. »

[2] « Cedendum verò in hoc quidem, quòd et ille prior fuit, et ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, quum se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantùm, sed plurimas vel potiùs omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissimâ ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur. »

une source d'eau vive qui coule sans cesse à gros bouillons : et vous diriez que les dieux l'ont accordé à la terre, afin que l'éloquence fît l'essai de toutes ses forces en la personne de ce grand homme.

« Qui est-ce en effet [1] qui peut instruire avec plus d'exactitude, et toucher avec plus de véhémence ? Et quel orateur a jamais eu plus de charmes ? jusque-là que ce qu'il vous arrache, vous croyez le lui accorder, et que les juges, emportés par sa violence comme par un torrent, s'imaginent suivre leur mouvement propre quand ils sont entraînés. D'ailleurs il parle avec tant de raison et de poids, que vous avez honte d'être de sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat que vous trouvez en lui, mais la foi d'un témoin et d'un juge. Et toutes ces choses, dont une seule coûterait des peines infinies à un autre, coulent en lui naturellement et comme d'elles-mêmes : en sorte que sa manière d'écrire, si belle et si inimitable, a néanmoins un air si aisé et si naturel, qu'il semble qu'elle n'ait rien coûté à cet heureux génie.

« C'est pourquoi [2] ce n'est pas sans fondement que les gens de son temps ont dit qu'il exerçait une espèce

[1] « Nam quis docere diligentiùs, movere vehementiùs potest ? Cui tanta unquam jucunditas affuit ? ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas : et quum transversum vi suâ judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas inest, ut dissentire pudeat ; nec advocati studium, sed testis aut judicis afferat fidem. Quum interim hæc omnia, quæ vix singula quisquam intentissimâ curâ consequi posset, fluunt illaborata ; et illa, quâ nihil pulchrius auditu est, oratio præ se fert tamen felicissimam facilitatem. »

[2] « Quare non immeritò ab hominibus ætatis suæ regnare in judiciis dictus est : apud posteros verò id consecutus, ut Cicero jam non hominis, sed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur spectemus : hoc propositum nobis sit exemplum. Ille se profecisse sciat, cui Cicero valdè placebit. »

d'empire au barreau : comme c'est avec justice que ceux qui sont venus depuis l'ont tellement estimé, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme que celui de l'éloquence même. Ayons donc les yeux continuellement sur lui; qu'il soit notre modèle; et tenons-nous sûrs d'avoir beaucoup profité, quand nous aurons pris de l'amour et du goût pour Cicéron. »

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection et un penchant secret pour Cicéron.

Le P. Rapin, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudrait copier tout son traité, si je voulais ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connaître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

« Outre cette solidité (dit-il en parlant de Cicéron), qui renfermait tant de sens et de prudence, il avait un certain agrément, et comme une fleur d'esprit qui lui donnait l'art d'embellir tout ce qu'il disait; et il ne passait rien par l'imagination de cet orateur, à quoi il ne donnât le tour le plus beau et les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitait, jusqu'aux matières les plus sombres de la dialectique, tout ce que la physique a de plus sec, ce que la jurisprudence a de plus épineux, et ce qu'il y avait de plus embarrassé dans les affaires; tout cela, dis-je, prenait en son discours cet enjouement d'esprit et toutes ces graces qui lui étaient si naturelles : car il faut avouer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement ni si agréablement de toutes choses. »

« Démosthène, dit-il ailleurs, découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit tout ce qu'il y a de réel et de solide, et a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre ce solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable et d'engageant, et il en suit la trace sans s'y méprendre... Ainsi, pour distinguer les caractères de ces deux orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthène, par l'impétuosité de son tempérament, par la force de ses raisonnements, et par la véhémence de sa prononciation, était plus pressant que Cicéron: de même que Cicéron, par ses manières tendres et délicates, par ses mouvements doux, pénétrants, passionnés, et par toutes ses graces naturelles, était plus touchant que Démosthène. Le Grec frappait l'esprit par la force de son expression, et par l'ardeur et la violence de sa déclamation : le Romain allait au cœur par de certains charmes et de certains agréments imperceptibles qui lui étaient naturels, et auxquels il avait joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouissait l'esprit par l'éclat de ses lumières, et jetait le trouble dans l'ame, qui n'était gagnée que par l'entendement; et le génie insinuant de l'autre pénétrait par des douceurs et des complaisances jusque dans le fond du cœur. Il avait l'art d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions et dans les sentiments de tous ceux qui l'écoutaient. »

M. de Fénélon, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, se déclare nettement pour Démosthène. Cependant ce n'est pas un écrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs et de

l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa Lettre sur l'Éloquence :

« Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprits. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue. On n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. »

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénélon ; et plus on approfondit son sentiment, plus on reconnaît qu'il est fondé dans le bon sens, dans la droite raison, et dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais,

pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudrait presque avoir autant de solidité, de force et d'élévation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude et accoutumance à un style qui est plus dans nos manières et plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron; et nous aimons mieux suivre notre penchant et notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami et familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirais presque pour un inconnu et pour un étranger.

Cicéron connaissait bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène; il en sentait bien toute la force et toute la beauté. Mais, persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes règles, peut jusqu'à un certain point former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé et corrompu), il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude [1], et il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandaient dans les discours plus d'élégance et plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidait, il donnait pourtant quelque chose à l'agrément: et en cela

[1] « Quapropter ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, quum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret : quum et ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. » (QUINT. lib. 12, cap. 10.)

même il prétendait bien travailler pour l'intérêt de sa patrie; et il y travaillait en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire.

Le conseil donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au barreau, est de prendre pour modèle du style qu'ils y doivent suivre le fonds solide de Démosthène, orné et embelli par les graces de Cicéron; auxquelles [1], si nous en croyons Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étaient fort en usage alors, et par lesquelles, comme par un trait vif et éclatant, on terminait presque toutes les périodes. Cicéron en hasarde quelquefois, mais rarement; et il fut le premier [2] chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission et une condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle, où [3], comme le remarque l'auteur du dialogue sur les Orateurs, l'auditeur se croyait comme en droit d'exiger un style orné et fleuri, et où le juge, s'il n'était invité et en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir, et par le brillant des pensées et des descriptions, ne daignait pas même écouter l'avocat.

« Mais [4], ajoute Quintilien, qu'on ne prétende pas

[1] « Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi possit, invenio, nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Cicero primus excoluit orationem... locosque lætiores attentavit, et quasdam sententias invenit. » (*Dial. de Orat.* n. 22.)

[3] « Auditor assuevit jam exigere lætitiam et pulchritudinem orationis... Judex ipse, nisi... aut colore sententiarum, aut nitore et cultu descriptionum invitatus et corruptus est, aversatur dicentem. » (Ibid. n. 20.)

[4] « Sed me hactenùs cedentem ne-

« abuser de ma complaisance, ni la pousser plus loin. « J'accorde au siècle où nous sommes que la robe dont « on se sert ne soit pas d'une étoffe grossière, mais non « pas qu'elle soit de soie ; que les cheveux soient propre- « ment faits et bien entretenus, mais non frisés par « étages et par boucles : la parure la plus honnête étant « aussi la plus belle, quand on ne porte pas le desir de « plaire jusqu'au déréglement et à l'excès. »

§ V. *De ce qui a fait dégénérer l'Éloquence à Athènes et à Rome.*

Ce fut pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes et dans une sage sobriété d'ornements que l'éloquence dégénéra et à Athènes et à Rome.

A Athènes, on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène, où parut tout à la fois cette foule d'excellents orateurs [1], dont le caractère commun fut une beauté naturelle et sans fard. Ils n'avaient pas tous le même génie ni le même style ; mais ils étaient tous réunis dans le même goût du vrai

mo insequatur ultrà. Do tempori, ne crassa toga sit, non serica ; ne intonsum caput, non in gradus atque annulos totum comptum : quum in eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 10.)

[1] « Hæc ætas effudit hanc copiam : et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset, non fucatus nitor. » (CIC. in *Bruto*, n. 36.)

« Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quamdiù mansit imitatio, tamdiù genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est et evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. » (Idem, *de Orat.* lib. 2, n. 94, 95.)

et du simple, et ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu-à-peu obscurci, et enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce et plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avait pu voir et entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné et fleuri. Il crut devoir égayer l'éloquence, et la tirer de cet air sombre et austère qui, selon lui, la rendait trop sérieuse. Il y jeta beaucoup plus de pensées; il y répandit des fleurs; et, pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avait eu sous Démosthène, il lui donna une robe toute brillante et bigarrée de diverses couleurs [1], peu séante à la vérité pour la poussière du barreau, mais plus capable d'attirer les yeux et d'éblouir.

Aussi [2], comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de pompe et de cérémonie que pour les combats du barreau, il préférait la douceur à la force, songeait plus à charmer les esprits qu'à les

[1] « Meminerimus versicolorem illam, quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non benè ad forensem pulverem facere. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Phalereus successit eis senibus adolescens; eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quàm palæstrâ. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem, non ut e militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, et eam mollem teneramque reddidit: et suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis, sed suavitate eâ quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodùm de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus. » (CIC. in *Bruto*, n. 37, 38.)

vaincre, se contentait d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant et harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des aiguillons perçants, mêlés avec les attraits du plaisir.

Orat. n. 91, 96. Il ne paraît pas, par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, et par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans son style d'outré et d'excessif; puisqu'il dit qu'on aurait pu l'estimer et l'approuver [1], si on ne l'avait pas comparé avec la force et la majesté du style noble et sublime. Quintil l. 2, cap. 4. Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence [2]; et peut-être que les déclamations, dont l'usage fut introduit de son temps dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. Quand l'éloquence, sortie du Pirée [3], eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé et cet embonpoint qu'elle y avait toujours conservé; et, gâtée par les manières étrangères, elle désapprit en quelque sorte à parler, et devint entièrement méconnaissable. C'est ainsi que, par degrés, du beau et du parfait elle tomba dans le médiocre, et que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès et de défauts.

1 « Et nisi coràm erit comparatus ille fortior, per se hic, quem dico, probabitur. » (Cic. *Orat.* n. 95.)

2 « Primus inclinâsse eloquentiam dicitur. » (Quintil. lib. 10, cap. 1.)

3 « Ut semel e Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus: omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis et quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. » (Cic. in *Bruto*, n. 51.)

J'ai déja fait observer ailleurs, en parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur; d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un et l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement et de parure. Car je ne sais par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité et de perfection, a presque aussitôt dégénéré, et par des déclins imperceptibles, mais quelquefois assez prompts, est descendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poésie grecque, qui depuis Homère jusqu'à Théocrite et ses contemporains, c'est-à-dire pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté et la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que, depuis près d'un siècle, le goût, par rapport aux belles-lettres, a été exquis parmi nous, et qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, et dont chacun en son genre peut être considéré comme original, se sont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres, et que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, et qui, selon toutes les apparences, passeront jusqu'à la postérité la plus reculée, sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle, et nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon sujet et finir cet article, le mo-

dèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déja dit, le style de Démosthène, adouci et orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier tempèrent l'austérité de l'autre, et que la précision et la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance et la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron.

Dialog. de Orat. n. 18.

Une éloquence plus ornée, telle, par exemple, qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoyers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son temps, nommé *Callidius,* sans y reconnaître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier; et la réflexion qu'il y ajoute me paraît convenir extrêmement à la matière que je traite [1]. « Ce

[1] « Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus e multis; potiùs inter multos propè singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis et pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in potestate fuerit. Quæ primùm ita pura erat, ut nihil liquidius: ita liberè fluebat, ut nusquam adhæresceret. Nullum nisi loco positum, et tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, structum verbum videres. Nec verò ullum aut durum, aut insolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, sed pleraque tralata: sic tamen ut ea non irruisse in alienum locum, sed immigrâsse in suum diceres. Nec verò hæc soluta, nec diffluentia, sed adstricta numeris, non apertè nec eodem modo semper, sed variè dissimulanterque conclusis. Erant autem et verborum et sententiarum lumina.... quibus tanquam insignibus in ornatu distinguebatur omnis oratio.... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum et sanum genus. Quòd si est optimum suaviter dicere, nihil est quod melius hoc quærendum putes. Sed, quum a nobis paulo ante dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo summè tenuit, ut et rem illustraret disserendo, et animos eorum qui audirent demulceret voluptate: aberat tertia illa laus quâ permoveret atque incitaret animos, quam plurimùm pollere diximus. » (Cic. in *Bruto*, n. 274, 275, 276.)

« n'est point, dit-il, un orateur du commun, mais d'un « mérite rare et singulier. Ses pensées sont nobles et « exquises, et il sait les revêtir d'expressions fines et « délicates. Il fait du discours tout ce qu'il lui plaît ; il « sait lui donner telle forme qu'il veut ; jamais orateur « n'en fut plus maître que lui, et ne le mania avec « tant d'art. Rien de plus pur, rien de plus coulant que « son langage. Chaque mot est en son lieu, et comme « artistement enchâssé où il doit. Il n'en admet point « de dur, d'inusité, de bas, ou qui puisse déranger le « discours. La métaphore chez lui est fréquente, mais « si naturelle, qu'elle paraît n'avoir point usurpé la « place d'un autre mot, mais être entrée dans la sienne. « Tout cela est accompagné d'un nombre, d'une ca- « dence, qui a une merveilleuse variété, et ne montre « aucune affectation. Les plus belles figures y sont « employées à propos et y jettent un grand éclat. « L'ordre et le plan de l'ouvrage sont pleins d'art et « de justesse ; et par-tout règne un style doux, tran- « quille, et d'un goût exquis. En un mot, si l'éloquence « consistait dans l'agrément, il n'y aurait rien au-dessus « de cet orateur. Des trois parties qui la composent, « il a les deux premières dans un souverain degré, je « veux dire celles qui tendent à instruire et à plaire ; « mais la troisième, qui est la plus importante, et qui « consiste à toucher et à émouvoir les esprits, lui man- « que absolument. »

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paraître en comparaison du grand et du sublime qui fait le caractère de celle de Démosthène ! Cette dernière ressemble à ces beaux et magnifiques bâti-

ments construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettait que des ornements simples, dont le premier coup-d'œil, et encore bien plus le plan, l'économie, et la distribution des parties, ont quelque chose de grand, de noble et de majestueux, qui frappe et saisit les connaisseurs. L'autre pourrait être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance et de délicatesse, où l'art et l'opulence ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus riche, où l'or et le marbre se montrent de toutes parts, et où les yeux ne sauraient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare et d'exquis.

Il est un troisième genre d'éloquence, encore inférieur, ce me semble, au second, et qui pourrait insensiblement nous conduire à quelque chose de pis : c'est celui où règnent ces jeux d'esprit, ces pensées brillantes, ces espèces de pointes, qui deviennent assez à la mode. Elles sont soutenues, dans quelques-uns de nos écrivains, par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre et la suite du discours, et par une beauté de génie qui leur est naturelle. Mais, comme ces dernières qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur style que ce qu'il y a de moins estimable, comme firent ceux de Sénèque, qui [1], n'ayant copié que ses défauts, se trouvèrent autant au-dessous de leur modèle que Sénèque lui-même était au-dessous des anciens.

Le barreau a toujours été ennemi de ce style éblouissant et plein d'une affectation vicieuse, et il l'est en-

[1] « Amabant eum magis, quàm imitabantur ; tantùmque ab illo defluebant, quantùm ille ab antiquis descenderat. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

core aujourd'hui plus que jamais. Les graves discours de ces judicieux magistrats qui, chaque année, en prescrivant aux avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même temps de parfaits modèles, sont de fortes barrières contre le mauvais goût, et ne contribuent pas peu à perpétuer dans le barreau cette heureuse tradition de bon goût, aussi-bien que de bons sentiments, qui s'y conserve depuis si long-temps.

§ VI. *Courtes réflexions sur la manière de faire des Rapports.*

Avant que de finir cet article, j'aurais encore à traiter une matière dont plusieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour besoin d'être instruits : c'est de marquer le style dont il convient de se servir en faisant un *rapport*. Cette partie est d'un usage bien plus fréquent, et a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du barreau, puisqu'elle embrasse tous les emplois de la robe, et qu'elle a lieu dans toutes les cours souveraines ou subalternes, dans toutes les compagnies, dans tous les bureaux et toutes les commissions. Le succès de ces sortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoyer, et il est d'un aussi grand secours pour la défense de la justice et de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matière que très-légèrement, et je ne ferai qu'en indiquer les principes sans les approfondir.

Je sais que chaque compagnie, chaque juridiction a ses usages particuliers pour la manière de rapporter les procès : mais le fond est le même pour toutes, et

le style qu'on y emploie doit par-tout être le même. Il y a une sorte d'éloquence propre à ce genre de discours, qui consiste, si je ne me trompe, à parler avec clarté et avec élégance.

Le but que se propose un rapporteur est d'instruire les juges ses confrères de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occasion, pour ainsi dire, l'œil de la compagnie. Il lui prête et lui communique ses lumières et ses connaissances. Or, pour le faire avec succès, il faut que la distribution méthodique de la matière qu'il entreprend de traiter, et l'ordre qu'il mettra dans les faits et dans les preuves, y répandent une si grande netteté, que tous puissent sans peine et sans effort entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les pensées, les expressions, les tours, et même la manière de prononcer, qui doit être distincte, tranquille, et sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il fallait joindre quelque agrément, parce que souvent, pour instruire, il faut plaire. Les juges sont hommes comme les autres; et quoique la vérité et la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait et quelque appât. Les affaires, obscures pour l'ordinaire et épineuses, causent de l'ennui et du dégoût, si celui qui fait le rapport n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin et délicat, qui, sans chercher à paraître, se fasse sentir, et qui, par une certaine pointe d'agrément et de grace, réveille et pique l'attention des auditeurs.

Les mouvements, qui font ailleurs la plus grande

force de l'éloquence, sont ici absolument interdits. Le rapporteur ne parle pas comme avocat, mais comme juge. En cette qualité il tient quelque chose de la loi, qui, tranquille et paisible, se contente de montrer la règle et le devoir : et comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer, qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées et des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvements, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux rapports, et elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerais volontiers à l'éloquence du rapporteur ce que Cicéron dit de celle de Scaurus, laquelle n'était pas propre à la vivacité de la plaidoirie, mais convenait extrêmement à la gravité d'un sénateur, qui avait plus de solidité et de dignité que d'éclat et de pompe, et où l'on remarquait, avec une prudence consommée, un fonds merveilleux de bonne foi, qui entraînait la créance. Car ici la réputation d'un juge fait partie de son éloquence, et l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids et d'autorité à son discours. *In Scauri oratione, sapientis hominis et recti, gravitas summa et naturalis quædam inerat auctoritas : non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, quum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur; ad senatoriam verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè : significabat enim non prudentiam solùm, sed, quod maximè rem continebat, fidem.* Brut. n. 111 et 114.

Ainsi l'on voit que, pour réussir dans les *rapports*,

il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractère et le goût, et s'en proposer les plus parfaits modèles : être très-réservé et très-sobre à faire usage du second genre, qui est l'orné et le tempéré; n'en emprunter que quelques traits et quelques agréments avec une sage circonspection, dans des occasions rares: mais s'interdire très-sévèrement le troisième style, qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au collége, en rhétorique surtout et en philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un rapport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, et d'en marquer le fort ou le faible. De même en philosophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vu avec eux quelques traités, comme de Descartes ou du P. Malbranche, à en faire l'analyse; à réduire des raisonnements, souvent fort abstraits et fort étendus, à quelque chose de précis et de net; à mettre les difficultés et les objections dans tout leur jour, et à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vu de jeunes conseillers avouer que de tous les exercices du collége c'était celui qui leur avait été le plus utile, et dont ils faisaient le plus d'usage en rapportant des procès.

ARTICLE II.

Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la Plaidoirie.

Démosthène et Cicéron, étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différents exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoirie, et de ce qui a fait leur principal mérite et établi leur réputation. Ainsi ces deux grand orateurs serviront en même temps de modèles et de guides aux jeunes gens. Je ne prétends pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais, quand ils ne feraient que les suivre de loin, ils avanceraient beaucoup.

Démosthène.

Démosthène, ayant perdu son père dès l'âge de sept ans, et étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeaient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien; outre que la faiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude. Plut. in vit. Demosth.

Leur ayant un jour entendu parler d'une cause cé-

lèbre qui devait se plaider, et qui faisait beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur, qui s'appelait Callistrate, fut écouté avec une grande attention; et ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres qui s'empressaient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet; et ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, et renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate [1], d'où sortirent tant de grands orateurs, était pour-lors, à Athènes, la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher [2], soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès-lors de son goût, il étudia sous Isée [3], dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène [4]; et

[1] « Isocrates.... cujus e ludo, tanquam ex equo trojano, innumeri principes exierunt. » (Cic. *de Orat.*, lib. 2, n. 94.)

[2] Dix mines, c'est-à-dire cinq cents livres.

= 916 francs. — L.

[3] ....Sermo
Promptus, et Isæo torrentior...
(Juven.)

[4] « Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salamine propugnatores reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. » (Quintil. lib. 12, cap. 10.)

il est aisé de reconnaître dans les écrits du disciple le style noble et sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hasarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avait une voix faible, la langue embarrassée, et une fort courte haleine; et cependant ses périodes étaient si longues, qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avait aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait la tête baissée et plein de confusion, un des plus excellents acteurs de ce temps, qui était son ami, nommé Satyrus, le rencontra; et ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'était point sans remède, et que tout n'était point si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle; ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus, les ayant répétés après lui, leur donna tout une autre grace par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthène lui-même les trou-

va tout différents. Il sentit bien ce qui lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout [1]. Il bégayait à un point qu'il ne pouvait exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait : et il avait l'haleine si courte, qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite, à haute voix, sans s'interrompre, et cela même en marchant et en montant par des endroits fort raides et fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient plus son haleine. Il fit plus [2] : il allait sur les bords de la mer, et, dans le temps que les flots étaient le plus violemment

[1] « Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantusque labor dicitur, ut primùm impedimenta naturæ diligentiâ industriâque superaret : quumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam litteram non posset dicere, perfecit meditando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deindè quum spiritus ejus esset angustior, tantum continendâ animâ in dicendo est assecutus, ut unâ continuatione verborum (id quod scripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis et remissiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum est) conjectis in os calculis, summâ voce versus multos uno spiritu pronuntiare consuescebat : neque id consistens in loco, sed inambulans atque adscensu ingrediens arduo. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 260, 261.)

[2] « Propter quæ idem ille tantus amator secreti Demosthenes, in littore, in quod se maximo cum sono fluctus illideret, meditans consuescebat concionum fremitus non expavescere. » (Quint. lib. 10, cap. 3.)

agités, il y prononçait des harangues pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'était pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistait encore du temps de Plutarque, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là qu'à la lueur d'une petite lampe il composait ces harangues admirables, dont ses envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levait extrêmement matin, et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand un ouvrier l'avait devancé [1] dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre son style plus familier.

[1] « Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere se aiebat, si quandò opificum antelucanâ victus esset industriâ. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 4, n. 44.)

Cicéron.

Cicéron apporta en naissant un excellent naturel, et rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démosthène. Son père en prit un soin particulier, et n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paraît que le célèbre Crassus, dont il parle si souvent dans ses ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ses études, et qu'il lui donna des maîtres capables d'entrer dans ses vues. Ce fut le poëte Archias qui jeta dans son esprit encore tendre les premières semences du goût pour la belle littérature [1], comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent discours qu'il fit pour la défense de son maître.

De Orat. lib. 2, n. 2.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude, que celui-ci. Il n'y avait alors que des Grecs qui enseignassent la jeunesse; et ils le faisaient dans leur langue, ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, et qui fit ses leçons en latin. Il était de Gaule. Son école devint fort célèbre [2]. On y courut de toutes parts; et ceux qui avaient le plus de goût approuvaient fort sa manière. Cicéron brûlait du desir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidaient

[1] « Quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, et pueritiæ memoriam recordari ultimam, indè usque repetens, hunc video mihi principem et ad suscipiendam et ad ingrediendam rationem horum studiorum exstitisse. » (Cic. *pro Arch.* n. 1.)

[2] « Equidem memoriâ teneo, pueris nobis primùm latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam : ad quem quum fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali meliùs ingenia posse. » (Cic. *epist. apud* Suet. *de claris Rhetoribus.*)

à son éducation, et qui réglaient ses études, ne le jugèrent pas à propos. C'est que cette manière d'enseigner, inouïe et inusitée jusque-là, parut aux magistrats une nouveauté dangereuse; et les censeurs, dont Crassus était l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon què cette coutume était contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus, dans le troisième livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avait fort blessé les personnes sensées; et il laisse entrevoir que ce n'était pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avait été condamnée, que la manière dont les maîtres s'y prenaient. En effet, cette méthode prit enfin le dessus [1], et l'on en reconnut l'utilité et les avantages, comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conservé et la lettre où Cicéron parle de Plotius, et le décret des censeurs, aussi-bien que l'arrêt du sénat.

De Orat. l. 3, n. 93-95.

Cicéron cependant faisait de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avait-il un génie tel que Platon le desire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, et qui embrassait tout. La poésie fut une de ses premières passions, et l'on dit qu'il y réussissait assez. Dès ses premières années, il se distingua parmi ceux de son âge d'une manière si marquée, que les parents de ceux qui étudiaient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisait du génie extraordinaire de cet enfant, venaient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, et s'en retournaient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fallait que ce rare mérite fût accom-

Plut. in vit. Cicer.

[1] « Paulatim et ipsa utilis honestaque apparuit: multique eam præsidii causâ et gloriæ appetiverunt. » (SUETON. ibid.)

pagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étaient les premiers à le faire valoir, et qu'ils lui rendaient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parents.

A l'âge de seize ans, qui était le temps où l'on faisait prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. C'était alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le père, ou le plus proche parent de celui que l'on destinait à la plaidoirie [1], allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs du temps et le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela s'attachait à lui d'une manière particulière, allait régulièrement l'entendre quand il plaidait, le consultait sur ses études, et ne faisait rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat, devenu le disciple des plus grands maîtres, et formé sur les plus parfaits modèles, il était bientôt en état de les imiter.

Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route [2], et qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avait à Rome de plus habiles avocats. Il donnait dès-lors chaque jour un temps considérable à la lecture et

[1] « Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro et eloquentiæ parabatur, imbutus jam domesticâ disciplinâ, refertus honestis studiis, deducebatur a patre, vel a propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse.... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus et assuefactus alienis experimentis.... solus statim et unus cuicumque causæ par erat. » (*Dial. de Orat.* n. 34.)

[2] « Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidièque et scribens, et legens, et commentans, oratoris tantùm exercitationibus contentus non eram. » (Cic. in *Bruto*, n. 305.)

à la composition : et il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'Orateur était ce qu'il avait lui-même pratiqué dans sa jeunesse; savoir, de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur style et leur génie. De Orat. lib. 1, n. 155.

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence : celle du droit lui parut une des plus nécessaires, et il y donna une singulière application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties; et il témoigne [1], en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avait alors de plus savants hommes. Brut. n. 306. Ibid. n. 306 et 309.

Cicéron ne commença à plaider qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la république l'avaient empêché de le faire plus tôt. Ses premiers essais furent des coups de maître [2], et ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens avocats. Son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, et sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, et lui attira de grands applaudissements : d'autant plus que personne n'avait osé se charger de cette affaire, à cause du cré-

[1] « Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. » (*Orat.* n. 12.)

[2] « Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta, tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocinio videretur. » (*Brut.* n. 312.)

« Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? » (*Orat.* n. 107.)

dit énorme de Chrysogonus, affranchi du dictateur Sylla, qui était alors tout-puissant dans la république.

Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé [1]. Il était d'une complexion fort délicate. Le travail du barreau, joint à sa manière d'écrire et de prononcer, fort vive et fort véhémente, fit craindre qu'il n'y succombât : et tous ses amis, aussi-bien que les médecins, le condamnaient au silence et à la retraite. C'eût été pour lui une espèce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offrait le barreau. Il crut qu'il suffirait de modérer un peu la véhémence de son style et de sa prononciation, et qu'un voyage pourrait rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Brut. n. 315. Il passa par Athènes, et s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il était pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce temps dans une ville qui était encore alors regardée comme le siége et le domicile de la plus fine littérature et de la plus solide philosophie.
Ibid. n. 315 et 316. D'Athènes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout

[1] « Erat eo tempore in nobis summa gracilitas et infirmitas corporis; procerum et tenue collum : qui habitus et quæ figura non procul abesse putatur a vitæ periculo, si accedit labor, et laterum magna contentio. Eòque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summâ vocis, et totius corporis contentione dicebam. Itaque, quum me et amici et medici hortarentur, ut causas agere desisterem, quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm a sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed quum censerem remissione et moderatione vocis, et commutato genere dicendi, me et periculum vitare posse, et temperatiùs dicere, ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. » (Cic. in *Bruto*, n. 313, 314.)

ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avait amassées, il passa à Rhodes pour y entendre le célèbre Molon. Déja fort renommé parmi les avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons et de devenir une seconde fois son disciple. Il n'eut pas lieu de s'en repentir [1]. Cet habile maître, le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son style ce qui y restait de vicieux, et vint à bout d'en retrancher cette abondance et cette superfluité excessive, qui, semblable à un fleuve qui se déborde, ne connaissait ni borne ni mesure.

Après deux années d'absence [2], Cicéron revint à Rome, non-seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avait pris un ton de voix plus doux: son style était devenu plus châtié et moins étendu; son corps même s'était fortifié. Il y trouva deux orateurs [3], qui s'y étaient fait une grande réputation, et qu'il aurait fort desiré d'égaler: savoir Cotta, et Hortensius; mais le dernier sur-tout, qui était à peu près de son âge, et dont la manière d'écrire avait plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile

[1] « Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quâdam dicendi impunitate et licentiâ reprimeret, et quasi extra ripas diffluentes coerceret. » (Ibid. n. 316.)

« M. Tullius, quum jam clarum meruisset inter patronos qui tùm erant nomen... Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi se rursùs formandum ac velut recoquendum dedit. » (QUINT. lib. 12, cap. 6.)

[2] « Ita recepi me biennio p[illegible] non modò exercitatior, sed propè [illegible]tatus. Nam et contentio nimia vocis reciderat, et quasi deferbuerat oratio, lateribusque vires et corporis mediocris habitus accesserat. » (CIC. in *Bruto*, n. 316.)

[3] « Duo tùm excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta et Hortensius... Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse; quòd et dicendi ardore eram propior, et ætate conjunctior. » (Ibid. n. 317.)

aux jeunes gens qui se destinent au barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlètes, et, poussés par une noble émulation, se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

Rien de ce qui fait les grands[1] orateurs ne manquait à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avait un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, et une manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du temps allaient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste et à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le barreau, et s'y fit un grand nom.

Mais après son consulat[2], n'ayant plus rien qui piquât son ambition, et desirant mener une vie, comme il le pensait, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avait amassés, il commença à se négliger, et il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avait toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année, apportèrent dans sa manière de plaider

[1] « Nihil isti, neque a natura, neque a doctrina defuit... Erat ingenio peracri, et studio flagranti, et doctrinâ eximiâ et memoriâ singulari. » (*De Orat.* l. 3, n. 229, 230.)

[2] « Post consulatum... summum illud suum studium remisit, quo a puero fuerat incensus : atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, et secundus annus, et tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, sed existimator doctus et intelligens posset cognoscere. Longiùs autem procedens, et in cæteris eloquentiæ partibus, tùm maximè in celeritate et continuatione verborum adhærescens, suî dissimilior videbatur fieri quotidiè. » (*Brut.* n. 320.)

quelque changement, mais presque encore impercep- tible, et dont les seuls connaisseurs pouvaient s'apercevoir : comme il arrive à des tableaux dont le vif éclat diminue et s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançait en âge; et, son feu et sa vivacité l'abandonnant, il devenait tous les jours de plus en plus méconnaissable.

Cicéron cependant[1], redoublant ses efforts, avançait à grands pas, et tâchait d'atteindre, et même, s'il se pouvait, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément et de force, qu'il introduisit dans le barreau, attirait sur lui les yeux, et le rendait l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine et délicate, en marquant ce qui manquait aux autres, et laissant par là entrevoir ce qu'on admirait en lui. Je rapporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

« Il n'y avait alors personne[2], dit-il, qui eût fait une

[1] « Nos autem non desistebamus, quum omni genere exercitationis, tum maximè stylo, nostrum illud quod erat augere, quantumcumque erat... Nam quum propter assiduitatem in causis et industriam, tum propter exquisitius et minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. » Ibid. n. 321.)

[2] « Nihil de me dicam; dicam de cæteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quàm vulgus hominum studuisse litteris, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur: nemo, qui philosophiam complexus esset, matrem omnium benè factorum benèque dictorum : nemo, qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, et ad oratoris prudentiam, maximè necessariam : nemo, qui memoriam rerum romanarum teneret, ex qua, si quandò opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret : nemo, qui breviter argutèque incluso adversario, laxaret judicum

« étude particulière des belles-lettres, sans lesquelles « il n'y a point de parfaite éloquence : personne qui « eût étudié à fond la philosophie, qui seule enseigne « en même temps à bien vivre et à bien parler : per- « sonne qui eût appris le droit civil, connaissance « absolument nécessaire à l'orateur pour le mettre en « état de bien plaider les causes particulières, et de « juger sainement des affaires : personne qui possédât « bien l'histoire romaine, ni qui sût en faire usage dans « ses plaidoyers : personne qui, après avoir pressé vive- « ment son adversaire par la force et la subtilité des « arguments, pût égayer l'esprit des juges et comme les « dérider par des railleries placées à propos : personne « qui connût l'art de tirer une affaire des circonstances « particulières de la cause à une question commune et « générale : personne qui, par de sages digressions, pût « quelquefois sortir de son sujet pour jeter de l'agré- « ment dans sa plaidoirie : personne enfin qui sût porter « les juges tantôt à la colère, tantôt à la compassion, « et leur inspirer tels sentiments qu'il lui plairait, en « quoi pourtant consiste le principal mérite de l'ora- « teur. »

Le grand succès de Cicéron [1] réveilla Hortensius de

animos, atque a severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret : nemo, qui dilatare posset, atque a propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem quæstionem universi generis orationem traduceret : nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper a causa ; nemo, qui ad iracundiam magnoperè judicem, nemo, qui ad fletum posset adducere : nemo, qui animum ejus (quod unum est oratoris maximè proprium), quòcumque res postularet, impelleret. » (*Brut.* n. 322.)

[1] « Itaque, quum jam penè evanuisset Hortensius, et ego consul factus essem, revocare se ad industriam cœpit : ne, quum pares honore essemus, aliquâ re superior viderer. Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, quum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. » (Ibid. n. 323.)

son assoupissement, sur-tout quand il le vit arrivé au consulat; craignant sans doute que celui qui l'avait égalé par les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaidèrent encore ensemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, et chacun mettant son collègue beaucoup au-dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend [1] pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse que dans un âge plus avancé. Il avait donné dans un genre d'éloquence ornée et fleurie, où régnait une heureuse richesse d'expressions, une grande beauté et délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides; une exactitude, une justesse, une élégance de composition, non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin et un art infini, et soutenus par un beau son de voix, un geste très-agréable, et une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, et enlevèrent

[1] « Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quàm senior Hortensius, causas reperiemus verissimas duas. Primùm, quòd genus erat orationis asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quàm senectuti... Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens... (Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus... vox canora et suavis: motus et gestus etiam plus artis habebat quàm erat oratori satis.) Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum : in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quàm aut necessariæ, aut interdùm utiles. Et erat oratio quum incitata et vibrans, tum etiam accurata et polita... Etsi genus illud dicendi auctoritatis habebat parùm, tamen aptum esse ætati videbatur. Et certè, quòd ingenii quædam forma lucebat... summam hominum admirationem excitabat. Sed quum jam honores, et illa senior auctoritas gravius quiddam requireret, remanebat idem, nec decebat idem. Quòdque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritasque sententiarum pristina manebat, sed ea vestitu illo orationis, quo consueverat, ornata non erat.» (Ibid. n. 325, 326, 327 et 330.)

d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avait passé, et la maturité de l'âge, demandaient quelque chose de plus grave et de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'était toujours le même orateur et le même style, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'était beaucoup ralentie, et qu'il ne se donnait plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusque-là avaient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paraissant sous un air négligé, perdirent presque tout leur éclat, et firent perdre aussi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

Réflexions sur ce qui vient d'être dit.

Le simple récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenue les plus grands orateurs de l'antiquité montre assez aux jeunes gens qui se destinent au barreau la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'état, comme cela était autrefois ordinaire à Athènes et à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent, soit pour la plaidoirie, soit pour la consultation! Y a-t-il rien de plus flatteur [1], pour un simple particulier, que de voir sa maison fréquentée par les

[1] « Quid est præclarius, quàm honoribus et reip. muneribus perfunctum senem posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille

personnes les plus qualifiées, et par les princes même, qui tous, dans leurs doutes et dans leurs besoins, viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science et à ses rares talents, et reconnaître en lui une supériorité de lumières et de prudence que toutes les richesses et toute la grandeur ne peuvent donner? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, et comme suspendu à la bouche d'un avocat, qui sait manier avec tant d'habileté la parole, commune, ce semble, à tous, qu'il charme et enlève les esprits, et s'en rend absolument le maître? Mais, indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourrait être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, et qui le met en état de défendre les biens, la vie et l'honneur de ses frères!

2. Une suite naturelle de cette première réflexion est de se bien préparer à un emploi si important, et de suivre, au moins de loin, le zèle et l'ardeur infatigable de Démosthène et de Cicéron. Je sais[1] que le fonds de

Pythius Apollo? se eum esse, *undè* sibi, si non *populi et reges*, at omnes sui cives *consilium expetant:*

Suarum rerum incerti: quos ego meâ ope ex
Incertis certos, compotesque consili
Dimitto, ut ne res temerè tractent turbidas.

Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis.» (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 166-200)

« Ullane tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines veteres et senes, et totius urbis gratiâ subnixos, in summa omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum sit se non habere?» (*Dial. de Orat.* n. 6.)

[1] « Quum ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia; non possum equidem non ingenio primas concedere: sed tamen ipsum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat... Hæc præcipuè colenda est nobis: hæc semper adhibenda: hæc nihil est quod non assequatur... Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, assiduitate, labore: complectar uno verbo, quo sæpè jam usi sumus, di-

génie est la première qualité et la plus nécessaire pour un avocat : mais je sais aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; et s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir : et ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, et déclare qu'en matière d'éloquence tout dépend du soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connaissance des lois, des différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne et nouvelle, est proprement la science de l'avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours, c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole, qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensait pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paraîtrait incroyable si lui-même ne l'attestait en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modèle des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens et les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition et dans la traduction, et faire une étude particulière de sa langue, tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur.

ligentiâ ; quâ unâ virtute omnes virtutes reliquæ continentur. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 147, 148, 150.)

5. Mais ce qui est le plus négligé est l'action, la prononciation : et cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. Cette éloquence extérieure [1], comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant et de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite [2], et met un avocat médiocre au-dessus des plus habiles. Tout le monde sait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il jugeait plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvait moins se couvrir, et qui était plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste; et il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excellait de ce côté. L'exemple de l'un et de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs avocats une certaine fleur de belles-lettres et d'érudition, qui orne néanmoins et enrichit infiniment l'esprit, et qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse et des graces qui ne se puisent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, et sur-tout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avait-il étudiés ! Orateurs, poëtes, historiens, philosophes, tout lui était connu, tout lui servait; et les derniers encore plus que

[1] « Est actio quasi corporis quædam eloquentia. Nam et infantes, actionis dignitate, eloquentiæ sæpè fructum tulerunt : et diserti, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. » (*Orat.* n. 55, 56.)

[2] « Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpè superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, quum rogaretur quid in dicendo esset primum; huic secundas, huic tertias. » (*De Orat.* l. 3, n. 213.)

les autres. Les jeunes avocats devraient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoirie, et prendre dans les premières années du temps pour amasser ce fonds si nécessaire et si précieux de connaissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du barreau est le meilleur maître pour eux, et le plus capable de les former; mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assidûment les grands orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs manières, on est attentif au jugement qu'en portent les connaisseurs, et l'on tâche ainsi de profiter également et de leurs perfections et de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au barreau et à y exercer la plaidoirie? C'est sur quoi l'on ne peut point établir de règle fixe; et le conseil que donne Quintilien sur ce sujet est tout-à-fait sage. « Il faut dit-il [1], garder un certain tempérament, et tenir un certain milieu; en sorte qu'un jeune homme n'aille pas s'exposer au grand jour avant que d'être capable de le soutenir, ni faire montre de ses études lorsqu'elles sont encore, pour ainsi dire, toutes crues : car par là il s'accoutume à mépriser le travail; l'impudence s'enracine en lui; et, ce qui est un grand mal, la confiance et la hardiesse devancent les forces. Il ne faut pas aussi, d'un autre côté, qu'il diffère son apprentissage à un

[1] « Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè distringatur immatura frons, et quidquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam indè et contemptus operis innascitur, et fundamenta jaciuntur impudentiæ, et (quod est ubique perniciosissimum) prævenit vires fiducia. Nec rursùs differendum est tyrocinium in senectutem. Nam quotidiè metus crescit, majusque fit semper quod ausuri sumus : et dum deliberamus quandò incipiendum sit, incipere jam serum est. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 6.)

« âge trop avancé : car la timidité augmente, tous les « jours ; et à mesure qu'on diffère, on sent plus de peine « à se hasarder de parler en public. Ainsi, à force de « délibérer s'il est temps de commencer, il se trouve « qu'il n'en est plus temps. »

8. Il serait fort à souhaiter que la coutume observée autrefois parmi les Romains eût lieu parmi nous, et que la maison des anciens avocats devînt comme l'école de la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur que de terminer la glorieuse carrière du barreau par une si utile et si honorable fonction ? On verra [1], dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, et le venir consulter comme un oracle sur la vraie manière de bien parler. Il les formera, comme s'il était le père de l'éloquence ; et, semblable à un vieux pilote instruit par une longue expérience, les voyant prêts à sortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir et les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE III.

Des Mœurs de l'Avocat.

J'ai cru ne devoir pas terminer ce petit traité, qui regarde l'éloquence du barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat, et des principales quali-

[1] « Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, et veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, et ut vetus gubernator, littora et portus, et quæ tempestatum signa, quid secundis flatibus, quid adversis ratis poscat, docebit. » (Idem, ibid. cap. 11.)

tés qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des Institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée et la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron et Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages, comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité; que le talent de bien parler suppose et exige celui de bien vivre; et que, pour être orateur, il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnait Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus*. Sans cela [1], dit Quintilien, l'éloquence, qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, et par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendrait pour lui un présent bien funeste; et la nature en cela, bien loin de le favoriser, l'aurait plus traité en marâtre et en ennemie qu'en mère, en lui faisant part d'un talent qui ne servirait qu'à opprimer l'innocence et à combattre la vérité, en mettant, pour ainsi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudrait bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût destitué de la parole, et même de la raison, que de les employer à un si pernicieux usage.

[1] « Si vis illa dicendi malitiam instruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus perniciosius eloquentiâ... Rerum ipsa natura, in eo quod præcipuè indulsisse homini videtur, quoque nos a cæteris animalibus separasse, non parens, sed noverca fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentiæ, hostem veritatis invenit. Mutos enim nasci, et egere omni ratione satius fuisset, quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 1.)

La plus légère attention suffit pour reconnaître combien la probité est nécessaire à un avocat. Tout son but est de persuader; et le moyen le plus sûr de le faire est que le juge soit prévenu en sa faveur [1]; qu'il le regarde comme un homme vrai et sincère, plein d'honneur et de bonne foi, à qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge, et incapable d'user de fraude et d'artifice. Il doit en plaidant apporter non-seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se sera faite ajoutera beaucoup de poids à ses raisons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. *Désintéressement.*

La question que traite Quintilien dans le dernier Lib. 12, c. 7.
livre de sa Rhétorique, si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage : mais les principes qu'il y établit sont de tous les temps.

Il commence par déclarer qu'il serait infiniment plus beau [2], et plus digne d'une si honorable profession, de ne pas vendre un tel ministère, et de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait; vu que la plupart

[1] « Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum, si vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non studium advocati videatur afferre, sed penè testis fidem. » (Ibid. lib. 4, cap. 1.)

« Sic proderit plurimùm causis, quibus ex sua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utiquè malè dicit. » (Lib. 6, c. 2.)

« Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. » (Lib. 12, cap. 1.)

[2] « Quis ignorat quin id longè sit honestissimum ac liberalibus disciplinis et illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem? quum pleraque hoc ipso possint videri vilia, quòd pretium habent. » (Ibid. cap. 7.)

des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

Il avoue ensuite que, si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant [1], il lui est permis, selon les lois de tous les sages, de souffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque sa reconnaissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, et de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, et qui certainement en seraient très-indignes s'ils ne savaient les reconnaître : outre que le temps qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moyen de songer aux siennes, il est non-seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

Mais il veut, même dans ce cas [2], que l'avocat garde de grandes mesures, et qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, et jusqu'à quel temps il recevra. Par où il paraît insinuer que par rapport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain temps, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme

[1] « At si res familiaris ampliùs aliquid ad usus necessarios exiget, secundùm omnes sapientium leges patietur sibi gratiam referri.... Neque enim video quæ justior acquirendi ratio, quàm ex honestissimo labore, et ab iis de quibus optimè meruerint, quique, si nihil invicem præstent, indigni fuerint defensione. Quod quidem non justum modò, sed necessarium etiam est, quum hæc ipsa opera, tempusque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 7.)

[2] « Sed tùm quoque tenendus est modus : ac plurimùm refert et a quo accipiat, et quantùm, et quousquè... Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc quæstum sine crimine sordium fecerit. » (Ibid.)

dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'avocat doit cesser de rien recevoir.

Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement et comme un salaire [1], mais comme une marque d'amitié et de reconnaissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux qu'ils ne font pour lui : et il en usera ainsi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties [2], et de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent, c'est, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corsaire que d'un orateur, et dont ceux même qui ne se piqueront que médiocrement de vertu seront fort éloignés.

Loin donc du barreau et d'une si glorieuse profession, insinue-t-il ailleurs, ces ames basses et mercenaires, qui, faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain sordide. Les préceptes que je donne sur cet art ne sont point, dit-il, pour quiconque serait capable de compter combien son travail et ses études lui pourront rapporter.

Si un païen pense et parle ainsi, combien plus, selon

[1] « Nihil ergo acquirere volet orator ultrà quàm satis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, sed mutuâ benevolentiâ utetur, quum sciat se tantò plus præstitisse : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire. » (Ibid.)

[2] « Paciscendi quidem ille piraticus mos, et imponentium periculis pretia, procul abominanda negotiatio, etiam a mediocriter improbis aberit. » (Ibid.)

« Neque enim nobis operis amor est : nec, quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipsa, sed ad vilem usum et sordidum lucrum accingimur... Ne velim quidem lectorem dari mihi, quid studia referant computaturum. » (Idem, lib. I, cap. II.)

les principes du christianisme, un avocat doit-il apporter à cette profession des vues pures, nobles, désintéressées! Aussi est-ce là l'esprit qui règne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires; ce qui va si loin, qu'ils désavoueraient pour confrère celui qui aurait formé quelque demande en justice, ou qui retiendrait seulement les pièces de sa partie pour l'engager à reconnaître les secours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux avocats de se conserver dans la possession de ce noble désintéressement, qui fait la gloire de leur profession. C'est à ceux qui tiennent le premier rang dans le barreau d'en donner l'exemple aux autres; et il leur sera facile de le faire, tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste et conforme à leur état, sans se laisser entraîner au torrent du luxe, qui corrompt et pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le Choix des Causes.*

Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien [1], il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice et à la vérité. Le crime, de quelque éclat et de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle, mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

[1] « Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem... Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ suæ salutarem, non etiam piratis patefaciet, duceturque in advocationem maximè causa. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 7.)

Il faut donc, avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il fasse celle de juge [1] : qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pèse et examine, avec soin et sans prévention, les raisons de ses parties, et où il prononce sévèrement contre elles s'il est besoin.

Si même [2], dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir, par une discussion plus exacte des pièces, que la cause dont il s'était chargé, la croyant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus long-temps par de vaines espérances, et lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendrait très-funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse et Modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie, que cette vertu est nécessaire. Il y a, sur cette matière, des règles d'honnêteté et de bienséance que tout orateur, et même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y aurait de l'inhumanité d'insulter [3], à des personnes tombées dans

[1] « Sic causam perscrutatus, propositis ante oculos omnibus quæ prosint noceantve, personam deindè induat judicis, fingatque apud se agi causam. » (Ibid. cap. 8.)

[2] « Neque verò pudor obstet quominùs susceptam, quum melior videretur, litem, cognitâ inter disceptandum iniquitate, dimittat, quum priùs litigatori dixerit verum. Nam et in hoc maximum, si æqui judices sumus, beneficium est, ut non fallamus vanâ spe litigantem. Neque est dignus operâ patroni, qui non utitur consilio. » (Ibid. cap. 7.)

[3] « Adversùs miseros inhumanus est jocus. » (Ibid.)

la disgrace, que leur état même rend dignes de compassion, et qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles. Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocents et ne blessent personne [1], et se bien garder de cette manie d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots [2], et la sagesse des ménagements qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout temps et sans sujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à sa cause, et jamais simplement pour faire rire [3]; satisfaction bien frivole, et fruit de l'esprit bien peu estimable.

Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine et délicate [4], d'autant plus vive qu'elle est plus courte, et qu'elle est comme un trait qui part sur-le-champ, et qui perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries, qui ne sont point étu-

[1] « Lædere * nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potiùs amicum quàm dictum perdere. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 4.)

* Je crois qu'il faut lire ainsi, au lieu de *ludere*, qui est dans toutes les éditions.

[2] « Temporis ratio, et ipsius dicacitatis moderatio, et temperantia, et raritas dictorum, distinguet oratorem a scurra : et quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid; illi totum diem, et sine causa. » (CIC. *de Orat.* lib. 2, n. 247.)

[3] « Risum quæsivit : qui est, meâ sententiâ, vel tenuissimus ingenii fructus. » (Ibid.)

[4] « Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, et inclusa breviter urbanitate. » (QUINT. lib. 6, cap. 4.)

« Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari posse videatur. » (CIC. *de Orat.* lib. 2, n. 219.)

« Omnia probabiliora sunt, quæ lacessiti dicimus, quàm quæ priores. Nam et ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, et humanitatis est responsio. Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. » (Ibid. n. 230.)

« Quæsita, nec ex tempore ficta, sed domo allata, plerumquè sunt frigida. » (Idem, *Orat.* n. 89.)

diées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, et qui souvent par cette raison paraissent froides et puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, et qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. *Pourquoi aboyez-vous*[1]? dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom et au grand bruit qu'il faisait en plaidant. *C'est que je vois un voleur*, répondit Catulus.

Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence et de célérité d'esprit[2], s'il est permis de s'exprimer ainsi; car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, et il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse et de modération; car à quel point faut-il être maître de soi[3] pour supprimer, dans le feu même de l'action et de la dispute, un bon mot qui se présente sur-le-champ, qui pourrait nous faire honneur, mais qui blesserait des personnes qu'on doit ménager! Le moyen d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, et de s'accoutumer, dans l'usage ordinaire de la vie, et dans les conversations, à retenir et modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures et offensantes, à combien plus forte raison les

[1] « Catulus, dicenti Philippo, *Quid latras? Furem*, inquit, *video*. » (Id. *de Orat.* lib. 2, n. 220.)

[2] « Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præsenti et acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, et propè sub conatu adversarii manus erigenda. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 5.)

[3] « Hominibus facetis et dicacibus difficillimum est habere hominum rationem et temporum, et ea quæ occurrant, quum salsissimè dici possint, tenere. » (CIC. *de Orat.* l. 2, n. 221.)

injures grossières doivent-elles lui être interdites! C'est un plaisir inhumain [1], indigne d'un honnête homme, et qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à se venger, bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, et ne sont point contents de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur et de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colère et le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent et emporté, et par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui?

5. *Sage Émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter et à entretenir une vive et sage émulation, que le barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté et force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connaissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlètes, sous les yeux de savants et judicieux magistrats, et au milieu d'un concours extraordinaire

[1] « Turpis voluptas, et inhumana, et nulli audientium bono grata : a litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defensionem... Hoc quidem quis hominum liberi modò sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius arbitrium?... Orator a viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris. » (QUINTIL. lib. 12, cap. 9.)

de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, et encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes ses formes : grave et sérieuse dans l'un, enjouée et plus gaie dans l'autre; quelquefois sans préparatif et avec un air négligé, d'autres fois avec toute sa parure et ses ornements; étendue, ou serrée; pleine de douceur, ou de force; sublime et majestueuse, ou plus simple et plus familière, selon la diversité des causes. Là nul mot n'est perdu; nulle beauté, nul défaut n'échappe à des auditeurs attentifs et intelligents : et pendant que d'un côté les juges, la balance à la main, en présence et au nom de la justice souveraine, décident du sort des particuliers; d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inaccessible à la faveur, décide du mérite et de la réputation des avocats, et porte de leurs plaidoyers un jugement qui est sans appel.

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du barreau, que lorsque au milieu de tous ces exercices, si capables de piquer l'amour-propre, il règne dans le corps des avocats un esprit d'équité et de modération, qui rend à chacun la justice qui lui est due, et qui en bannit toute envie et toute jalousie : lorsque les anciens avocats, près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essaim de jeunes orateurs qui vont succéder à leurs travaux, et soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère et à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser; lorsque ceux-ci, de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entre eux et les anciens, et les respectent sincèrement comme

leurs pères et leurs maîtres : enfin lorsque entre les jeunes règne cette émulation qui était entre Hortensius et Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. J'étais bien éloigné [1], dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimais et l'estimais comme le témoin et le compagnon de ma gloire. Je sentais quel avantage c'était pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, et quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, et en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisait que chacun mettait son ami au-dessus de lui-même.

Le barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non-seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes et sans expérience, et par conséquent ils doivent peu juger, peu décider, mais écouter et consulter beaucoup. Quelque esprit et quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paraissant cacher leur mérite, ne servira

[1] « Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs et consortem gloriosi laboris amiseram.... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omninò adversarium non habere ? quum præsertim non modò nunquam sit, aut illius a me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus et communicando, et monendo, et favendo. » (*Brut.* n. 2, 3.)

« Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, quum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. » (Ibid. n. 323.)

qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire et la réputation d'autrui sont un tourment, au lieu qu'elles devraient être le lien de l'amitié et de l'union[1]; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, et le plus ennemi de la société.

CHAPITRE II.

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

Saint Augustin, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la Doctrine Chrétienne*, et dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien : ce qu'il dit, et comment il le dit : le fond des choses mêmes, et la manière de les traiter; ce qu'il appelle *sapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Je commencerai par la dernière de ces deux parties, et finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

Saint Augustin, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils con-

[1] « Æqualitas vestra, et artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantùm abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. » (*Brut.* n. 156.)

De Doct. ch. l. 4, n. 27. sistent à instruire, à plaire, à toucher. *Dixit quidam eloquens, et verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Il répète la même chose en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté,
N. 30. *intelligenter, libenter, obedienter;* c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, et qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins : que la vérité soit connue; que la vérité soit écoutée avec plaisir;
N. 61. que la vérité nous touche : *ut veritas pateat; ut veritas placeat; ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, et je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Instruire, et pour cela parler avec Clarté.

Comme le prédicateur parle pour instruire, et qu'il est redevable à tous, aux ignorants et aux pauvres, autant et peut-être encore plus qu'aux savants et aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, et dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue : l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs [1], que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui

[1] « Tunc demùm ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. » (QUINTIL. in *Procem.* lib. 8.) « Otiosum (*ou* vitiosum) sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio non intelligit. » (Id. l. 8, c. 2.)

a besoin d'interprète est un très-mauvais discours. La souveraine perfection du style [1] d'un prédicateur serait que, plein de graces pour les savants, plein de clarté pour les ignorants, il plût également aux uns et aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, saint Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second [2], et qu'on néglige l'ornement et quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre, parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit et sans art, comme il le remarque après Cicéron [3], et qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas et rampant, mais seulement plus clair et plus intelligible.

Saint Augustin avait d'abord écrit contre les manichéens, d'un style plus orné et plus sublime, qui faisait que ceux qui avaient peu de science n'entendaient pas ses écrits, ou ne les entendaient qu'avec beaucoup de difficulté. On lui représenta [4] que, s'il voulait que ses

[1] « Ita et sermo doctis probabilis, et planus imperitis erit. » (Ibid.)

[2] « Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquandò negligit verba cultiora, nec curat quid benè sonet, sed quid benè indicet atque intimet quod ostendere intendit. Undè ait quidam, quum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quamdam diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. » (S. August. *de Doctr. Christ.* l. 4, n. 24.)

« Melius est reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. » (Idem, *in Psalm.* 138.)

[3] « Indicat non ingratam negligentiam de re hominis magis, quàm de verbis, laborantis... Quædam etiam negligentia est diligens. » (Cic. *Orat.* n. 77 et 78.)

[4] « Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum et simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. » (*De Gen. contra Manich.* l. 1, c. 1.)

ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devait demeurer dans le style simple et ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même temps aux savants et aux ignorants. Le saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, et il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, et dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, et que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur, saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux et dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non [1], et qu'il répète la même chose en lui donnant différents tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre; avantage que ne peuvent avoir ceux qui, servilement attachés à leur mémoire, apprennent leurs sermons mot à mot, et les récitent comme une leçon.

Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours [2], c'est de vouloir toujours s'expliquer avec briéveté. Il

1 « Ubi omnes tacent ut audiatur unus, et in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet autem motu suo significare utrùm intellexerit cognoscendi avida multitudo : quod donec significet, versandum est quod agitur multimodâ varietate dicendi : quod in potestate non habent, qui præparata et ad verbum memoriter retenta pronuntiant. » (S. August. *de Doctr. Christ.* l. 4, n. 25.)

2 « Cavenda, quæ nimiùm corripientes omnia sequitur, obscuritas; satiusque est aliquid (orationi) superesse, quàm deesse.... Vitanda illa sallustiana (quamquam in ipso virtutis locum obtinet) brevitas, et abruptum sermonis genus, quod otiosum fortassè lectorem minùs fallit, audientem transvolat, nec dum repetatur exspectat. » (Quintil. lib. 4, cap. 2.)

vaut mieux pécher par trop d'étendue que par trop peu. Un style qui serait par-tout vif et concis, tel, par exemple, que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui, n'étant pas faits pour être prononcés, laissent au lecteur le loisir et la liberté de revenir sur ses pas; mais non à une prédication qui, par sa rapidité, échapperait à l'auditeur le plus attentif. Il ne faut pas [1] même supposer qu'il le soit toujours; et la clarté du discours doit être telle, qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions et presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre ce que nous disons, mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

La nécessité du principe que je viens d'établir paraît dans toute son évidence par rapport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, et souvent plus utile que les discours les plus travaillés et les plus brillants. On convient qu'un catéchiste, qui apprend aux enfants les premiers éléments de la religion, ne peut parler trop clairement.

[1] « Idipsum in consilio est habendum, non semper tam esse acrem (auditoris) intentionem, ut obscuritatem apud se ipse discutiat, et tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ suæ lumen; sed multis eum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiamsi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere possit, sed ne omninò possit non intelligere, curandum. » (Idem, lib. 8, cap. 2.)

Aucune pensée, aucune expression, qui soit au-dessus de leur portée, ne lui doit échapper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur faiblesse. Il faut leur dire peu de choses; le dire en termes clairs, et le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les syllabes; leur donner des définitions nettes et courtes, et toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, et par des comparaisons familières; leur parler peu, et les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du catéchiste, et des moins pratiqués; et sur-tout se souvenir [1], comme le dit si bien Quintilien, qu'il en est de l'esprit des enfants comme d'un vase dont l'entrée est étroite, où rien n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance et précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le catéchiste passera peu-à-peu et par degrés à quelque chose de plus fort et de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfants : mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur faiblesse, et de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importants qui soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez

[1] « Magistri hoc opus est, quum adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discentium, sed temperare vires suas, et ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur : sic animi puerorum quantùm accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parùm aptos ad percipiendum animos non subibunt. » (QUINTIL. lib. I, cap. 3.)

estimé ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite; et comme on en connaît peu la difficulté et l'importance, on néglige assez souvent les moyens qui pourraient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi doit lire avec grande attention l'admirable traité de saint Augustin sur la méthode d'instruire les catéchumènes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière, ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce serait une chose fort utile que dans les différents catéchismes qui se font dans une paroisse il y eût un plan général et commun, qui servît de fondement à toutes les instructions, et qui en réglât la matière et l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfants seraient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la première serait des enfants qui commencent; la seconde, de ceux qui ont déja reçu quelque instruction; la troisième enfin, des plus forts, que l'on prépare à la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliquerait la religion aux enfants suivant le plan dont je parle, quel qu'il fût (car il est bien juste de le laisser au choix et à la prudence de celui qui est à la tête des catéchistes), en y joignant toujours le catéchisme du diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement, et en général, parce que ce sont des enfants. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les com-

mencements, et l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que saint Augustin donne dans son traité. Dans la seconde et la troisième classe on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle, qui enchérit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissements et des vérités plus fortes. Ne serait-ce pas là un moyen d'apprendre la religion à fond? J'ai vu des enfants, même parmi les pauvres, répondre sur des matières très-difficiles avec une netteté merveilleuse: ce qui ne pouvait venir que de l'ordre et de la méthode que le maître avait employés en les enseignant, et ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers éléments de la religion à des enfants, qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas fallu qu'on ait eu la même patience à notre égard quand il s'est agi de nous faire connaître les lettres, épeler les syllabes, joindre les mots, et quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme? Est-ce une chose bien agréable pour un père [1], dit saint Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils pour lui apprendre à parler? cependant il en fait sa

[1] « Num delectat, nisi amor invitet, decurtata et mutilata verba immurmurare? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant : et suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quàm ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos confractâ voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus. » (*De Catechis. rudib.* cap. x et xii.)

joie. Une mère ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa faiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, et qui, entendant leurs faibles cris, les appelle d'une voix entrecoupée pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enlève impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mère. La charité de Jésus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin : et ce n'est qu'à son imitation que saint Paul *se rendait faible avec les faibles, pour gagner les faibles*, et qu'il avait pour tous les fidèles *la douceur et la tendresse d'une nourrice et d'une mère.* Matth. 23-37. 1 Cor. 9, 22. 1 Thess. 2, 7.

Voilà [1], dit saint Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui et de dégoût; qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse et à la faiblesse des enfants, et à leur répéter sans cesse des choses fort communes et cent fois rebattues. Il arrive souvent, continue le même Père, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; et la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paraîtraient infiniment ennuyeuses, et leur rend pour nous toute la

[1] « Si usitata et parvulis congruentia sæpè repetere fastidimus... si ad infirmitatem discentium piget descendere.... cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo... *qui, quum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.* » (Ibid. c. x.)

grace de la nouveauté. Pourquoi la charité [1] ne feraitelle pas en nous ce qu'y fait l'amitié, sur-tout quand il s'agit de montrer et de faire connaître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connaissances et de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a rapport à l'éloquence de la chaire. Il est temps de passer au second devoir des prédicateurs.

SECOND DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, et pour cela parler d'une manière ornée et polie.

Saint Augustin recommande au prédicateur de s'attacher avant tout et sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornements du discours, qu'elle seule a droit d'employer. Il veut [2] qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, et non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il sait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, et que pour remuer l'un il faut plaire à l'autre. C'est une excellente qualité [3], selon lui, de n'aimer et

[1] « Quantò ergo magis delectari nos oportet, quum ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter quem discenda sunt, quæcumque discenda sunt! » (*De Catechis. rud.* c. XII,)

[2] « Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. » (*De Doctr. Christ.* lib. 4, n. 61.)

[3] « Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. » (Ibid. n. 26.)

de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, et non les mots : mais il avoue en même temps que cette qualité est fort rare; que si la vérité est montrée nuement et simplement, elle touche peu de personnes; qu'il en est de la parole comme de la nourriture[1], qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir; et que, par rapport à l'une et à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, et donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Pères ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs et l'érudition profane. Saint Augustin dit que toutes les vérités qui se De Doct. ch. l. 2, n. 20.
trouvent dans les auteurs païens nous appartiennent, et que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. Il veut qu'à l'exemple des Israélites[2], qui, par l'ordre de Dieu même, dépouillèrent l'Égypte de son or et de ses plus précieux vêtements sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs païens leur profane langage et leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur : et que nous

[1] « Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. » (Ibid.)

[2] « Sic doctrinæ omnes gentilium, non solùm simulata et superstitiosa figmenta... quæ unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores, et quædam morum præcepta utilissima continent... quæ tanquam aurum et argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandi Evangelii. Vestem quoque illorum... accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum. » (Ib. lib. 2, n. 60.)

leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui sont comme de l'or et de l'argent, et les graces du discours, qui sont comme les vêtements des pensées, pour faire servir les unes et les autres à la prédication de l'Évangile. Il cite un grand nombre de Pères qui en ont fait cet usage [1], à l'exemple de Moïse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Égyptiens.

Saint Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue, dans une belle lettre où il se défend contre les reproches de ses adversaires [2], qui lui voulaient faire un crime de ce qu'il employait dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Écriture où l'on cite des auteurs païens, il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés il avait nommé saint Paul, qui cite plusieurs endroits des poëtes grecs. « C'est [3], dit-il, qu'il avait ap-« pris du véritable David à arracher d'entre les mains « des ennemis leurs armes pour les combattre, et à « couper la tête du superbe Goliath de sa propre « épée. »

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources mêmes, c'est-à-dire dans

[1] « Nonne aspicimus quanto auro et argento et veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor suavissimus, et martyr beatissimus ? » (*De Doct. Christ.* lib. 2, n. 61.)

« Vir eloquentiâ pollens et martyrio. » (S. Hieron.)

[2] « Quæris cur in opusculis nostris secularium litterarum interdùm ponamus exempla, et candorem ecclesiæ ethnicorum sordibus polluamus. » (S. Hieron. *Epist. ad Magnum.*)

[3] « Didicerat a vero David extorquere de manibus hostium gladium, et Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. » (Ibid.)

les auteurs grecs et latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. L'orateur sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornements du discours [1], non pour plaire simplement à l'auditeur, et encore moins pour se faire de la réputation, motifs que la rhétorique païenne même a jugés indignes de son orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable ; et pour les engager par cette espèce d'appât innocent à en goûter plus volontiers la sainte douceur, et à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de saint Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. Ce grand évêque prêchait à son peuple la divine parole avec tant de graces et de charmes [2], que tous les auditeurs, comme par une sainte ivresse, étaient ravis et enlevés hors d'eux-mêmes. Augustin ne cherchait dans ses prédications que les agréments du discours [3], et non la solidité des choses : mais il n'était pas en son pou-

[1] « Illud, quod agitur genere temperato, id est, ut eloquentia ipsa delectet, non est propter se ipsum usurpandum, sed ut rebus quæ utiliter honestèque dicuntur... aliquantò promptiùs et delectatione ipsâ elocutionis accedat, vel tenaciùs adhærescat assensus... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, sed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodò delectatur auditor : sed hoc potiùs agentes, ut etiam ipso ad bonum, quod persuadere volumus, adjuvetur. » (S. Aug. *de Doctr. Christ.* lib. 4, n. 55.)

[2] « Veni ad Ambrosium episcopum... cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui... et sobriam vini ebrietatem populo tuo. » (*Confess.* lib. 5, cap. 13.)

[3] « Quum non satagerem discere quæ dicebat, sed tantùm quemadmodùm dicebat audire... veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm disertè diceret, pariter intrabat et quàm verè diceret. » (Ibid. cap. 14.)

voir de faire cette séparation. Il croyait n'ouvrir son esprit et son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entrait en même temps, et elle s'en rendit bientôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons que le peuple, ravi en admiration, se récriait et applaudissait. Il était bien éloigné de rechercher et d'aimer ces applaudissements : son humilité sincère et profonde en était véritablement affligée, et lui faisait craindre la contagion secrète et subtile de cette vapeur empoisonnée. Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations [1], sinon de ce que la verité, mise ainsi en évidence, et placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme et enlève les esprits?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la préface que M. Dubois, son ami, avait mise à la tête de sa traduction des sermons de saint Augustin, où il prétendait montrer que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs était contraire à celle de ce saint docteur, en ce qu'on y faisait trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croyait ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette préface avait ébloui beaucoup de personnes, et avait reçu de grands applaudissements. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle était presque tout

[1] « Undè autem crebrò et multùm acclamatur ita dicentibus, nisi quia veritas sic demonstrata, sic defensa, sic invicta delectat? » (*De Doctr. Christ.* lib. 4, n. 56.)

entière fondée sur de faux principes et sur de faux raisonnements. Il est utile et agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide et appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de saint Augustin, que l'orateur chrétien peut et doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes, et demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un est de trop rechercher les ornements et les graces du discours, et l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un et de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les Ornements du discours.

C'est une disposition bien condamnable dans un orateur chrétien que de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire; de plus s'occuper des mots que des choses; de trop compter sur son travail et sur sa préparation; d'énerver la force des vérités qu'il annonce, par une affectation puérile de pensées brillantes; enfin de frelater et de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornements.

Saint Jérôme [1], dont le goût pour l'éloquence et

[1] « Nolo te declamatorem esse et rabulam, garrulumque sine ratione... « Verba volvere, et celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere, indoctorum ho-

pour les graces du discours est connu, ne pouvait souffrir que l'orateur chrétien, négligeant de s'instruire lui-même et d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement, comme un déclamateur, du soin de plaire; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissements. Saint Ambroise pensait comme lui, et voulait qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affaiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum, quia solent enervare sententias.*

Comment. l. 8.

Dieu nous marque dans Ézéchiel combien il détestait la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone, qui [1], au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisait de sa part, et d'en être utilement effrayés, allaient l'entendre uniquement pour le plaisir comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au prophète même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flatter l'oreille de ses auditeurs par une douce harmonie et un vain son de paroles! C'est la peinture naïve de ces sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un païen se plaignait de ce que de son temps ces sortes de délices et d'aménités du style, qui doivent être réservées pour des matières moins graves et moins sérieuses, avaient fait une espèce de violence au bon sens et à la

minum est. » (S. Hieron. *Epist. ad Nepot.*)

[1] « Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt. » (Ezech. 33, 32.)

droite raison, et s'étaient emparées comme par force des causes même où il s'agissait des biens et de la vie des hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* Quintil. l. 4, cap. 2.

Combien plus ce même abus serait-il condamnable dans des discours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même temps et les plus effrayantes! où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement et d'abattre le pécheur en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jésus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si long-temps profané, la colère d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, et l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir! Au milieu de si grandes vérités [1], un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire une vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures? Que deviennent cependant cette douleur et cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, et qui devraient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? N'aurait-on pas lieu de s'indigner s'il se mettait en peine de montrer de l'esprit, et s'il avait le loisir de songer à faire le beau parleur dans un temps où il ne faut que tonner, foudroyer, et em-

[1] « An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quàm lætissimis locis sententiisque dicentem?... Quò fugerit interim dolor ille? Ubi lacrymæ substiterint? Undè se in medium tam secura observatio artium miserit? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, et idem tristitiæ vultus servabitur?... Commoveatur ne quisquam ejus fortunâ quem tumidum ac suî jactantem, et ambitiosum institorem eloquentiæ in ancipiti sorte videat? Non imò oderit reum verba aucupantem, et anxium de fama ingenii, et cui esse diserto vacet? » (Quintil. lib. 11, cap. 1.)

ployer les mouvements les plus vifs et les plus animés ?

SECOND DÉFAUT.

Trop négliger les Ornements du discours.

Il y a un autre défaut en matière de prédication beaucoup plus commun que le premier, et qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur-le-champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; et, par cette négligence affectée, d'inspirer à ses auditeurs du dégoût et du mépris pour la parole de Dieu, qui est digne par elle-même de s'attirer l'estime et le respect des hommes, et qui devrait faire leur plus solide gloire et leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader, pour les porter à la vertu et les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, et ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons et des mauvais prédicateurs. Les uns,
DeDoct. chr. l. 4, n. 7. comme dit saint Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement, *obtusè*, *deformiter*, *frigidè* : les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement, *acutè*, *ornatè*, *vehementer*.

Le salut de la plupart des chrétiens, aussi-bien que

la foi, est attaché à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet ; et la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non-seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers : *Volumus non solùm intelligenter, verùm etiam* N 56.
libenter audiri. Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'est attiré et gagné par l'amorce du plaisir ? *Quis* N. 58.
tenetur ut audiat, si non delectatur ?.... Quis eum N. 56.
(oratorem) velit audire, nisi auditorem nonnullâ etiam suavitate detineat ? Cet ornement n'exclut point la simplicité du discours ; car il ne faut pas une simplicité rude et grossière, qui rebute et fatigue : *Nolu-* Ibid.
mus fastidiri etiam quod submissè dicimus. Il y a un milieu entre un style recherché, fleuri, brillant, et un style bas, rampant, négligé : et ce milieu est l'éloquence qui convient à un pasteur. *Illa quoque elo-* N. 57.
quentia generis temperati apud eloquentem ecclesiasticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.

Les fidèles seraient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistaient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense ; et si les prônes se faisaient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vide, ou très-peu rempli, et d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuyeuse, et souvent trop longue, qui rebute et écarte les auditeurs ! Ils manquent par là à

la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, et qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, et ne la font plus regarder qu'avec mépris et dégoût. Ils déshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place[1], et dont ils sont les ambassadeurs; et ne font point d'attention qu'un envoyé d'un prince, qui en userait ainsi, serait regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

Périclès. Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec qui ne parlait jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, et qu'il n'eût prié les dieux, avant que de sortir de sa maison, de ne pas permettre qu'il lui échappât une seule parole qui fût indigne de son auditoire : et de celle de l'orateur romain, qui, tout habile qu'il était, déclare[2] qu'il ne plaidait jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserais marquer clairement de quels termes se sert Quintilien[3] pour condamner la négligence d'un avocat qui manquerait à ce devoir essentiel à sa profession, et qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Je sais que l'accablement des affaires, presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs, leur laisse quelquefois peu de temps pour pré-

[1] Pro Christo legatione fungimur.

[2] « Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus et meditatus accedo. » (Cic. *de Leg.* lib. 1, n. 12.)

[3] « Afferret ad dicendum curæ semper quantùm plurimum poterit. Neque enim solùm negligentis, sed et mali, et in suscepta causa perfidi ac proditoris est, pejùs agere quàm possit. » (Quintil. lib. 12, cap. 9.)

parer leurs discours; mais il ne s'agit pas ici de pièces d'éloquence travaillées et polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, et par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fonds d'esprit a de l'étude et de la lecture, et qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles, ne manque jamais de réussir et d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides et touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Écriture, et qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Un telle préparation n'emporte pas beaucoup de temps, et elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paraisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, et celui d'administrer les sacrements? Cependant d'un côté nous voyons que les apôtres, assemblés en corps Act. 6, 2.
pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avait fait naître parmi les fidèles, se croyaient obligés de renoncer à ce ministère, quelque saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étaient chargés spécialement et préférablement à tout le reste : et de l'autre, saint Paul, si instruit des devoirs de l'apostolat, et si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jésus-Christ ne l'a* 1 Cor. 1, 17.
point envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile. Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des apôtres, des évêques, et de tous les pasteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité

inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier et ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte et l'exemple que nous ont donnés tous les grands saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes et éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands siéges de l'Église, et fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Orat. 15. Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles et pour les vaines délicatesses du discours, qui ne servent qu'à flatter l'oreille, était bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvait avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un

Orat. 3. endroit. « Je ne me suis réservé, dit-il, que l'éloquence [1], « et je ne me repens point des peines et des fatigues « que j'ai souffertes sur mer et sur terre pour l'acquérir. « Je souhaiterais pour mes amis et pour moi que nous

Orat. 12. « en possédassions toute la force... C'est de tous mes « biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, « je le consacre à mon Dieu. La voix de son commande-« ment, et le mouvement de son esprit, m'ont fait « abandonner toutes les autres choses, pour faire avec « la pierre précieuse de l'Évangile un échange de tout « ce que je possédais. Je suis donc ainsi devenu, ou, « pour mieux dire, je desire ardemment de devenir « cet heureux marchand qui avec des choses viles et « périssables en achète d'excellentes et d'éternelles. « Mais, comme ministre de la parole, je m'attache « uniquement à l'art de parler. J'en fais mon partage,

Orat. 27. « et je ne l'abandonnerai jamais... » Dans un autre en-

[1] Saint Grégoire de Nazianze avait fait plusieurs voyages pour aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres.

droit, il remercie son peuple de ce que, par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux et pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandait contre son éloquence, qu'il avait acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avait ennoblie par la lecture des livres sacrés, et par le bois vivifiant de la croix, qui lui avait ôté tout ce qu'elle avait eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'était pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui voulaient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvraient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires, et qui prétendaient en cela imiter les apôtres, sans considérer que les miracles et les prodiges leur tenaient lieu d'éloquence.

Saint Ambroise, dans l'endroit même [1] où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids et de gravité, ajoute que, comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avait enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que saint Augustin, et plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne dérobait rien du temps qu'il lui fallait pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidèles. Il paraît que dans les commencements ses sermons étaient écrits mot à mot, et appris par cœur, parce qu'il avait alors plus de temps, et plus de besoin d'user de cette précaution. Epist. 73.

[1] « Oratio sit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis et ponderis, non affectatâ elegantiâ, sed non intermissâ gratiâ. » (*Offic.* lib. 1, cap. 22.)

Dans la suite, il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Écriture qu'il avait dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenaient, et de trouver les passages nécessaires pour les appuyer et les éclaircir : et cette recherche ne laissait pas de lui coûter beaucoup, aussi-bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le psaume 103 : *Magno labore quæsita et inventa sunt, magno labore nuntiata et disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis, et benedicat anima nostra Dominum.* L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter est un garant bien sûr du talent qu'il avait pour la parole, et du soin qu'il y donnait.

J'ai réservé exprès saint Chrysostôme pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Pères qui ont le plus insisté sur la matière que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce, qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre, il établit, comme un principe incontestable, que la principale partie du devoir des évêques, et par conséquent de tous les pasteurs, consiste dans l'instruction qui se donne par la parole, parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, et de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, et dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, et qui se trouve sans défense; ou à un vaisseau battu de la tempête, et qui est sans pilote. La parole, dans la bouche du pasteur, est comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être

maniée avec art et avec adresse : c'est-à-dire, pour parler plus clairement, qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications et aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, et qu'il doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent [1], puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des ames qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi saint Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent? et pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il est ignorant, et peu instruit pour la parole* [2]; et cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisaient tant de cas de l'éloquence?

Cette parole, dit saint Chrysostôme, dont on n'a point pénétré le sens ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, et a servi de prétexte et de voile à leur paresse. Si saint Paul était ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracles? Comment a-t-il terrassé les Grecs? et pourquoi se retira-t-il à Tarse? ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole, que, ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir? De quoi se servit-il pour combattre et pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçaient d'embrasser les cérémonies des Juifs? Ce sénateur de l'Aréopage, qui demeurait dans la ville du monde la plus superstitieuse et la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir ouï seulement un de ses discours?... Que fit cet apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Éphèse, et à Rome même? Ne passa-t-il pas

[1] Χρὴ τὸν ἱερέα πάντα ποιεῖν ὑπὲρ τοῦ ταύτην κτήσασθαι τὴν ἰσχύν.

[2] « Imperitus sermone. » (2 *Cor.* 11, 6.)

les jours et les nuits à expliquer les Écritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les épicuriens et les stoïciens?... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeler ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, et dans ses disputes, et dans ses sermons; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence?

Il se peut faire que des pasteurs pleins de zèle, de charité, et très-propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole et ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valère, évêque d'Hippone, qui, pour suppléer au peu d'usage qu'il avait de la langue latine, fit prêcher saint Augustin en sa place et en sa présence, devient pour eux une règle, et les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmerait point cette pratique, lui qui croit qu'un pasteur [1], incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, et, après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en était l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

M. l'abbé Lambert.

[1] « Sunt quidam, qui benè pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant : si eam personam gerunt, non improbè faciunt. » (*De Doctr. Christ.* lib. 4, n. 62.)

TROISIÈME DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher et émouvoir par la Force du discours ceux à qui il parle.

Quoiqu'on doive fort estimer un discours qui joint à une grande clarté, de la grace et de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands et les merveilleux effets de l'éloquence n'est ni le genre simple et médiocre, ni le genre orné et fleuri, mais le sublime et le pathétique. Par les deux premiers l'orateur vient à bout d'instruire et de plaire; et il peut se contenter de ces deux effets quand il ne s'agit que de vérités spéculatives, qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, et qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que servirait en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, et qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'allait jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maximes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troisième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire et à plaire que pour toucher. C'est en cela que saint Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue et ne l'agite point, et qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser, et vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paraisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de

l'horreur de ses péchés et de la crainte des jugements de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, et de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimait, et aimer ce qu'il haïssait; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, et qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever et de l'arracher à lui-même, à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie et son bonheur.

Je sais qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jésus-Christ, qui soit capable de toucher ainsi les cœurs, et d'y faire des changements si merveilleux. Penser autrement, et attendre, en quelque degré que ce soit, l'efficace de la parole, ou des graces du discours, ou de la solidité des raisons, ou de la force des mouvements, ce serait [1], selon le langage de saint Paul, anéantir la croix de Jésus-Christ, et lui dérober l'honneur de la conversion du monde pour l'attribuer à la sagesse humaine. C'est pour cela [2] que saint Augustin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus sur la prière que sur ses talents; et qu'avant que de parler aux hommes, il s'adresse à Dieu, qui peut seul nous inspirer et ce qu'il faut dire, et la manière dont il le faut dire. Mais [3], comme on ne laisse pas d'employer les remèdes

[1] « Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. » (1 *Cor.* 1, 17.)

[2] « Noster iste eloquens... hæc se posse pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro se, ac pro illis quos est allocuturus, sit orator, antequàm dictor... Et quis facit ut quod oportet, et quemadmodùm oportet, dicatur a nobis, nisi *in cujus manu sunt et nos et sermones nostri?...* »

[3] « Sicut enim corporis medicamenta, quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonnisi eis prosunt, quibus Deus operatur salutem, qui et sine illis mederi potest, quum sine ipso illa non possint, et tamen adhibentur... ita et adjumenta doctrinæ

naturels que prescrit la médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y astreindre lui-même ; ainsi l'orateur chrétien peut et doit mettre en usage tous les moyens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, et étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le style sublime et pathétique, ce sont les grandes et vives figures, les passions fortes et véhémentes, qui emportent le consentement et entraînent les cœurs. L'instruction, les raisons [1], ont éclairé et convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, et par leur plaisir flatteur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer et de s'en rendre le maître : c'est ce qui est réservé à la grande et forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Pères, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrais faire sur ce sujet.

Extrait de saint Augustin.

Ce grand saint mit en usage les préceptes de cette S. August.

tunc prosunt animæ adhibita per hominem, quum Deus operatur ut prosint, qui potuit Evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. » (S. August. *de Doctr. Christ.* lib. 4, cap. 15 et 16.)

[1] « Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est, non solùm docere ut instruat, et delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipse quippè jam remanet ad consensionem flectendus eloquentiæ granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. » (Ibid. cap. 13.)

epist. 29, ad Alypium. éloquence victorieuse, dans une occasion importante dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le temps qu'il n'était encore que prêtre, et que l'évêque Valère le faisait parler à sa place. La fête de saint Léonce, évêque d'Hippone, étant proche, le peuple murmurait de ce qu'on voulait l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire de faire dans l'église des festins qui dégénéraient en ivrogneries et en débauches. Saint Augustin, sachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'évangile du jour, où l'on avait lu ce passage : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.* Matth. 7, 6.

Comme ce premier discours avait eu peu d'auditeurs, et dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant, fête de l'Ascension, dans une nombreuse assemblée où l'on avait lu l'évangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, et montra combien Jésus-Christ aurait eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Écriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissements et de toutes les marques de la vive douleur que lui causait sa charité; et, après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il était capable, leur représentant le péril commun des peuples et des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. « Je vous conjure, « leur dit-il, par ses humiliations, ses souffrances, sa

« couronne d'épines, sa croix et son sang : ayez du « moins pitié de nous; et considérez la charité du vé« nérable Valère, qui, par tendresse pour vous, m'a « chargé du redoutable ministère de vous annoncer la « parole de la vérité. Il vous a témoigné plusieurs fois « la joie qu'il avait de ce que j'étais venu ici; mais « c'était dans la vue que je serais le ministre de votre « salut, et non le témoin de votre perte et de votre « damnation. » Saint Augustin ajouta qu'il espérait que ce malheur n'arriverait pas, et que, s'ils ne cédaient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avait annoncée, ils céderaient aux châtiments dont il ne pouvait douter que Dieu ne les punît en ce monde pour ne pas les damner en l'autre. Il dit cela d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ses auditeurs, et ne put retenir les siennes. « Ce ne « fut point, dit-il, en pleurant sur eux, que je les fis « pleurer; mais, pendant que je parlais, leurs larmes « prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point « alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré en« semble, je commençai à espérer fortement leur cor« rection. »

Le lendemain, qui était le jour du festin [1], il apprit que quelques-uns murmuraient encore, et disaient : « De quoi s'avise-t-on maintenant? Ceux qui ont souf« fert jusqu'ici cette coutume n'étaient-ils pas chré« tiens? » Saint Augustin, ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler [2], se trouva fort embarrassé. Il avait pris la résolution de lire à ces obstinés l'en-

[1] « Quum illuxisset dies, cui solebant fauces ventresque se parare. »

[2] « Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præpararem, omninò nesciebam. »

Ezech. 33, 9. droit du prophète Ézéchiel, où il est dit que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril; et ensuite, de secouer ses vêtements sur le peuple, et de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, et les murmurateurs ne purent résister plus long-temps à une charité si vive et si éloquente.

La solidité et l'agrément du discours servirent sans doute à préparer ce changement et à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa, pour ainsi dire, les murmurateurs, et ce qui procura à saint Augustin une pleine victoire, fut le sublime et le pathétique mêlé à ces manières douces et tendres dont nous avons parlé ailleurs. Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations[1]: le sublime, le pathétique accablent comme par leur poids, et, au lieu d'applaudissements, arrachent des pleurs.

Extrait de saint Cyprien.

L'extrait que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand évêque au pape Corneille, au sujet de ceux qui, étant tombés pendant la persécution, demandaient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des sacrements sans avoir fait une pénitence convenable, et employaient même pour cela les menaces.

« Si ces pécheurs, dit saint Cyprien, veulent être reçus dans l'Église, voyons quel sentiment ils ont de la satisfaction qu'ils doivent faire, et quels fruits de pé-

[1] « Non sanè, si dicenti crebriùs et vehementiùs acclametur, ideò granditer putandus est dicere; hoc enim et acumina submissi generis, et ornamenta faciunt temperati. Grande autem genus plerumque pondere suo voces premit, sed lacrymas exprimit. » (S. August. *de Doctr. Chr.* lib. 4, cap. 24.)

nitence ils apportent. L'Église n'est ici fermée à personne : l'évêque ne rejette personne. Nous sommes prêts à recevoir avec patience, avec indulgence et avec douceur, tous ceux qui se présentent à nous. Je desire que tous retournent à l'Église. Je desire que tous ceux qui combattaient avec nous se rallient sous les enseignes de Jésus-Christ, et reviennent dans son camp céleste et dans la maison de Dieu son père. Je me relâche dans tout ce que je puis. Je dissimule beaucoup de choses, dans l'ardent desir que j'ai de réunir nos frères avec nous. Je n'examine pas même, avec toute la sévérité que la piété et la religion chrétienne demanderaient, les offenses qu'on a commises contre Dieu; et je pèche peut-être moi-même en remettant trop facilement les péchés des autres. J'embrasse avec l'ardeur et avec la tendresse d'une entière charité ceux qui retournent avec des sentiments de pénitence, ceux qui confessent leurs péchés, et en font satisfaction avec humilité et simplicité de cœur. Que s'il y en a qui croient pouvoir rentrer dans l'Église par les menaces et non par les prières, et qui songent à en forcer les portes par la terreur et non pas à se les ouvrir par la satisfaction et par les larmes, qu'ils sachent que l'Église demeure toujours fermée à des personnes de cette sorte, et que le camp invincible de Jésus-Christ, fortifié par la toute-puissance de Dieu, qui en est le protecteur, ne se force point par l'insolence des hommes. Le prêtre du Seigneur, qui suit la règle de l'Évangile, et qui garde les préceptes de Jésus-Christ, peut être tué, mais il ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei, Evangelium tenens, et Christi præcepta custodiens, occidi potest, non potest vinci.* »

Il me semble que cet extrait, qui ne ressent pas moins la douceur paternelle d'un saint evêque, que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte et de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthène.

Extraits de saint Jean Chrysostôme, contre les Serments.

Saint Chrysostôme, dans ses homélies au peuple d'Antioche, parle souvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeaient leurs frères à prêter serment sur l'autel, et par là souvent leur donnaient lieu de se parjurer.

Homil. xv. ad popul. Antioch. « Que faites-vous, malheureux? dit-il : vous exigez un serment sur la sainte table, et vous immolez cruellement votre frère sur le même autel où repose Jésus-Christ, qui s'est immolé pour vous! Les voleurs commettent des meurtres, mais c'est en secret : et vous, en présence de l'Église, notre mère commune, vous égorgez un de ses enfants! pire en cela que Caïn : car enfin il cacha son crime dans le désert, et ne ravit à son frère qu'une vie de peu de durée; et vous, au milieu du temple, et sous les yeux de Dieu, vous causez à votre prochain une mort éternelle! Est-ce donc pour jurer que la maison du Seigneur est établie, et non pour prier? L'autel sacré est-il destiné à donner occasion aux crimes, et non à les expier? Si tout autre sentiment de religion est étouffé en vous, respectez au moins le livre sacré que vous présentez à

votre frère pour jurer. Ouvrez le saint Évangile, sur lequel vous êtes prêts à lui faire prêter serment, et, écoutant ce qu'y dit Jésus-Christ sur les jurements, tremblez, et retirez-vous. Et qu'y dit Jésus-Christ? *Il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point.... Et moi je vous dis que vous ne juriez en aucune sorte.* Quoi! vous faites jurer sur ce même livre qui vous interdit les jurements? O impiété! ô étrange sacrilége! C'est comme si l'on prenait pour complice d'un meurtre le législateur même qui le condamne. Matth. 5, 33-34.

« Je répands moins de larmes quand j'apprends que quelqu'un a été assassiné dans le grand chemin, que lorsque je vois un homme approcher de l'autel, porter sa main sur le saint livre des Évangiles, et prononcer à haute voix le serment. Car pour-lors je ne puis m'empêcher de pâlir, de trembler, de frissonner, autant pour celui qui exige le serment, que pour celui qui le prête. Misérable! pour t'assurer quelque somme d'argent, douteuse, tu perds ton ame! Le gain que tu fais peut-il entrer en comparaison avec la perte de ton frère et la tienne? Si tu sais que celui dont tu exiges le serment est homme de bien, pourquoi ne te pas contenter de sa parole? et s'il ne l'est pas, pourquoi le forces-tu à faire un parjure?

« Mais sans cela, dites-vous, votre preuve était imparfaite, et l'on ne vous croyait point. Hé! que vous importe? C'est en craignant d'exiger le serment, que vous paraîtrez véritablement digne de foi, et que vous vous mettrez l'esprit en repos. Car enfin, quand vous êtes de retour chez vous, votre conscience ne vous fait-elle point de reproches? Ne dites-vous point en vous-même : Ai-je eu raison de lui faire prêter serment?

n'a-t-il point fait un parjure? n'ai-je point donné lieu à un crime si horrible? Au contraire, quelle consolation n'est-ce point pour vous quand, de retour dans votre maison, vous pouvez dire : Dieu soit béni! je me suis retenu, j'ai épargné à mon frère l'occasion d'un crime, et lui ai peut-être sauvé un faux serment. Que tout l'or, que toutes les richesses de la terre, périssent plutôt que de m'obliger à enfreindre la loi, et à forcer les autres de la violer. »

Homli. XIV. Dans l'homélie précédente, saint Chrysostôme, après avoir raconté aux auditeurs comment le saint précurseur avait été mis à mort à cause du serment d'Hérode, les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique événement, et à profiter d'un si terrible exemple; et il emploie pour cela les figures les plus vives et les plus sublimes.

« Je vous dis hier d'emporter chacun en votre maison la tête de Jean-Baptiste encore toute sanglante, et de vous représenter ses yeux animés d'un saint zèle contre les serments, et sa voix qui, s'élevant encore contre cette habitude criminelle, semble vous dire : Fuyez et détestez le jurement, qui a été mon meurtrier, et qui est la cause des plus grands crimes. En effet, continue saint Chrysostôme, ce que ni la généreuse liberté du saint précurseur, ni la violente colère du roi, qui se voyait repris publiquement, n'avaient pu faire, la crainte mal entendue du parjure le fit, et la mort de Jean-Baptiste fut l'effet et la suite du jurement. Je vous répète encore aujourd'hui la même chose : envisagez toujours cette tête sacrée, qui fait de

continuels reproches aux blasphémateurs : et cette seule pensée sera comme un frein salutaire qui arrêtera votre langue, et la détournera du blasphême. »

Extrait du discours de saint Chrysostôme sur la disgrace d'Eutrope.

Eutrope était un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernait absolument l'esprit de son maître. Ce prince, aussi faible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de saint Jean Chrysostôme, qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asyle sacré des autels, qu'il s'était efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église, pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet, d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avait pour Eutrope, en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de saint Chrysostôme était de parler aux grands et aux puissans, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopales.

« Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la con- Eccles. 1, 2.

joncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités? où sont ces marques d'honneur et de distinction? qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissance! où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un peuple assemblé dans le Cirque pour assister au spectacle? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et, après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre! Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner par leurs actions et leurs paroles un servile dévouement? Tout cela a disparu et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit: *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devrait être écrite en caractères éclatants dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres: mais elle devrait encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens.

« N'avais-je pas raison, dit saint Chrysostôme en s'adressant à Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses? Vous connaissez maintenant, par votre expérience, que, comme des esclaves fugitifs, elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même en quelque sorte devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétais souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessaient de vous accabler,

parce que *les blessures que fait celui qui aime valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.* Prov. 27, 6.
Avais-je tort de vous parler ainsi? Que sont devenus tous ces courtisans? Ils se sont retirés; ils ont renoncé à votre amitié; ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportements dans votre élévation : et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Église, à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

« Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes, mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation? N'avait-il pas des biens immenses? lui manquait-il quelque dignité? n'était-il pas craint et redouté de tout l'empire? Et maintenant, plus abandonné et plus tremblant que les derniers des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots, n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourments et les bourreaux, privé de la lumière du

jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

« Vous fûtes témoins, hier, quand on vint du palais pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une faible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentiments de clémence et de compassion à son égard.

« Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asyle de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asyle sacré par diverses lois? Cela est vrai, répond saint Chrysostôme; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de venir rendre lui-même hommage et à la puissance de l'Église, et à sa clémence: à sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite qui lui a attiré sa disgrace; à sa clémence, puisque, malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant tout le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asyle sacré des autels que lui-même avait plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui pussent faire tant d'honneur à l'Église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrace, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et

de la haine publique; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle; s'opposer en même temps et à la colère du prince, et à l'aveugle fureur du peuple, voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

« Vous dites avec indignation qu'il a fermé cet asyle par diverses lois. O homme! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Luc. 23, 34. Et cet homme, prosterné au pied de l'autel, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois et en reconnaître l'injustice? Quel honneur pour cet autel! et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné! C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat de l'image d'un prince n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre et ceint du diadême, mais qu'il foule aux pieds les Barbares vaincus et captifs...

« Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâques. Quelle leçon pour tous, que le spectacle qui vous occupe maintenant! et combien le silence même de cet homme réduit en l'état où vous le voyez, est-il plus éloquent que tous nos discours! Le riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître la vérité de cette parole : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.* Isai. 40-6. Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et, loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu

d'asyle, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine. »

Le but qu'avait saint Chrysostôme en tenant tout ce discours n'était pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisait une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation, comme je l'ai déjà dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardait avec raison comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainsi :

« Ai-je calmé vos esprits? ai-je chassé la colère? ai-je éteint l'inhumanité? ai-je excité la compassion? Oui, sans doute; et l'état où je vous vois, et ces larmes qui coulent de vos yeux, en sont de bons garants. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur : ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grace entière. »

Ce discours eut son effet, et saint Chrysostôme sauva la vie à Eutrope. Mais, quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, il fut pris et banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, et il y fut décapité.

Extrait tiré du premier livre du Sacerdoce.

Saint Chrysostôme avait un ami intime, nommé Basile, qui lui avait persuadé de quitter la maison de

sa mère pour mener avec lui une vie solitaire et retirée. « Dès que cette mère désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit saint Chrysostôme, me mena dans sa chambre; et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à pleurer, et à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes.

« Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais endurées pour vous mettre au monde, vous rendit orphelin, et me laissa veuve plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines et toutes les incommodités du veuvage, lesquelles certes ne peuvent être comprises par les personnes qui ne les ont point éprouvées. Il n'y a point de discours qui puisse représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison de son père, qui ne sait point les affaires, et qui, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de nouveaux soins dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Il faut qu'elle supplée à la négligence de ses serviteurs, et se garde de leur malice; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses proches; qu'elle souffre constamment les injures des partisans, et l'insolence et la barbarie qu'ils exercent dans la levée des impôts.

« Quand un père en mourant laisse des enfants, si c'est une fille, je sais que c'est beaucoup de peine et de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est supportable en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et

de soins, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me remarier. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes; et, me confiant sur-tout en la grace de Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

« Mais ma seule consolation dans ces misères a été de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante et le portrait fidèle de mon mari mort; consolation qui a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez pas encore parler, qui est le temps où les pères et les mères reçoivent plus de plaisir de leurs enfants.

« Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire qu'à la vérité j'ai soutenu avec courage les maux de ma condition présente, mais aussi que j'ai diminué le bien de votre père pour me tirer de ces incommodités, qui est un malheur que je sais arriver souvent aux pupilles; car je vous ai conservé tout ce qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné de tout ce qui vous a été nécessaire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon bien et sur ce que j'ai eu de mon père en mariage. Ce que je ne vous dis point, mon fils, dans la vue de vous reprocher les obligations que vous m'avez. Pour tout cela je ne vous demande qu'une grace, ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne rouvrez pas une plaie qui commençait à se fermer. Attendez au moins le jour de ma mort; peut-être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais à mon âge je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez ensevelie dans le tombeau de votre père, et que vous aurez réuni mes os à ses cendres, entre-

prenez alors d'aussi longs voyages, et naviguez sur telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera : mais, pendant que je respire encore, supportez ma présence, et ne vous ennuyez point de vivre avec moi ; n'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu en causant une douleur si sensible à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songe à vous engager dans les soins du monde, et que je veuille vous obliger de prendre la conduite de mes affaires, qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y consens, ni aux lois de la nature, ni aux peines que j'ai essuyées pour vous élever, ni au respect que vous devez à une mère, ni à aucun autre motif pareil ; fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos, et comme une personne qui vous tend des piéges dangereux : mais si je fais tout ce qui dépend de moi afin que vous puissiez vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération pour le moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais. Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi pour votre avancement et pour votre bien. »

Saint Chrysostôme ne put résister à un discours si touchant ; et, quelque sollicitation que Basile son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui, et si digne d'être aimée.

L'antiquité païenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple et naturelle qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourrait avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans

tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source, et que c'est la nature même qui l'a dicté ? Mais ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mère affligée à l'excès, et pénétrée de douleur, à qui, dans un état si violent, il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines et de ses alarmes, soit par respect pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeait qu'à gagner et à attendrir.

ARTICLE II.

Du fonds de Science nécessaire à l'Orateur chrétien.

Ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde encore que le style et la manière de parler dont l'orateur chrétien doit se servir ; ce que saint Augustin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un prédicateur ; ce que le même saint appelle, *sapienter dicere*.

Sans ce fonds de science, un prédicateur [1], quelque éloquent qu'il parût, ne serait qu'un déclamateur : d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur serait plus agréable, et qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumerait à prendre un vain son de paroles

[1] « Qui affluit insipienti eloquentiâ, tantò magis cavendus est, quantò magis ab eo in iis, quæ audire inutile est, delectatur auditor, et eum, quoniam disertè dicere audit, etiam verè dicere existimat. » (S. Aug. *de Doctr. Christ.* lib. 4, cap. 5.)

pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On sait, dit saint Augustin, combien les païens même, qui n'étaient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison et par le bon sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfants et les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de rhétorique, établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moyen de bien parler est de bien penser; et pour bien penser il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit orné de beaucoup de connaissances.

Scribendi rectè, sapere est et principium et fons. Horat. de Arte poet.

C'était dans la philosophie, et sur-tout dans celle de Platon, que les Anciens croyaient qu'on pouvait puiser ce fonds de connaissances seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de soin; et il avoue [1], comme je l'ai déja remarqué ailleurs, que, s'il a acquis quelque éloquence, il en est moins redevable à la rhétorique qu'à la philosophie.

[1] « Fateor me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. » (*Orat.* n. 12.)

Les orateurs chrétiens ont des sources infiniment plus pures et plus abondantes où ils doivent puiser ce fonds de science. Ces sources sont, l'Écriture et les Pères. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ! et combien serait-on condamnable de négliger un si précieux trésor ! Quiconque sera bien versé dans cette lecture ne sera pas après cela beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides et les grandes vérités dont il sera plein entraîneront après elles des expressions qui y répondent ; et il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur :

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

§ I. *De l'Étude de l'Écriture sainte.*

C'est la lecture des livres saints, qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur ; et saint Augustin avance, comme un principe incontestable, que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement selon qu'il est plus ou moins versé dans les Saintes
De Doct. ch. lib. 4, c. 5. Écritures : *Sapienter dicit homo tantò magis vel minùs, quantò in Scripturis sanctis magis minùsve profecit.*

Toute la religion, toute la science de l'homme, pour la vie présente aussi-bien que pour l'autre, consiste à connaître le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ qu'il a
Joann. 17, 3. envoyé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connaissance ? et dans quelle autre source peut-elle être
Rom. 11, 34 et 35. puisée que dans les Saintes Écritures ? « Qui a connu « les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret

« de ses conseils? Qui a pénétré la profondeur des tré-
« sors de sa sagesse et de sa science? Qui peut se vanter Coloss. 2, 2.
« d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence
« ferme et assurée pour connaître le mystère de Dieu
« le père et de Jésus-Christ? Il n'y a que ceux à qui Ibid. 1, 27.
« Dieu a bien voulu faire connaître quelles sont les
« richesses de la gloire de ce double mystère, c'est-à-
« dire les évangélistes et les apôtres, qui puissent dire:
« Nous avons reçu l'esprit de Dieu; nous connaissons 1 Cor. 2, 12 et 16.
« les sentiments et les pensées de Jésus-Christ. On sait
« que ce don a été accordé à saint Paul dans un degré
« éminent. Il fait profession de ne savoir autre chose Ibid. 2, 2.
« que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié... Tout le Philip. 3, 8.
« reste lui semble une perte au prix de cette haute et
« sublime connaissance. Il déclare en plus d'un endroit
« que sa vocation est d'annoncer et de découvrir à tous Coloss. 4, 3 et 4.
« les hommes les richesses incompréhensibles du my-
« stère de Jésus-Christ, dont il a reçu une intelligence
« particulière, et de les éclairer en leur découvrant Ephes. 3, 4, 8 et 9.
« combien est admirable l'économie de ce mystère caché
« avant tous les siècles en Dieu. »

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Évangile, à proprement parler? sinon un député et un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, et de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de saint Paul : *Pro Christo legatione fungimur.* (2 Cor. 5, 20.) Or, de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions? de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie? C'est

pour cela que saint Paul exhortait les Éphésiens à offrir pour lui de continuelles prières, « afin que le
Ephes. 6, 19, 20. « Dieu dont il exerçait la légation et l'ambassade lui « ouvrît la bouche et lui donnât des paroles pour an- « noncer librement le mystère de l'Évangile. » Et le même apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche et dans celle
2 Cor. 5, 19. des autres apôtres la parole de la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.*

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritable-
Ibid. 20. ment aux peuples qui les écoutent : « Nous faisons la « charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ; et c'est
Ibid. 12, 19. « Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : nous
Ibid. 13, 3. « vous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, ou plutôt « c'est Jésus-Christ qui parle en nous; » sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, et les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Écriture sainte, et ont pour garant la parole de Dieu même? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie, soit qu'on veuille enseigner le dogme, ou expliquer les mystères; soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les
2. Timot. 3, 16. vices. « Toute écriture qui est inspirée de Dieu est « utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, « et pour conduire à la piété et à la justice. »

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidèles ont tout une autre force, et font tout une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme, avec l'idée de la divinité, porte dans son cœur un fond de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Écri-

ture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens et de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique; ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le trouve chez lui; et, en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, et se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnements humains.

« On suivrait », dit M. de Fénélon dans ses Dialogues sur l'Éloquence, où il établit d'excellentes règles sur la manière de prêcher, « on suivrait vingt ans bien des « prédicateurs sans apprendre la religion comme on la « doit savoir. » — « J'ai souvent remarqué, ajoute-t-il « dans un autre endroit, qu'il n'y a ni art ni science « dans le monde, que les maîtres n'enseignent de suite « par principes et avec méthode. Il n'y a que la reli- « gion qu'on n'enseigne point de cette manière aux « fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit caté- « chisme sec, et qu'ils apprennent par cœur sans en « comprendre le sens : après quoi ils n'ont plus pour « instruction que des sermons vagues et détachés. Je « voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers « éléments de leur religion, et qu'on les menât avec « ordre jusqu'aux plus hauts mystères; c'est ce que « l'on faisait autrefois. On commençait par les caté- « chèses, après quoi les pasteurs enseignaient de suite « l'Évangile par des homélies. Cela faisait des chrétiens « très-instruits de toute la parole de Dieu. »

C'est ainsi que les pasteurs instruisaient ancienne-

ment leurs peuples; et la principale préparation qu'ils croyaient devoir apporter à cet important ministère, qui leur paraissait très-redoutable, était l'étude de l'Écriture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage et l'exemple de saint Augustin. Valère, son évêque, l'avait ordonné prêtre malgré lui, dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministère de la prédication; en effet, il l'en chargea peu de temps après. Qui pourrait exprimer les craintes, les inquiétudes, les alarmes de saint Augustin à la vue de cette fonction, que plusieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faisait trembler ce grand homme? Que lui manquait-il néanmoins, ou du côté des talents naturels, ou par rapport au fonds de science nécessaire à un prédicateur? et c'est ce que lui représentait son évêque. Lui-même avoue qu'il savait assez toutes les choses qui regardent la religion: mais il croyait n'avoir pas encore appris comment il fallait distribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur salut; et c'est pour cela qu'il demandait avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de temps pour s'y préparer par l'étude de l'Écriture sainte, par la prière, et par les larmes. « Que si », disait-il dans la belle requête qu'il présenta à son évêque, « après que « j'ai connu par expérience ce qui est nécessaire à un « homme chargé de la dispensation des sacrements et « de la parole de Dieu, vous ne voulez pas me donner « le temps d'acquérir ce que je vois qui me manque, « vous voulez donc que je périsse? Valère, mon cher « père, où est votre charité?... car qu'aurai-je à ré- « pondre au Seigneur quand il me jugera? Lui dirai-je « qu'étant déja embarqué dans les emplois ecclésiasti-

Epist. 21, ad Valer.

« ques, il ne m'a plus été possible de m'instruire de ce « qui m'était nécessaire pour m'en bien acquitter ? »

Ce que saint Augustin a pensé sur ce sujet, tous les Pères qui ont été chargés du ministère de la prédication l'ont pensé et l'ont pratiqué comme lui : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrisostôme; et ils ont marqué cette route à leurs successeurs. Cette étude est donc nécessaire à tous, et peut suffire à beaucoup. Il y a une infinité d'ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs, destinés cependant à instruire les enfants et les personnes du peuple ou de la campagne, que la seule lecture des livres saints, et sur-tout du Nouveau Testament, mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi, et en qui cette lecture, faite avec quelque soin, suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science et de la facilité de parler. Saint Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fonds [1], plus ils aient recours aux richesses de l'Écriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuyant leurs paroles de son témoignage; et qu'ils trouvent dans sa grandeur et dans sa force le moyen de croître en quelque sorte et de se fortifier avec elle.

§ II. *De l'Étude des Pères.*

Mais, pour remplir plus dignement un ministère si sublime et si important, il faut ajouter à l'étude

[1] « Quantò se pauperiorem cernit in suis, tantò eum oportet in istis esse ditiorem : ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis; et qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodò crescat. » (*De Doctr. Chr.* lib. 4, cap. 5.)

de l'Écriture sainte celle des docteurs de l'Église, qui en sont les véritables interprètes, et que Jésus-Christ, l'unique maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité en les éclairant particulièrement de ses lumières.

L'éloquence de la chaire a au-dessus de celle du barreau un avantage et un secours qu'on n'estime point assez, et dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière, l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours que lui fourniront les Anciens, mais il ne lui est pas permis de les copier; et quand il le pourrait, son sujet, pour l'ordinaire, ne le comporterait pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères grecs et des Pères latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière; non-seulement les principes et leurs conséquences, les vérités et leurs preuves, les règles et leur application, mais encore très-souvent les pensées et les tours : en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-même se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devrait au contraire lui savoir très-mauvais gré s'il osait préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné, par un privilége particulier, d'instruire après leur mort tous les pays et tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le

travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Pères, et à les débiter de la sorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela serait ainsi, les peuples n'en seraient pas moins bien instruits, et ils ne seraient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres et pour pasteurs saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme. J'ai entendu un curé de Paris, qui était fort goûté et fort suivi, dont les prônes n'étaient presque composés que de morceaux de M. Le Tourneux et de M. Nicole. En effet, qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu que ce soit excellent et propre à l'instruire? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fond des preuves et du raisonnement, et le tournant à sa manière sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, saint Chrysostôme, dans sa première homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Écriture sainte, et en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. Saint Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière, dont il parlait souvent, parce que de tout temps cette instruction et cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit et du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qui lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière grande, noble, majestueuse, et en même temps instructive et solide? Quand on est un peu versé dans la lecture des

Pères, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves et les principes en sont tirés; et quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel si cette partie lui manque.

Je le répète encore, cet avantage est d'un prix inestimable, et ne demande pas un travail ni un temps infini. Quelques années de retraite suffiraient pour cette étude, quelque vaste qu'elle paraisse; et si un homme possédait bien seulement les homélies de saint Jean Chrysostôme et les sermons de saint Augustin sur l'ancien et le nouveau Testament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Père, il y trouverait tout ce qui est nécessaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres suffiraient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples en leur enseignant à fond et par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme et la morale, mais sur-tout en leur faisant bien connaître Jésus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mystères; et attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Écriture, dont l'explication est à la portée et au goût des ignorants comme des savants, et fixe les vérités dans l'esprit d'une manière et plus facile et plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de saint Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la religion dans les sources, de se rendre familière l'Écriture, et de prendre pour maîtres et pour guides les saints Pères avant que d'entreprendre d'instruire les autres.

CHAPITRE III.

DE L'ÉLOQUENCE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille et l'esprit, et ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Écritures n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil et leur curiosité, ni d'en faire des orateurs et des savants, mais de les rendre meilleurs. Son dessein, dans ces livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres, mais de nous purifier et de nous convertir, et de nous rappeler du dehors, où nos sens nous conduisent, à notre cœur, où la grace nous éclaire et nous instruit.

Il est vrai que la sagesse divine mène à sa suite tous les biens, et qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte et qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne serait-elle pas éloquente, elle [1] qui ouvre la bouche des muets, et qui rend éloquentes les langues des petits enfants? *Qui a fait la bouche de l'homme* [2] *?* (dit-elle ailleurs en répondant à Moïse, qui

[1] « Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas. » (*Sap.* 10, 21.)

[2] « Obsecro, Domine : non sum eloquens ab heri et nudius tertius... Quis fecit os hominis? aut quis fa-

croyait manquer du talent de la párole) *qui a formé le muet et le sourd, celui qui voit et celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi?*

Mais cette divine sagesse, pour se rendre plus accessible et plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, et balbutier, pour ainsi dire, avec les enfants. De là vient que le caractère dominant des Écritures, et qui s'y fait sentir presque par-tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Écritures du Nouveau Testament, et saint Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avait été d'attirer les hommes à sa connaissance, par l'usage de leur raison, et par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan et dans cette première manière d'enseigner, tout était grand et magnifique, tout répondait et à la majesté du Dieu qui parlait, et à la grandeur de celui qui était instruit. Le péché a renversé cet ordre, et a fait prendre une voie
1 Cor. 1, 21. tout opposée. *Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait point connu dans les ouvrages de la sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui.* Or, une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole et de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science et de l'esprit des philosophes, et rendre méprisables le faste et l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un style tout différent de celui des auteurs païens : au lieu que

bricatus est mutum et surdum, videntem et cæcum? Nonne ego? » (*Exod.* 4, 10 et 11.)

ceux-ci ne paraissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornements, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paraître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jésus-Christ l'honneur de la conversion du monde en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Écritures, on y trouve des endroits si beaux et si éclatants, il est très-remarquable que cette beauté et cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée et étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes et si élevées qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du style.

D'ailleurs il en est de la manière dont la sagesse divine a parlé aux hommes par les Écritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation, et dont elle a opéré leur salut. Elle était voilée, à la vérité, et obscurcie par les dehors rebutants de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations, des souffrances; mais au travers de tous ces voiles elle laissait toujours échapper des traits et des rayons de majesté et de puissance, qui annonçaient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité et de grandeur éclate aussi par-tout dans les livres sacrés; et quand on examine avec attention et ce que cette sagesse a souffert pour notre salut, et ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnaît également dans l'un et dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*, voilà la source de sa grandeur; mais qui s'est fait chair pour

nous, *et Verbum caro factum est*, voilà la cause de ses faiblesses.

Il était nécessaire de prendre ces précautions et d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Écritures ce qui regarde l'éloquence : car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposerait les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Écriture où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, et qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs ; ou on les exposerait à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la sagesse, et de n'être attentifs qu'à la manière dont elle les dit, et ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne que les traits d'éloquence qui lui échappent : or, c'est lui faire injure, que d'admirer sa suite et son cortége, et de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des présents qu'elle fait souvent à ses ennemis, que des graces qu'elle réserve pour ses enfants et ses disciples.

Je parcourrai différentes matières, mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Écriture sainte ne sont pas de moi, et la beauté du style le fera assez remarquer.

§ I. *Simplicité des Écritures mystérieuses.*

Luc. 23, 33. *Ibi crucifixerunt eum.* « Là ils crucifièrent Jésus-Christ. »

Plus on fait attention au caractère inimitable des

évangélistes, plus on y reconnaît la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnaissance. Qui parlerait ainsi d'un ami qui aurait donné sa vie pour lui? Quel fils rapporterait d'une manière si courte et si simple comment son père l'aurait exempté du dernier supplice en le souffrant à sa place? Mais c'est en cela que le doigt de Dieu est évident; et moins l'homme paraît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

Les prophètes décrivent les souffrances de Jésus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentiments et de réflexions. Mais les évangélistes les racontent d'une manière simple, sans mouvements, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration et à leur reconnaissance, sans paraître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jésus-Christ. Il n'était pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie fussent si touchés de ses souffrances. Il n'était pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, et si zélés pour sa gloire, parlassent d'une manière si modérée du crime inouï commis contre sa personne. Le zèle des évangélistes eût été suspect : celui des prophètes ne pouvait l'être. Mais si les évangélistes et les prophètes n'avaient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une manière plus animée, et les seconds d'une manière indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, et les autres une timidité et une hésitation dans leurs conjectures, qui n'eût touché personne. Tous les prophètes sont ardents, zélés, pleins de respect et de vénération

David. Ps. 21 et 68. Isai. c. 50 et 53. Jerem. c. 11, etc.

pour tous les mystères qu'ils annoncent: tous les évangélistes sont tranquilles; et avec un zèle égal à celui des prophètes, ils ont une modération admirable. Qui peut ne pas reconnaître la main qui a conduit les uns et les autres? et quelle preuve peut être plus sensible de la divinité des Écritures, que de ne ressembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes? Mais en même temps combien un tel exemple, et il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à respecter l'auguste simplicité des livres saints, qui souvent cache les plus sublimes vérités et les plus profonds mystères!

Gen. c. 22. C'est ainsi à peu près que l'Écriture rapporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devait servir de bûcher, et qu'il fut lié avant que d'être immolé, sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils, ni du discours que son père lui tint; sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, et sans nous dire avec quels sentiments le fils et le père s'y étaient soumis. L'historien Josèphe met dans la bouche d'Abraham un discours assez long, qui est fort beau et fort touchant : Moïse lui fait garder le silence, et le garde lui-même. C'est que l'un écrivait en homme, et par son propre esprit, et que l'autre n'était que l'instrument et la plume de l'esprit de Dieu, qui lui dictait toutes ses paroles.

§ II. *Simplicité et Grandeur.*

Gen. I, I. I. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Quel homme, ayant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse? Quelle majesté, et en même temps quelle simplicité! Ne sent-on pas que c'est Dieu

lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, et au-dessus de laquelle il est ? Un homme ordinaire aurait voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet ; et il n'aurait montré que sa faiblesse. La sagesse éternelle, qui [1] s'est jouée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Les prophètes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

« Le Seigneur [2] prend possession de son empire : il « s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de « force ; il s'est armé de son pouvoir. » Ps. 92, 1.

Le saint roi, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusque-là était demeuré inconnu, invisible, et caché dans le secret impénétrable de son être, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut régner par sa bonté et par ses largesses. Mais de quelle gloire ce roi immortel est-il revêtu ! quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! de quelle source partent tant de lumières et tant de beautés ! Où étaient cachés ces trésors et cette riche pompe qui sortent du sein des ténèbres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel res-

[1] « Ludens in orbe terrarum. » (*Prov.* 8, 31.)

[2] « Dominus regnavit : decorem indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se. »

pect! Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques!

Le même prophète, dans un autre psaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, et pénétré d'admiration et de reconnaissance, s'exhorte lui-même à louer et à bénir une majesté et une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent et les bienfaits
Ps 103, 1, 2. l'accablent. « O mon ame [1], bénissez le Seigneur. « Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellem-« ment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'hon-« neur et de gloire : vous vous êtes couvert de la lumière « comme d'un manteau. » Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le roi des siècles s'est revêtu de magnificence et de gloire, et qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière? Mais tout cela n'est que sa parure extérieure, et comme un manteau qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien au-dessus de la lumière qui l'environne. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre : mais je cesserais de vous voir si j'osais élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien avec la sublime magnificence des prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des vues toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. « Dieu fit deux grands corps lumineux [2], l'un plus

[1] « Benedic, anima mea, Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confessionem (*heb.* gloriam) et decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento. »

[2] « Fecit Deus duo luminaria ma-

« grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour « présider à la nuit : il fit aussi les étoiles. »

Y a-t-il rien en même temps de plus grand et de plus simple? Je ne parlerai que du soleil et des étoiles, et je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avait orné l'univers, *et stellas*. Il dit en un mot ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planètes, une source inépuisable de lumière? Mais [1] quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs? et à qui obéit si ponctuellement et avec tant de joie cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes? Le firmament [2], parsemé de ce nombre infini d'étoiles, est le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : et pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractères de lumière.

Pour le soleil, qui peut l'envisager fixement, et soutenir quelque temps l'éclat de ses rayons? « C'est l'ou- Eccl. 43, 2, 5.
« vrage admirable du Très-Haut [3]. Il brûle la terre en

gna : luminare majus, ut præesset diei; et luminare minus, ut præesset nocti; et stellas. » (*Gen.* 1, 16.)

[1] « Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt. Vocatæ sunt, et dixerunt, Adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. » (Baruc. 3, 34, 35.)

[2] « Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. » (*Ps.* 18, 1.)

[3] « Sol... vas admirabile, opus Excelsi. In meridiano exurit terram; in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere? Fornacem custodiens in operibus ardoris : tripliciter sol exurens montes, radios igneos exsufflans, et refulgens radiis suis obcæcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, et in sermonibus ejus festinavit iter. »

« son midi; et qui peut supporter ses vives ardeurs? « Il conserve une fournaise de feu toujours agissante. « Il brûle les montagnes d'une triple flamme : il élance « des rayons de feu, et la vivacité de sa lumière éblouit « les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand, et il hâte « sa course pour lui obéir. » Est-ce donc là le même soleil dont la Genèse parle d'une manière si simple: *Fecit luminare majus, ut præesset diei?* Que de beautés renfermées et comme voilées sous ce petit nombre de paroles! Peut-on concevoir avec quelle pompe et quelle profusion le soleil commence sa course, de quelles couleurs il embellit la nature, et de quelle magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horizon, comme l'époux que le ciel et la terre attendent, et dont il fait les délices? *Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Mais voyez comme il allie avec la majesté et les graces d'un époux la course rapide d'un géant, qui songe moins à plaire qu'à porter par-tout la nouvelle du prince qui l'envoie, et qui est moins occupé de sa parure que de son devoir : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam. A summo cœlo egressio ejus; et occursus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat a calore ejus.* Sa lumière est encore aussi vive et aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts ait affaibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine et si précipitée. Le prophète a bien raison de s'écrier : *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle est la majesté du Créateur! et que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques!

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de
Gen. I, 9. la mer : « Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se

« rassemblent en un seul lieu, et que l'*élément* aride « paraisse. »

Si les prophètes ne nous aidaient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur serait encore plus impénétrable pour nous que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, et un tonnerre, selon le prophète : « Les eaux avaient surpassé les mon- Ps. 103, 6, 7.
« tagnes[1]. Mais votre voix menaçante les a mises en « fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées « avec empressement et frayeur. » Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante; elles se hâtèrent de se précipiter, et de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avaient, ce semble, usurpé, puisque Dieu les en chassait. Il arriva quelque chose de semblable quand Dieu fit passer à son peuple la mer Rouge et le Jourdain : *Increpuit mare rubrum, et exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre prophète de demander à Dieu[2] si c'est donc contre la mer et contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effrayées paraissaient devoir porter le désordre par-tout où elles se déborderaient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mère gouverne et manie un enfant qu'elle avait d'abord emmaillotté, et qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit

[1] « Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : a voce tonitrui tui formidabunt. »

[2] « Numquid in fluminibus iratus es, Domine? vel in mari indignatio tua? » (HABAC. 3, 8.)

Job. 38, 8, 10. alors : « Qui prit soin de la mer [1], lorsqu'elle sortait du « sein où elle avait été retenue ; lorsque je la couvris « d'une nuée comme d'un vêtement, et que je l'en- « vironnai de vapeurs obscures comme de langes et de « bandelettes ; lorsque je lui donnai mes ordres, et que « je lui opposai des portes et des barrières en lui disant : « Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà ; et « ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. » Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, et elle n'osa les passer. Ce qu'il avait écrit sur son rivage [2], l'empêcha d'aller au-delà ; et l'élément qui paraît le plus indocile fut également obéissant et dans sa fuite, et dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles ; et quelque agités que paraissent les flots, dès qu'ils approchent du bord la défense de Dieu les tient en respect et les arrête tout court.

§ III. *La beauté de l'Écriture ne vient point des mots, mais des choses.*

On sait que les auteurs les plus excellents, soit grecs,

[1] « Quis conclusit ostiis mare ? *dit-il à Job*, (*heb.* Quis protexit in valvis mare, quum ex utero prodiens exiret ?) quandò erumpebat, quasi de vulva procedens ; quum ponerem nubem vestimentum ejus, et caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem ? Circumdedi illud terminis meis (*heb.* Decrevi super eo decretum meum), et posui vectem et ostia. Et dixi : Usque huc venies, et non procedes ampliùs, et hîc confringes tumentes fluctus tuos (*heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum). »

[2] « Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur, et non poterunt, et intumescent fluctus ejus, et non transibunt illud. » (Jerem. 5, 22.)

soit latins, perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voyons qu'elle subsiste et se fait sentir dans les traductions les plus simples et les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Écriture sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

1. « Malheur à vous [1] qui joignez maison à maison, Isai. 5, 8, 9.
« et qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le « lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui « habiterez sur la terre? J'entends le Seigneur : sa voix « est à mes oreilles. Je vous déclare, dit-il, que cette « multitude de maisons, ces maisons si vastes et si « embellies, seront toutes désertes, sans qu'un seul « homme y habite. »

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le prophète aux riches de son temps, qui, perdant de vue la loi de Dieu, laquelle avait assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissaient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avaient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le prophète ne me semble

[1] « Væ qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis usque ad terminum loci! (*Heb.* donec deficiat locus.) Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum: Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes et pulchræ absque habitatore. »

* C'est ainsi que porte l'hébreu ; au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, et non au prophète. *In auribus meis sunt hæc, dicit Dominus exercituum.*

pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paraisse: *In auribus meis Dominus exercituum*, « J'entends le « Seigneur; sa voix est à mes oreilles. » Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, et que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entends déja gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir et qu'à s'établir sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises, et une espèce de jugement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est près d'éclater, et qu'elle est irrévocable: *Si non domus multæ desertæ fuerint*, etc.

2. Le même prophète, dans un autre endroit, peint
Isai. 9, 6. avec des traits merveilleux le caractère du Messie. « Un « petit enfant nous est né [1], et un fils nous a été donné. « Sa principauté sera sur son épaule; et il sera appelé « *l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince « du siècle futur, le Prince de la paix.* »

Je ne m'arrête qu'à cette expression, *et erit principatus super humerum ejus*, « sa principauté sera sur « son épaule, » qui a un sens merveilleux, et une énergie toute particulière quand on l'approfondit.

Jésus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge ni l'expérience pour régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa royauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être s'ils n'ont

[1] « Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis: et factus est (*heb.* et erit) principatus super humerum ejus; et vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis. »

un état qui les reconnaisse, et qui retombent dans la condition d'un homme privé si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux : elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paraîtra avoir besoin de tout, et n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine et de la royauté. Il soutiendra tout par son efficace et sa puissance [1], et la souveraine autorité résidera pleinement et solidairement sur lui : *et erit principatus super humerum ejus*. Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, et indépendamment de tous les moyens extérieurs, une souveraine puissance pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix dont il aura bien voulu se charger, et pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, et en la marque la plus éclatante de sa royauté : « sa principauté sera sur son épaule. »

Quand on étudie avec quelque soin les Écritures, on reconnaît que c'est toujours la force des pensées et la grandeur des sentiments qui en font la beauté.

§ IV. *Descriptions*.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant et le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Écriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avait pris plaisir à le former lui-même pour l'accom-

[1] « Portans omnia verbo virtutis suæ. » (*Heb*. 1, 3.)

« Ecce Deus vester : ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium suum dominabitur. » (Isai. 40, 10.)

plissement des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple. Deux cents ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, et avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête et l'épée en main pour le rendre le libérateur de son peuple.

Isai. 45, 1, 12, n. 5. « Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon « christ [1], que j'ai pris par la main pour lui assujettir « les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir « devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit « fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les « grands de la terre : je briserai les portes d'airain et de « bronze.... Je suis le Seigneur, et il n'y en a point « d'autre ; il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis « les armes à la main, et vous ne m'avez point connu. »

Dans un autre endroit il commande à Cyrus, roi des Perses, appelés pour-lors Élamites, de partir avec les Mèdes : il donne les ordres pour le siége, et Babylone Isai. 21, 2. tombe. « Marche [2], Élam ; Mède, assiége la ville. Enfin « Babylone ne fera plus soupirer les autres. » Qu'il vienne maintenant à mon ordre : qu'il s'unisse aux Mèdes : qu'il assiége une ville ennemie de mon culte et de mon peuple : qu'il m'obéisse sans me connaître : qu'il me suive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance : et qu'il apprenne à tous les princes, et même à

[1] « Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam.... Ego Dominus, et non est amplius : extra me non est deus. Accinxi te, et non cognovisti me. »

[2] « Ascende, Ælam : obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci. »

tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événements, des volontés même, puisque je me fais également obéir par les rois et par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moyens que ma volonté, qui est aussi ma puissance : *ut sciant hi qui ab ortu solis, et qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, et non est alter.* Isai. 45, 6.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Ascende, Ælam :* Prince des Perses, partez. *Obside, Mede :* Et vous, prince des Mèdes, formez le siége. *Omnem gemitum ejus cessare feci :* Babylone est prise et pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres et des faibles, aussi-bien qu'à l'injustice des juges et des grands de la terre, c'est ce que l'Écriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Isaïe nous représente la vérité faible et tremblante [1], Isai. 59, 14-16. qui implore en vain le secours des juges, et qui se présente inutilement devant les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par-tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux pieds. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. « Le « Seigneur l'a vu, dit le prophète, et ses yeux ont été « blessés de ce qu'il n'y avait plus de justice *au monde.* « Il a vu qu'il ne restait plus d'homme *sur la terre,* « et il a été saisi d'étonnement de voir que personne « ne s'opposait à ces maux. »

[1] « Conversum est retrorsùm judicium, et justitia longè stetit : quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem : et qui recessit a malo, prædæ patuit : et vidit Dominus, et malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium. Et vidit quia non est vir : et aporiatus est, quia non est qui occurrat. »

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le prophète dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y
Isai. 3, 13-15. pensent. Le juge invisible est présent [1]. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre, et pour prononcer contre les injustes et pour les faibles et les pauvres, un jugement très-différent. « Le Seigneur entrera en jugement avec les « anciens et les princes de son peuple. Quoi! c'est vous « qui avez ravagé la vigne! La dépouille du pauvre « paraît dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux « pieds mon peuple? pourquoi brisez-vous les pauvres? « dit le Seigneur, le Dieu des armées. » Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges et aux princes de son peuple. Quoi! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde; vous qui deviez lui servir de haie et de rempart, c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, et qui l'avez ruinée, comme si le feu y avait passé [2] : *Et vos depasti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos frères, et de ne pas les ruiner entièrement. Mais, après avoir depouillé mon peuple, vous le mettez sous le pressoir pour tirer de ses os quelque suc, *atteritis;* et vous le brisez sous le moulin pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-

[1] « Stat ad judicandum (*heb.* concertandum) Dominus, et stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, et principibus ejus. Vos enim (*heb.* Et vos) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, et facies pauperum commolitis? dicit Dominus Deus exercituum. »

[2] C'est la force du texte original.

être me déguiser vos vols et vos rapines, en les convertissant en de superbes ameublements dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi avec des yeux attentifs et jaloux tout ce qui était à votre frère et que vous lui avez enlevé. Je le vois, malgré l'application que vous avez à me le cacher : *Rapina pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance et l'obtiendra. Elle tombera sur vous et sur vos enfants; et le fils d'un père injuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colère.

« Malheur à vous [1], dit-il ailleurs, qui bâtissez vos « maisons du sang du peuple! La pierre criera contre « vous du milieu de la muraille; et le bois qui sert à « lier le bâtiment rendra témoignage contre vous. » Habac. 2, 11, 12.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job, qui était le modèle d'un bon juge et d'un bon prince. « La compassion [2], dit-il, m'a élevé et m'a « nourri dès mon enfance, et je l'ai eue pour guide « dès le sein de ma mère.... Mon vêtement était la « justice, et elle me servait de manteau. L'équité de mes « jugements était mon diadême. Je délivrais le pauvre « qui demandait justice par ses cris, et l'orphelin qui « était sans protecteur. Celui qui était près de périr me « comblait de bénédictions; et je consolais le cœur de la « veuve. J'étais l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux. « J'étais le père des pauvres... Je brisais les mâchoires Job. cap. 31, 18; et cap. 29, 12-17.

[1] « Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit : et lignum, quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit. »

[2] « Ab infantia mea crevit mecum miseratio (*heb.* educavit me), et ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem, et pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum. Justitià indutus sum; et vestivi me, sicut vestimento et diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, et pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam. »

« de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les « dents. »

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39, 19-25. « Est-ce vous [1], dit Dieu à Job, qui avez donné au « cheval la force et le courage, qui l'avez rendu terrible « par un frémissement semblable au tonnerre? Le ren-« drez-vous inquiet? et le ferez-vous bondir comme une « sauterelle dans le temps que la fierté qui paraît dans « le mouvement de ses narines inspire la terreur? Il « creuse du pied la terre : il est plein de confiance en « sa force : il va au-devant des hommes armés. Il se « rit de la peur, et il en est incapable; et la vue de « l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir « son inquiétude et son ardeur, il frappe la terre et « l'enfonce; et il ne devient point tranquille par les « premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle « donne un signal décisif, alors il dit, Courage! Il « distingue comme par l'odorat que le combat va se « donner avant qu'il se donne. Il entend, ce semble, « le commandement des généraux, et il prend garde « au bruit confus de l'armée. »

Chaque mot demanderait d'être développé pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers,

[1] « Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? Numquid suscitabis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror. Terram ungulâ fodit : exsultat audacter : in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus. Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs. »

qui donnent une espèce d'entendement et de parole au cheval.

Les armées sont long-temps à se mettre en ordre de bataille, et elles sont quelquefois long-temps en présence sans s'ébranler. Tous les mouvements sont marqués par des signaux particuliers; et les différents sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il supporte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais; et, ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pied, et se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder sans rien faire : *Fervens et fremens sorbet terram.* Dans son impatience il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, et qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *Nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, et que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On dirait qu'il distingue comme par l'odorat que le combat va se donner, et qu'il a entendu distinctement l'ordre du général : et il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse et son courage: *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère et Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§ V. *Figures.*

Ce serait une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes espèces de figures qui se rencontrent dans l'Écriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, sur-tout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la métaphore, la similitude, la répétition, l'apostrophe, la prosopopée.

1. *Métaphore et Similitude.*

Job. 31, 23. « J'ai toujours craint la colère de Dieu comme des « flots suspendus sur ma tête [1], et je n'en ai pu suppor- « ter le poids. » Quelle idée de la colère de Dieu! des flots qui engloutissent tout, un poids qui accable et
Mich. 7, 9. qui brise. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité?

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est
Ps. 35, 9. pas moins difficile à comprendre et à exprimer. « Il les « enivrera de ses biens [2], il les inondera d'un torrent « de délices. »

Il est une autre ivresse bien terrible réservée aux
Ezech. 23, 33 et 34. impies. « Tu seras enivrée de douleurs [3], dit un pro- « phète à Jérusalem réprouvée. Tu boiras la même

[1] « Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui. »

[2] « Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ : et torrente voluptatis tuæ potabis eos. »

[3] « Ebrietate et dolore repleberis : calice mœroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, et epotabis usque ad feces ; et fragmenta ejus devorabis, et ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. »

« coupe que ta sœur Samarie a bue, qui n'est pleine « que de désolation et de tristesse. Tu la boiras jus- « qu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger « les fragments ; et dans l'excès de ton désespoir, tu te « déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi or- « donné, dit le Seigneur. » Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-dessous de la vérité.

2. *Répétition.*

« Comme je me suis appliqué à les arracher [1], et « à les détruire, et à les dissiper, et à les perdre, « et à les affliger, ainsi je m'appliquerai à les édifier « et à les planter, dit le Seigneur. » La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colère de Dieu. Jerem. 31, 28.

« Babylone est tombée [2] ; elle est tombée cette grande « ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin em- « poisonné de sa prostitution. » Cette répétition, qui est aussi dans Isaïe, marque que la chute de cette grande ville paraîtra incroyable, et que, pour y ajouter foi, on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle. Apoc. 14, 8. Isai. 21, 9.

« C'est maintenant [3], dit le Seigneur, que je me lève- « rai : c'est maintenant que je signalerai ma grandeur : « c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance. » Isai. 33, 10.

[1] « Sicut vigilavi super eos ut evellerem, et demolirer, et dissiparem, et disperderem, et affligerem : sic vigilabo super eos ut ædificem, et plantem, ait Dominus. »

[2] « Cecidit, cecidit Babylon illa magna, quæ a vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes. »

[3] « Nunc consurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc sublevabor. »

C'est-à-dire qu'après avoir long-temps paru endormi, il sortira enfin de son sommeil pour prendre avec éclat la défense de son peuple, et que le moment en est venu : *nunc*, *nunc*. Dieu s'explique encore d'une ma-
Isai. 42, 14. nière plus vive dans le même prophète : « Je me suis tu « jusqu'à cette heure [1], je suis demeuré dans le silence, « j'ai été patient : mais maintenant je me ferai entendre « comme une femme qui est dans les douleurs de l'en- « fantement : je détruirai tout, j'abîmerai tout. »

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personnifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment et de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le psaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem, relégué à Babylone, qui, tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosait cette ville, exhale sa douleur et ses plaintes en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres, qui le tenaient captif, le pressaient de chanter, pour les réjouir, quelques airs de musique sur ses instruments. Pénétré de douleur et d'indigna-
Ps. 136, 4, 5. tion, il s'écrie : « Comment chanterions-nous le can- « tique du Seigneur dans une terre étrangère [2] ? Si je « viens à t'oublier, ô Jérusalem ! que ma main droite « oublie tout ce qu'elle sait : que ma langue demeure at- « tachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. »

[1] « Tacui semper, silui, patiens fui ; sicut parturiens loquar : dissipabo et absorbebo simul. »

[2] « Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur (*heb.* obliviscatur) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui. »

Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre et touchant le discours de ce Juif exilé! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix et l'usage de la langue, aussi-bien que de ses instruments, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les écrivains sacrés font un merveilleux usage de la prosopopée, et Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple, tiré de Baruch, où ce prophète décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mère désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu, quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfants d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil; qui déplore sa solitude et leurs misères; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications et de leur ingratitude; qui leur donne des avis salutaires pour faire un saint usage de leur dure captivité, et qui enfin, pleine de confiance en la bonté et en la promesse de Dieu, les assure de leur retour glorieux. Le prophète ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem, et la console par la vue du rappel de ses enfants et de tous les avantages qui le suivront. *Exue te, Jerusalem, stolâ luctûs, et vexationis tuæ, et indue te decore, et honore ejus, quæ a Deo tibi est, sempiternæ gloriæ.... Nominabitur enim nomen tuum a Deo in sempiternum: Pax justitiæ, et honor pietatis.* Baruch, c. 4 et 5.

Rien n'est plus ordinaire dans les Écritures que de personnifier l'épée du Seigneur [1]. Dieu lui commande: elle s'aiguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle

[1] «Mucro, mucro, evagina te ad occidendum: lima te ut interficias et fulgeas.... Gladius exacutus est, et limatus. Ut cædat victimas, exa-

part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échauffe dans le carnage; et quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le prophète Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, et y en ajoute encore de plus vives. « O épée du Seigneur [1], « ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, « refroidis-toi, et demeure en silence. Comment se re- « poserait-elle, réplique le prophète, puisque le Sei- « gneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, et que « c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre? »

Jerem. 47, 6, 7.

§ VI. *Endroits sublimes.*

Gen. 1, 3. *Dixit Deus, Fiat lux: et facta est lux.* L'original porte: *Dixit Deus, Sit lux, et fuit lux;* ce qui est bien plus vif. « Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Où était-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres? Avec la lumière toutes les couleurs dont elle est la mère embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné en devenant éclairé.

Longin. Voilà ce que produisit une simple parole, dont la

cutus est: ut splendeat, limatus est. » (Ezech. 21, v. 28; et 9, 10.)

« Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. » (Isai. 34, 6.)

« Devorabit gladius, et saturabitur, et inebriabitur sanguine eorum. » (Jer. 46, 10.)

[1] « O mucro Domini, usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile. Quomodò quiescet, quum Dominus præceperit ei adversùs Ascalonem.... ibique condixerit illi? »

majesté s'est fait sentir même aux infidèles, qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître, et qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit aurait trouvées magnifiques, il se soit contenté de celle-ci : « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière « fut. »

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière (et il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'est encore trop dire ; il n'a eu qu'à vouloir. La voix de Dieu est sa volonté [1]. Il parle en commandant, et il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : « Dieu dit, Que la lumière soit faite, et la « lumière fut faite. » Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différents degrés, et suppose une succession de temps, semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, et eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même style que le prophète Isaïe fait parler Dieu lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. « Je suis le Seigneur [2], qui fais toutes choses : « c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; et personne ne « m'a aidé quand j'ai affermi la terre.... C'est moi qui « dis à l'abyme [3] : Épuise-toi, je mettrai tes eaux à sec.

[1] « Dicere Dei, voluisse est. » (S. Eucher.)

« Naturæ opifex lucem locutus est, et creavit. Sermo Dei, voluntas est : opus Dei, natura est. » (S. Ambros.)

[2] « Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos solus, stabiliens terram, et nullus mecum.... Qui dico profundo : Desolare, et flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem, Ædificaberis ; et templo, Fundaberis. » (Isai. 44, 24, 27, 28.)

[3] Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.

« Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon trou-« peau, et vous accomplirez ma volonté en toutes « choses. Qui dis à Jérusalem, Vous serez rebâtie ; et « au temple, Vous serez fondé de nouveau. »

Le roi de Syrie et celui d'Israël avaient juré la perte de Juda ; et les mesures qu'ils avaient prises pour détruire ce royaume paraissaient immanquables. Un seul mot les dissipe. « Voici ce que dit le Seigneur [1] : Ce « dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet. »

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; et le prophète, qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au temps du Messie, qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes et des peuples conjurés pour détruire la famille et le trône de David. « Assemblez-vous [2], « peuples, et vous serez vaincus. Peuples éloignés, « peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, « et vous serez vaincus ; prenez vos armes, et vous serez « vaincus ; formez des desseins, et ils seront dissipés ; « donnez des ordres, et ils ne s'exécuteront point, parce « que Dieu est avec nous. » Isaïe prédit ici, en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles ; que tous ceux qui attaqueront le faible royaume de Juda seront vaincus ; que l'univers

[1] « Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, et non erit istud. » (Isai. 7, 7.)

[2] « Congregamini, populi, et vincimini ; et audite, universæ procul terræ : confortamini, et vincimini ; accingite vos, et vincimini ; inite consilium, et dissipabitur ; loquimini verbum, et non fiet : quia nobiscum Deus. » (Isai. cap. 8, v. 9, 10.)

entier ne pourra rien contre lui ; et que ce qui le rendra invincible, c'est que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur et son roi, et que c'est de ses intérêts qu'il s'agit plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposaient au dessein qu'avait Zorobabel de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; et ces obstacles, comme une montagne, étaient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, et la montagne disparaît. *Quis tu*[1], *mons magne, coram Zorobabel? In planum.*

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Écriture fait disparaître par une ruine subite l'impie, qui, un moment auparavant, semblable au cèdre, portait sa tête orgueilleuse jusque dans le ciel. *Vidi impium super-exaltatum et elevatum sicut cedros Libani : et transivi, et ecce non erat ; et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu et anéanti, que le lieu même où il était ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit : Ps. 36, v. 35, 36.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déja plus.

Esther, act. v, scène dernière.

Voilà ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu : une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.* Ps. 38, 7.

[1] Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel? Sois aplanie. (ZACH. 4, 7.)

Quelle noble idée au contraire l'Écriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu! Il est celui qui est[1]. Son nom est l'Éternel, le monde entier son ouvrage. Le ciel est son trône, et la terre son marchepied. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau; et la terre qu'elles habitent, que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance et sa sagesse le conduisent, et en règlent tous les mouvements avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. Il dispose des royaumes en maître souverain[2], et les donne à qui il lui plaît : mais son empire, aussi-bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paraît grand et sublime, et l'est en effet par rapport à nous. Mais, dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu? L'Écriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté; et les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admi-

[1] « Ego sum qui sum. » (*Exod.* 3, 14.)

« Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum. » (Isai 66, 1.)

« Quis mensus est pugillo aquas, et cœlos palmo ponderavit? quis appendit tribus digitis molem terræ, et libravit in pondere montes, et colles in statera?... Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt : ecce insulæ quasi pulvis exiguus... Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. » (Isai 40, 12, 15, 17.)

[2] « Donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, et cuicumque voluerit, dabit illud... Potestas ejus potestas sempiterna, et regnum ejus in generationem et generationem. » (Dan. 4, 14, 31.)

rable. Après avoir rapporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très-simple et en même temps très-sublime. « Ce que nous venons de Job. 26, 14.
« dire [1] n'est qu'une petite partie de ses œuvres : que si « ce que nous avons entendu est seulement comme une « goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, « qui pourrait donc soutenir le tonnerre de ses mer- « veilles et de sa toute-puissance? » Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie n'a aucune proportion avec ce qu'il est, et surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, et nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le temps même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage et nos pensées pour se rendre intelligible, et alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière que véritablement éclairés. Que serait-ce donc s'il se montrait dans toute sa majesté; s'il levait les voiles qui en tempèrent l'éclat; s'il voulait nous dire tout ce qu'il est? Quelles oreilles seraient à l'épreuve d'un tel tonnerre? quels yeux ne seraient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur faiblesse? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?*

§ VII. *Endroits tendres et touchants.*

On ne pourrait croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Écriture ne nous en donnait des preuves presque à

[1] « Ecce, hæc ex parte dicta sunt viarum ejus; et quum vix parvam stillam sermonis ejus audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri? »

chaque page. Ce qu'il y a de plus vif et de plus tendre dans la nature ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1, v. 2, 3. « J'ai nourri des enfants [1], dit-il par la bouche « d'Isaïe, et je les ai élevés ; et après cela ils m'ont « méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne « l'étable de son maître : mais Israël ne m'a point « connu. »

Isai. 5, 3, 4. « Maintenant donc [2], vous, habitants de Jérusalem, « et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et « ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que « je n'aie point fait ? Est-ce *que je lui ai fait tort* d'at- « tendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle « n'en a produit que de mauvais ? »

Jerem. 3, 1. « On dit d'ordinaire [3] : Si une femme, après avoir « été répudiée par son mari et l'avoir quitté, en épouse « un autre, son mari la reprendra-t-il encore ? et cette « femme n'est-elle pas considérée comme impure et « comme déshonorée ? Mais, pour vous, *ô fille d'Israël !* « vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous « aimaient : et néanmoins, Revenez à moi, dit le Sei- « gneur, et je vous recevrai. »

Isai. 46, 3, 4. « Écoutez-moi [4], maison de Jacob, et vous tous qui

[1] « Filios enutrivi, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem non cognovit. »

[2] « Nunc ergo, habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui ultrà facere vineæ meæ, et non feci ei ? An quod exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas ? »

[3] « Vulgò dicitur : Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo duxerit virum alterum, numquid revertetur ad eam ultrà ? numquid non polluta et contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen, Revertere, ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te. »

[4] « Audite me, domus Jacob, et omne residuum domûs Israel, qui

« êtes restés de la maison d'Israël; vous que je porte « dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. « Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieil- « lesse, je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je « vous ai créés, et je vous soutiendrai : je vous porterai « et je vous sauverai. »

« Comme une mère caresse son petit enfant [1], ainsi « je vous consolerai, et vous trouverez votre paix dans « Jérusalem. » Isai. 66, 13.

« Sion a dit [2] : Le Seigneur m'a abandonnée, le Sei- « gneur m'a oubliée. Une mère peut-elle oublier son « enfant, et n'avoir point de compassion du fils qu'elle « a porté dans ses entrailles? Mais, quand même elle « l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais. » Isai. 49, 14, 15.

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne suffisent pas encore à Dieu pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse et sa sollicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits; et il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher et aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. « Jérusalem [3], Jérusalem, qui « tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont en- Matth. 23, 37.

portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo. Ego feci, et ego feram; ego portabo, et salvabo. »

[1] « Quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos; et in Jerusalem consolabimini. »

[2] « Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est meî. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî. »

[3] « Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodùm gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! »

« voyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler « tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous « ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Il dit lui-même
Zach. 2, 8. en parlant de son peuple : « Celui qui vous touche [1], « touche la prunelle de mon œil. »

De là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Écriture, dont il est étonnant que des créatures osent
Ps. 16, 8. se servir à l'égard de Dieu : « Gardez-moi [2] comme la « prunelle de votre œil. Couvrez-moi sous l'ombre de « vos ailes. » A qui des hommes, ô mon Dieu ! oserais-je parler de la sorte ? et à qui pourrais-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez et me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus faible que la prunelle. En cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu ! dans tout le reste ; et multipliez les secours à mon égard comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle, en l'environnant de paupières et de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, et je ne puis leur échapper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore faibles à se retirer sous les ailes de leurs mères, et vous avez donné aux mères cette sollicitude et cette tendresse pour leurs petits, qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans votre ouvrage ; et vous avez exhorté les hommes à recourir à vous, par toutes les preuves de votre bonté, que vous avez répandues dans les animaux et dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu ! avoir autant

[1] « Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. »

[2] « Custodi me ut pupillam oculi; sub umbra alarum tuarum protege me. »

de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph; et il est difficile de retenir ses larmes [1] lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour essuyer les siennes, parce que ses entrailles étaient attendries par la présence de Benjamin; ou lorsque, après s'être fait connaître, il se jette au cou de ce cher frère, et, le tenant étroitement embrassé, mêle ses larmes aux siennes, et en fait autant à l'égard de ses autres frères, sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parla; et ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise, la douleur, le souvenir du passé, la joie, la reconnaissance, étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui signifient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem [2] : qu'on voit cette ville, autrefois si peuplée, réduite en une affreuse solitude; la maîtresse des nations devenue comme une veuve désolée; les

[1] « Festinavitque, quia commota fuerant viscera ejus super fratre suo, et erumpebant lacrymæ. » (*Gen.* 43, 30.)

« En oculi vestri, et oculi fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos... Quumque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit, illo quoque similiter flente super collum ejus. Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, et ploravit super singulos. Post quæ ausi sunt loqui ad eum. » (*Gen.* 45, 12, 14, 15.)

[2] « Quomodò sedet sola civitas plena populo! facta est quasi vidua domina gentium.... Viæ Sion lugent, eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem... Sacerdotes ejus gementes : virgines ejus squalidæ... Sederunt in terra, conticuerunt senes filiæ Sion : consperserunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis..., Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. » (*Lament.* c. 1, v. 1, 4; c. 2, v. 10; c. 4, v. 4.)

rues de Sion pleurer parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solennités; ses prêtres et ses vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour et nuit; ses vieillards, couverts de cendre et de cilices, soupirer sur les tristes ruines de leur patrie; ses enfants affamés demander du pain, et n'en pouvoir obtenir, on est prêt à
Jerem. 9, 1. s'écrier avec le prophète : « Qui fournira [1] à mes yeux « une fontaine de larmes pour pleurer les malheurs de « Jérusalem ? »

C'est cet état de Jérusalem, qui tirait continuellement de la bouche des prophètes des plaintes si tendres et
Isai. 63, 15. des prières si vives. « Seigneur [2], regardez-nous du « ciel; jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte « et du trône de votre gloire. Où est maintenant votre « zèle et votre force? Où est la tendresse de vos entrailles « et de vos miséricordes? Elle ne se répand plus sur
64, 8, 12. « moi... Cependant [3], Seigneur, vous êtes notre père... « C'est vous qui nous avez formés, et nous sommes les « ouvrages de vos mains... Jetez les yeux sur nous, et « considérez que nous sommes tous votre peuple. La « ville de votre Saint a été changée en un désert : Sion « est déserte; Jérusalem est désolée. Le temple de notre

[1] « Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei. »

[2] « Attende de cœlo, et vide de habitaculo sancto tuo, et gloriæ tuæ. Ubi est zelus tuus, et fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum et miserationum tuarum? super me continuerunt se. »

[3] « Et nunc, Domine, pater noster es tu... et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas Sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est; Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis et gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis; et omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine? tacebis, et affliges nos vehementer? »

« sanctification et de notre gloire, où nos pères avaient « chanté vos louanges, a été réduit en cendre; et tous « nos bâtiments les plus somptueux ne sont plus que « des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-« vous encore? Demeurerez-vous dans le silence? et « nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité? »

§ VIII. *Caractères.*

Il n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Écriture les différents caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentiments raisonnables qui s'y trouvent; et il connaît mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnaît pas la candeur ingénue et l'innocente simplicité de l'enfance dans le récit [1] que fait Joseph à ses frères de songes qui devaient allumer leur jalousie et leur haine contre lui, et qui l'allumèrent en effet?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fond même de la nature : « Je suis Joseph [2]. Mon père vit-il encore? » Voilà de ces traits d'éloquence, qui sont inimitables. L'historien Josèphe n'a pas senti cette beauté; du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

[1] « Hæc ergo causa somniorum atque sermonum invidiæ et odii fomitem ministravit. » (*Gen.* 37, 8.)

[2] « Elevavit vocem cum fletu... et dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit? » (*Gen.* 45, 2, 3.)

Il y a dans les Actes un trait merveilleux qui peint au naturel le caractère d'une joie subite et impétueuse. Saint Pierre avait été mis en prison. En ayant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, où les fidèles étaient assemblés et en prières. Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée *Rhode*, ayant reconnu sa voix [1], au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle était, courut vers les fidèles leur dire que Pierre était à la porte.

La douleur, et sur-tout d'une mère, a aussi un langage et un caractère qui sont particuliers. Je ne sais s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voyage, sa mère, qui l'aimait tendrement, ne le voyant plus, fut inconsolable; et, plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment lorsqu'elle vit
Tob. 10, 4, 5, 7. qu'il n'était point revenu au jour marqué. « Ah! mon « fils [2]! mon fils! s'écria-t-elle baignée de larmes, pour« quoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez « la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, « le soulagement de notre vie, et l'espérance de notre « postérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, « puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses.

[1] « Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed intrò currens nuntiavit stare Petrum ante januam. » (*Act.* 12, 14.)

[2] « Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat : Heu, heu me! fili mi! ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere a nobis.... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidiè exsiliens circumspiciebat, et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem. »

« Rien ne la pouvait consoler; et, sortant tous les jours « de sa maison, elle regardait de tous côtés, et allait dans « tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pour- « rait revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand « il reviendrait. » On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie et de Raphaël. « Le chien qui les « avait suivis durant le chemin, courut devant eux; « et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il « semblait témoigner sa joie par le mouvement de sa « queue et par ses caresses. Le père de Tobie, tout « aveugle qu'il était, se leva et se mit à courir, s'ex- « posant à tomber à chaque pas; et, donnant la main « à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. « L'ayant rencontré, il l'embrassa, et sa mère ensuite, « et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. « Puis, ayant adoré Dieu, et lui ayant rendu graces, « ils s'assirent. » Il ne manque rien à ce récit; et l'Écriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échappé à l'ambitieux Aman nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il était arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel; et tout le monde fléchissait le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée. « Mais [1], dit-il en « confidence à ses amis en leur ouvrant son cœur, « quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir « rien tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer

Esth. 5, 13.

[1] « Quum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quamdiù videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias. »

« assis devant la porte du palais du roi quand je passe. » Ce trait n'est pas échappé à M. Racine, et il a bien su en profiter :

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal !
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Écriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'esprit de Dieu avait révélé à David que l'arche aurait enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtirait l'unique temple qu'il voulait avoir dans l'univers. Ce saint roi [1], tout transporté hors de lui-même, et comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, et supposant que les autres, aussi-bien que lui, ne sont occupés que de Dieu et du mystère
Ps. 86, 1, 2. qui vient de lui être révélé, s'écrie : « Sa demeure « stable et ferme est sur les saintes montagnes [2]. Le « Seigneur aime mieux les portes de Sion, que toutes

[1] « Repletus spiritu sancto civis iste, et multa de amore et desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquam plura intùs apud se meditatus, erumpit in hoc, *fundamenta ejus.* » (S. August. *in psalm.* 86.)

[2] « Fundamenta ejus (*ou plutôt*, fundatio ejus, sedes ejus fundata,

« les tentes et tous les pavillons de Jacob. » Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, et le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israël. Sa demeure est désormais fixée parmi nous. Son arche ne sera plus errante; son sanctuaire ne sera plus incertain, et Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchait Jésus-Christ dans le tombeau, tout occupée de l'objet de son amour et de ses desirs, croyant voir un jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle parlait : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, Joan. 20, 15.
« dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai ? » Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour[1], elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, et que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence; pour le style simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet, évêque de Meaux, dans le second chapitre de sa préface sur les psaumes, qui a pour titre : *De grandiloquentia et suavitate Psalmorum.* On y reconnaît par-tout le génie vif et sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffirait pour montrer comment il faut s'y prendre pour

firma) in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob. »

[1] « Vis amoris hoc agere solet in animo, ut quem ipse semper cogitat, nullum alium ignorare credat. » (S. GREGOR. pap.)

Ps. 106, 25, etc. faire sentir les beautés de l'Écriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

« Sit exempli loco illa tempestas : *Dixit, et adstitit* « *spiritus procellæ : intumuerunt fluctus ; ascendunt* « *usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos.* « Sic undæ susquedeque volvuntur. Quid homines? « *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius : et omnis* « *eorum sapientia absorpta est ;* quam profectò flu- « ctuum animorumque agitationem non Virgilius, non « Homerus, tantâ verborum copiâ æquare potuerunt. « Jam tranquillitas quanta ! *Statuit procellam ejus in* « *auram, et siluerunt fluctus ejus.* Quid enim suavius, « quàm mitem in auram desinens gravis procellarum « tumultus, ac mox silentes fluctus post fragorem tan- « tum? Jam, quod nostris est proprium, majestas Dei « quanta in hac voce : *Dixit, et procella adstitit!* « Non hîc Juno Æolo supplex : non hîc Neptunus in « Ventos tumidis exaggeratisque vocibus sæviens, atque « æstus iræ suæ vix ipse interim premens. Uno ac sim- « plici jussu statim omnia peraguntur. »

Dieu commande, et la mer s'enfle et s'agite : les flots s'élèvent jusqu'aux cieux, et descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle ; et d'un mot il change la tempête en un doux zéphyr, et l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité ! et quelle variété d'images !

§ IX. *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique.*

L'explication de ce cantique est de M. *Hersan*, ancien professeur de rhétorique au collége du Plessis. Son nom et sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changements, que l'auteur adopterait sans peine, s'il était encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣ 1. Cantemus * Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum et ascensorem dejecit in mare.

* Heb. *Cantabo.*

℣ 2. Fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem. Iste Deus meus, et glorificabo eum : Deus patris mei, et exaltabo eum.

℣ 3. Dominus quasi vir pugnator; Omnipotens nomen ejus.

Heb. *Jehova, vir belli; Jehova nomen ejus.*

℣ 4. Currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus submersi sunt in mari Rubro.

℣ 5. Abyssi operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.

℣ 6. Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum.

℣ 7. Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. Misisti iram tuam quæ * devoravit eos sicut stipulam.

* Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni *et*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

℣ 8. Et in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ : ste-

CANTIQUE DE MOÏSE.

Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou* mon Sauveur). C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer Rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance et de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevaient contre nous. Vous avez envoyé votre colère : elle les a dévorés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées :

tit * unda fluens : congregatæ sunt ** abyssi in medio mari.

* Heb. *Steterunt, sicut acervus, fluenta.*
** Heb. *Coagulatæ sunt.*

℣ 9. Dixit inimicus : Persequar, et comprehendam : dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ; interficiet * eos manus mea.

* Heb. *possidebit*, ou *possidere faciet.*

℣ 10. Flavit * spiritus tuus, et operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.

* Heb. *Sufflâsti spiritu tuo.*

℣ 11. Quis similis tuî in fortibus *, Domine ? quis similis tuî, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis **, faciens mirabilia ?

* Le mot hébreu signifie également *dieux* et *forts.*
** Heb. *Terribilis laudibus.*

℣ 12. Extendisti manum tuam, et * devoravit eos terra.

* *Et* n'est point dans l'hébreu.

℣ 13. Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : et portâsti * eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.

* Heb. *Deduces.*

℣ 14. Ascenderunt * populi et irati sunt : dolores obtinuerunt habitatores Philisthim.

* Heb. *Audient populi*, etc.

℣ 15. Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab

l'onde qui coulait s'est tenue élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés et durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disait : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs (*ou* je satisferai ma vengeance) ; je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira (de nouveau).

Vous avez soufflé, et la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles ?

Vous avez étendu votre main, (et) la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté, et vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront, et en seront consternés : les habitants de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les princes de l'Idumée seront dans le trouble : les

obtinuit tremor : obriguerunt * omnes habitatores Chanaan.

* Heb. *Dissolventur.*

℣ 16. Irruat super eos formido et pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine; donec pertranseat populus tuus iste quem possedisti.

℣ 17. Introduces eos, et plantabis in monte hæreditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.

℣ 18. Dominus regnabit in æternum, et ultrà.

℣ 19. Ingressus est enim eques Pharao cum curribus et equitibus ejus in mare; et reduxit super eos Dominus aquas maris : filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus *.

* *Maris.*

chefs de Moab trembleront de frayeur : tous les habitants de Canaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante et l'effroi fondront sur eux. La grandeur (et la force) de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, et vous les établirez * sur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

* Litt. Vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles.

Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer : mais les enfants d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

CANTIQUE DE MOÏSE,

EXPLIQUÉ SELON LES RÈGLES DE LA RHÉTORIQUE.

CET excellent cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le style sublime et magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses et d'idées qui frappent l'esprit et saisissent l'imagination. Cette pièce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile et Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, et je les ai étudiés avec une grande application et un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au com-
v. 16-39. mencement du troisième livre des Géorgiques, et à la
v. 675-728. fin du huitième de l'Énéide; et ce qu'il fait chanter au
v. 287, 302. prêtre d'Évandre, en l'honneur d'Hercule, dans le même livre : quoique ces endroits soient très-beaux, je les trouve rampants au prix de notre cantique. Virgile me paraît tout de glace, et Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les odes 14 et 15 du quatrième livre, et dans la dernière des épodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poëtes et les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie, et l'élégance du style, qu'on ne trouve point dans l'Écriture sainte. Mais aussi l'Écriture sainte que nous avons n'est qu'une traduction : et l'on sait combien les meilleures traductions françaises de Cicéron, de Virgile, et d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Écriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies que dans tout le latin de l'ancienne Rome, et dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée, concise, dégagée des ornements étrangers, qui ne serviraient qu'à ralentir son impétuosité et son feu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, et à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives et naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité, qui la mettent au-dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile et d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, et l'on sera convaincu de ce que je dis.

Occasion et sujet du Cantique.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer Rouge est l'occasion de ce cantique. Le dessein du prophète est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnaissance, sur ce grand miracle ;

de chanter les louanges de Dieu libérateur; de lui rendre des actions de graces publiques et solennelles, et d'inspirer au peuple les mêmes sentiments.

EXPLICATION DU CANTIQUE.

℣ 1. *Cantemus* (heb. *cantabo*) *Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum et ascensorem dejecit in mare.* « Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, « parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité « dans la mer le cheval et le cavalier. »

Moïse, plein d'admiration, de reconnaissance et de joie, pouvait-il mieux déclarer les mouvements de son cœur que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnaissance du peuple délivré, et la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé et le point de vue où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le cantique, pour comprendre avec quel artifice le prophète tire tant de beautés et tant de richesses d'une proposition qui paraît si simple et si stérile.

Cantabo est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre, que ne serait le pluriel *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Égyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, et dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est

personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain, dans les dangers extrêmes, de rappeler tout à soi, et de se compter seul pour tout.

« Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » Ce singulier, *le cheval, le cavalier,* qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux et des cavaliers, est bien plus énergique que n'aurait été le pluriel. D'ailleurs, ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité et la promptitude de la submersion. La cavalerie égyptienne était nombreuse, formidable, et couvrait des plaines entières. Il aurait fallu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire et pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noyée, abymée, comme si ce n'avait été qu'un seul cheval, et qu'un seul cavalier. *Equum et ascensorem dejecit in mare.*

« Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louan-« ges, etc. » Voilà l'amplification du premier mot du cantique, *cantabo.* Voyons comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique, pour *causa fortitudinis,* qui est plat et languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites, et les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. « Le sujet de mes louanges. » Même figure,

et de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine, n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnaissance, puisqu'il a seul tout fait, tout ordonné, et tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siècle d'Auguste aurait dit : *Me servavit.* L'Écriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il fallait pour me sauver. Il a fait de mon salut son affaire propre et personnelle ; et, ce qui est bien plus expressif, *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. Iste est emphatique, et signifie beaucoup plus qu'il ne paraît. *Iste*, non pas les dieux des Égyptiens et des nations, des dieux sans force, sans parole, sans vie ; mais celui qui a fait tant de prodiges en Égypte et dans notre passage, celui-là est mon Dieu, c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce *meus* peut avoir un double rapport : l'un à Dieu, l'autre à l'Israélite. Dans le premier : Dieu paraît n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi. Distrait sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls et de ma sûreté ; et il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport : *Iste, Deus meus.* « C'est « lui qui est mon Dieu. » Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui seul tous mes vœux, tous mes desirs, toute ma confiance. Il est seul digne de mon culte et de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

« C'est le Dieu de mon père, et je releverai sa gran- « deur. » Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je relève la grandeur n'est point un

Dieu étranger, inconnu jusqu'à ce jour, protecteur pour une occasion passagère, et prêt à accorder le même secours à tout autre. Non : c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits étaient des titres et des gages qui m'en assuraient de pareils. C'est le Dieu de mon père. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob. C'est le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes aïeux.

Qu'a-t-il fait pour cela? « Il a paru comme un guer- « rier. » *Dominus quasi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova, vir belli.* Il pouvait dire : *Comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon;* mais c'était trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine; il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, et le fait combattre pour les enfants de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme *Jehova,* pour mieux faire sentir par cette répétition quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disait : *Jéhova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille? Oui, je le répète, c'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jéhova* [1], qui porte le nom incommunicable, qui possède

[1] « Qui est... Ego sum qui sum. »

seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la
Exod. 14, 14. guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis, et vos tacebitis*, disait Moïse aux Israélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, et vous demeurerez dans le silence :* c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

℣ 4 et 5. « Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon « et son armée : les plus distingués d'entre ses officiers « ont été submergés dans la mer Rouge. Ils ont été en« sevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond « des eaux comme une pierre. »

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *equum et ascensorem*, « le cheval et le cavalier. »

1. *Currus Pharaonis*. 2. *Exercitum ejus*. 3. *Electi principes ejus*. Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification? *Projecit in mare. Submersi sunt in mari Rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis*. Tout cela pour expliquer, *dejecit in mare*. Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent et se grossissent par degrés. 1. *Projecit in mare*. 2. *Submersi sunt in mari Rubro*. Tous submergés dans la mer Rouge. *Submersi sunt* enchérit sur *projecit*... *In mari Rubro* est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph*. Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que Dieu a fait paraître dans une mer qui faisait partie de l'empire égyptien, et qui était sous la

protection des dieux d'Égypte [1]. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon; c'est-à-dire les plus superbes, et peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israël; enfin, les plus capables de se sauver du naufrage sont submergés comme les moindres soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos*. Quelle image! Ils sont couverts, abymés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude, qui est comme le gros trait qui figure la chose : *Descenderunt in profundum quasi lapis*. Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance, pour remonter, contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devait penser Moïse? que devait-il dire? C'est une des plus importantes règles de rhétorique, et à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille et paisible de la narration pour se répandre dans des mouvements plus ou moins impétueux, selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller et le discours et l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique, d'une manière inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum; et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. ℣ 6 et 7.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvait dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem*. Mais que cela

[1] Béelsephon.

serait faible et languissant pour exprimer une si grande action ! Il s'élance vers Dieu, et lui dit, par une espèce d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est*, etc.

2. Il pouvait dire : *O Domine, magnificâsti fortitudinem*, etc. Mais cela ne porte point assez d'idée, et n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse vous voyez, vous distinguez, pour ainsi dire, la main de Dieu qui s'étend et qui écrase les Égyptiens. D'où je conclus tout-à-la-fois que la véritable éloquence est celle qui persuade ; qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant ; qu'elle ne touche que par des choses et par des idées palpables ; et que, par toutes ces raisons, l'éloquence de l'Écriture sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles et les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives et sensibles.

3. *Dextera tua, Domine, percussit inimicum*. Belle répétition, et nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre, « votre « droite a fait éclater sa force, » n'ayant désigné l'événement qu'en général et confusément, le prophète croit n'en avoir pas assez dit ; et, pour marquer la manière de cette action, il répète aussitôt, « votre droite a brisé « l'ennemi. » C'est le génie des grandes passions de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs. Et c'est ce qui règne particulièrement dans l'Écriture, surtout dans les psaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos*. L'hébreu porte : *In multitudine elationis (celsitudinis) tuæ destruxisti insurgentes contra te*. Il

y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots, *in multitudine elationis tuæ*, l'auteur sacré veut marquer l'action d'un grand seigneur qui se redresse, qui prend un air haut et fier, qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, et qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Égyptiens se comptaient pour quelque chose de grand : ils s'attaquaient à Dieu même; ils demandaient fièrement : *Quel est donc ce Seigneur?* Exod. 5, 2.
Mais à mesure que ces insolents s'élevaient selon toute leur étendue, Dieu s'élevait aussi, et prenait contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *Alta a longè cognoscit.* Ps. 137, 6. Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis, si pleins d'eux-mêmes, et les a rabaissés non-seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

2. *Insurgentes contra* TE. Ce n'est pas contre Israël que les Égyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer, c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle était la vôtre : c'est à vous qu'ils faisaient la guerre, *contra te.* Ce tour est délicat et touchant pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israël.

« Vous avez envoyé votre colère : elle les a dévorés ℣ 7.
« comme une paille. Au souffle de votre fureur les eaux ℣ 8.
« se sont entassées : l'onde qui coulait s'est tenue élevée
« comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont
« condensés et durcis au milieu de la mer. L'ennemi ℣ 9.
« disait : Je les poursuivrai; je les atteindrai; je par-
« tagerai les dépouilles; j'assouvirai mes desirs (*ou*, je
« satisferai ma vengeance); je tirerai mon épée; ma

ỳ 10. « main me les assujettira de nouveau. Vous avez soufflé, « et la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des « eaux comme une masse de plomb. »

Moïse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 et 5 par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu, ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce cantique me paraît au-dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure! quelle expression! Le prophète donne à la colère divine de l'action et de la vie. Il la transforme en un ministre ardent et zélé, que le juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, et d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colère seule lui suffit pour punir des coupables. « Vous « avez envoyé votre colère. » Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, et tous les autres instruments de cette colère! On sent mieux la beauté de cette expression, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur et un je ne sais quoi qui occupe et qui remplit l'esprit. Horace a eu en vue
Lib. 1, od. 3. cette figure par son *iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre, qu'il décrit au huitième livre de l'Énéide :

Sonitumque, metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colère? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Écriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colère de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela est broyé, consumé, abymé : faibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce serait tout dire. Mais la similitude qui vient après achève le portrait ; car dans le mot de *dévorer* vous concevez une action qui dure quelque temps ; mais *sicut stipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc ! une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux, qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfants d'Israël y ont passé à sec. Les Égyptiens les y ont poursuivis, et ils ont été enveloppés dans les flots. Voilà un récit simple et sans ornement. Mais que de beautés, que de richesses, dans le tour de l'Écriture! Je n'aurais jamais fait si je voulais les examiner en détail. Tout le cantique me charme; mais cet endroit m'enlève.

In spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ. Le prophète ennoblit le vent en lui donnant Dieu même pour principe; et il anime les eaux en les représentant susceptibles de frayeur. Pour mieux peindre l'indignation divine et ses effets, il emprunte l'image de la colère humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux et violent. Et, lorsque cette colère, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de

céder la place, et de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souffle de la fureur* du Seigneur les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, et se sont entassées à la hâte les unes sur les autres pour laisser passer cette colère sans y mettre obstacle : au lieu que les Égyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colère divine se trouve souvent dans les Écritures.
Ps. 113, 3. « La mer l'a vu, et a pris la fuite [1]. On a vu les abymes
« des eaux s'entr'ouvrir... par le bruit de vos menaces,
Ps. 17, 16. « Seigneur, et par la respiration du souffle de votre
Ibid. 9. « colère. La fumée de sa colère s'est élevée; un feu
« dévorant est sorti de sa bouche; des charbons en ont
« été allumés. » Faut-il s'étonner qu'une telle colère renverse et abyme tout?

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, et tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ*. 1. Au lieu de *congregatæ* le texte original porte *coagulatæ*, c'est-à-dire les eaux se sont prises et épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aquæ*. 3. *In medio mari.* Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, et fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivants sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déja remarqué, *les Égyptiens sont entrés dans la mer en poursuivant les Israélites*, le

[1] « Mare vidit, et fugit.... Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritûs iræ tuæ.... Ascendit fumus in ira ejus, et ignis a facie (*heb.* ex ore) ejus exarsit : carbones succensi sunt ab eo. »

prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, et les fait parler; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance et la chaleur à poursuivre les Israélites étaient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier et passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour *dixerunt Ægyptii.* Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût!

Persequar... comprehendam... dividam spolia, etc. On lit, et on voit dans ces mots une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat égyptien, afin de lui donner plus de vivacité, et d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, et qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons et des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en serait demeuré là : mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvait dire : *Dividam spolia, et iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea* nous les représente regorgeant de dépouilles et nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la Vulgate. *Evaginabo gladium meum : interficiet eos manus mea.* La réflexion qui suit suppose ce sens, et est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible que celui de les dépouiller. Voyons comme il touche cet endroit. Il pouvait dire en un mot *eos interficiam, je les égorgerai;* mais cela aurait passé trop vite : il leur ménage le plaisir

d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum*, *je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea, ma main les égorgera.*

Ce *manus mea* est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, et qui mesure son bras. Je tremble pour les enfants d'Israël. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les sauver? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance et à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis? Dieu souffle, et la mer les a déja enveloppés. *Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, et bien propre à former le goût : et c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir que le texte hébreu, au lieu de *interficiet eos manus mea*, a : *possidere faciet eos manus mea; possessioni restituet eos manus mea.* Ce qu'on pourrait traduire : « Ma main me les assujet« tira *de nouveau.* Ma main s'en rendra maîtresse. Ma « main me remettra en possession *de ces fugitifs.* » En effet, c'était-là le véritable motif de la poursuite si ar-
Exod. 14, 5. dente des Égyptiens : l'histoire y est formelle. « On vint « dire au roi des Égyptiens que les Hébreux s'en étaient « enfuis. En même temps le cœur de Pharaon et de ses « serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple; et ils « dirent : A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi aller « les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assu« jettis? » L'intention de Pharaon et de ses officiers n'était donc pas de tuer et d'exterminer les Israélites :

ils auraient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeaient à les forcer, les armes à la main, à rentrer dans l'esclavage, et à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *ma main me les assujettira de nouveau.* Le Dieu des Israélites s'était vanté de tirer son peuple de la prison des Égyptiens, et de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, et eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso.* Il avait fait dire plusieurs fois à Pharaon, qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux; qu'il lui ferait bien voir qu'il était le maître et le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Égypte, et en tirant son peuple de l'esclavage : *Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, et eduxerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Égyptien, qui se croit déja vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la faiblesse de son bras, et la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu; et il se dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, et dans les transports d'une folle confiance : Quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israël, *ma main me les assujettira de nouveau.*

Exod. 6, 6.

Ibid. 9, 3 et 15.

Ibid. 7, 5.

« Vous avez soufflé, et la mer les a abymés... Ils sont « tombés au fond des eaux violentes, comme une masse « de plomb. » ℣ 10.

Vous avez soufflé, et la mer les a abymés. Moïse pouvait-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle

le véritable sublime. Le *fiat lux et lux facta est* a-t-il rien de plus grand?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots, *operuit eos mare!* Quelle sobriété de termes! quelle foule d'idées! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe: *In omnibus ejus operibus plus intelligitur quàm pingitur... ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moïse aurait donné l'essor à son imagination. Il nous aurait fait un long détail et de grandes descriptions fades et inutiles. Il aurait épuisé tout le sujet, et avec un pompeux verbiage et une stérile abondance il aurait appauvri sa matière et fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Égyptiens; les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu et le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination et achève le tableau.

℣ 11. « Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui
« vous est semblable, vous qui faites paraître avec éclat
« votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une
« frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de
℣ 12. « merveilles? Vous avez étendu votre main, et la terre
« les a dévorés. »

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandait cette vivacité de sentiment et de reconnaissance. Et quel moyen de ne pas se récrier, et de ne pas sortir comme

hors de soi-même à la vue d'une telle merveille? Interrogation, comparaison, répétition; toutes figures propres à l'admiration et à l'extase.

Magnificus in sanctitate, etc. Il est impossible ici d'approcher du style vif et concis du texte, qui a trois petits membres séparés les uns des autres sans liaison, et dont chacun est composé de deux mots assez courts: *magnificus sanctitate*, *terribilis laudibus*, *faciens mirabilia*. Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version; ce qui d'ailleurs la rend froide et languissante, au lieu que l'hébreu est plein de feu et de vivacité.

« Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide « de ce peuple... et vous le conduirez par votre puissance « jusqu'au lieu, etc. » ℣ 13-17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devait donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Égypte. Tout y est plein d'images vives et touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide et le conducteur, en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, et le portant sur ses épaules comme l'aigle se charge de ses aiglons; ou sa formidable puissance, qui, faisant marcher devant elle la terreur et l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourraient s'opposer au passage des Israélites, et les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe et permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hæreditatis tuæ;* expres- Deut. 32, 10, 11.

sion énergique, et qui seule rappelle tout ce que l'Écriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avait pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés et de haies, de multiplier et d'étendre au loin ses branches fécondes.

℣ 18, 19. « Le Seigneur règnera dans l'éternité, et au-delà de « tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer « avec ses chariots et sa cavalerie; et le Seigneur a fait « retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfants « d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec. »

C'est ici la conclusion de tout le cantique, par laquelle Moïse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnaissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paraîtra peut-être trop simple en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnais pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité que dans tout le reste. En effet, après avoir remué et enlevé les esprits par tant de grandes expressions et de si violentes figures, la justesse de l'art voulait qu'il terminât son cantique par une exposition simple et naïve, tant pour délasser les esprits que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours et sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venait de faire en leur faveur.

La sortie du peuple juif de l'Égypte est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'Ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions; il en parle, s'il était permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet, ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres.

Il était bien juste que la beauté du cantique destiné à conserver la mémoire de ce miracle répondît à la grandeur de l'événement; et cela ne pouvait pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui était l'auteur des prodiges l'était aussi du cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous était donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile et sous l'écorce de ce grand événement! Car on ne peut disconvenir que la sortie de l'Égypte ne couvre et ne représente d'autres délivrances. L'autorité de saint 1 Cor. c. 10.
Paul et de toute la tradition, et les prières de l'Église, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien acquiert par les eaux du baptême, et son affranchissement du joug du prince du monde. L'Apocalypse fait un autre Apoc. 15, 2-4.
usage de cet événement en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, et chantant le cantique de Moïse [1], serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, en disant: Seigneur Dieu, vos œuvres sont grandes et merveilleuses, etc. Or, comme, selon l'Écriture, les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première, et en aboliront entièrement la mémoire, ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce cantique effaceraient celles du sens historique.

De telles merveilles passent de beaucoup mes forces, et n'entrent point dans le dessein de cet ouvrage, où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'Éloquence. Cette explication du Cantique de Moïse peut y contribuer plus que tout autre chose. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un

[1] « Cantantes canticum Moysi servi Dei. »

présent qui lui serait agréable. La modestie de l'auteur l'avait tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne sera point fâché que la juste reconnaissance d'un disciple plein de respect pour la mémoire de son maître le fasse paraître au jour. A la qualité de maître il avait joint à mon égard celle de père, m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avait pris dans les classes un soin particulier de me former, me destinant dès-lors pour son successeur : et je l'ai été en effet en seconde, en rhétorique, et au Collége Royal. Je puis dire sans flatterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, et pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'oraison funèbre de M. le chancelier Le Tellier, qu'il prononça en Sorbonne, et qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avait porté la délicatesse du goût : et les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il était encore plus estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, modestie [1], désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'était là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant ministre [2] avait en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit principal au collége de Beauvais, il sacrifia, par bonté pour moi, et par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations et des embellissements nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite et l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'était

[1] Il n'a jamais voulu consentir à être élu recteur dans l'université.

[2] M. de Louvois.

retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Écriture sainte, qui avait toujours fait ses délices, ayant continuellement dans l'esprit la pensée de la mort et de l'éternité[1], il se consacra entièrement au service des pauvres enfants de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume, et fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenait lieu lui-même : il assistait très-souvent à leurs leçons : il en avait presque toujours quelques-uns à sa table : il en habillait plusieurs : il leur distribuait à tous, dans des temps marqués, diverses récompenses pour les animer : et sa plus douce consolation était de penser qu'après sa mort ces enfants feraient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avait demandée, par son testament, à ceux dont il avait pris soin : *Mon dieu, mon créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres, ce qui lui restait de bien ayant à peine suffi pour une dernière fondation qu'il avait faite des Sœurs de la Charité pour instruire les filles, et pour prendre soin des malades.

Je prie le lecteur de me pardonner cette digression, que ma tendre reconnaissance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excusable.

[1] Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avait faits sur ce sujet, intitulé : *Pensées édifiantes sur la Mort, tirées des propres paroles de l'Écriture sainte et des saints Pères.*

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-SIXIÈME.

TRAITÉ DES ÉTUDES,

OU DE LA MANIÈRE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

Descriptions.

Parallèles.

CHAPITRE III.

LIVRE CINQUIÈME.

DES TROIS GENRES D'ÉLOQUENCE.

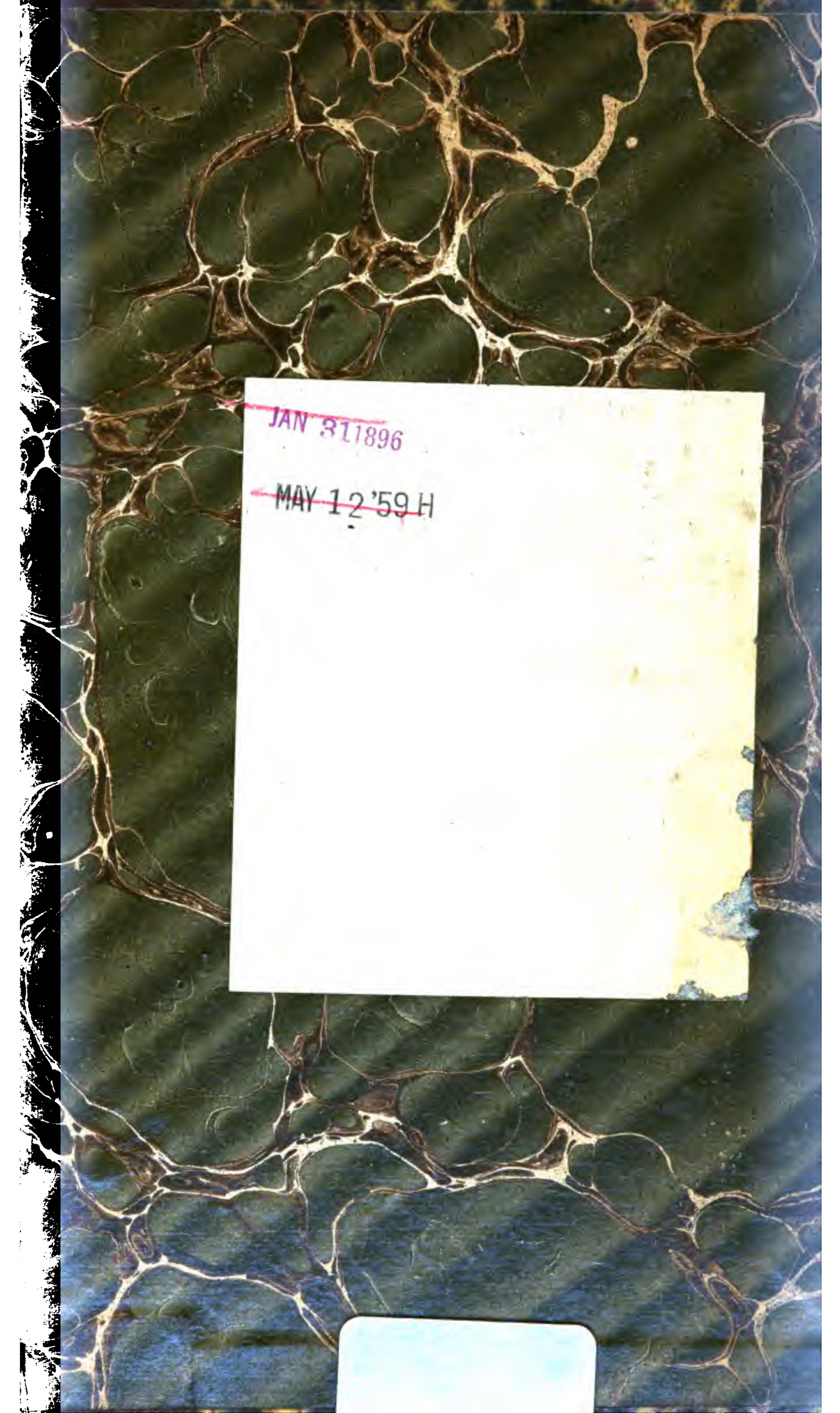
CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND DU TRAITÉ DES ÉTUDES.




JAN 31 1896
MAY 12 '59 H

